

Université de Montréal

Les relations interethniques dans la Grande Guerre ; regards sur le
mythe du soldat canadien-français opprimé

Département d'histoire
Faculté des arts et des sciences

Ce mémoire est présenté à la Faculté des Arts et des Sciences en vue de l'obtention du
grade de mémoire de maîtrise

Avril 2016

© Céleste Lalime 2016

Université de Montréal

Ce mémoire intitulé :

Les relations interethniques dans la Grande Guerre ; regards sur le mythe du soldat
canadien-français opprimé

Présenté par :
Céleste Lalime

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Carl Bouchard

Directeur de recherche

Michael Huberman

Membre du jury

David Meren

Membre du jury

Résumé

Au Québec, la mémoire de la Grande Guerre renvoie automatiquement à une vision douloureuse de l'événement. Créée et alimentée par des souvenirs à forte charge émotive tels la crise de la conscription, les émeutes de Pâques et l'inhospitalité de l'Armée canadienne envers les combattants canadiens-français, cette mémoire est non seulement négative, mais également victimisante. Dans leur récit du conflit, les Québécois ont pris pour vérité une version qui les dépeint comme boucs émissaires des Canadiens anglais. Acceptée et intégrée autant dans l'historiographie que dans la croyance collective, cette thèse du Canadien français opprimé n'a jamais été questionnée. Ce mémoire entend donc revisiter cette version en la confrontant aux sources laissées par les contemporains. En utilisant la presse anglophone et les témoignages de combattants, il lève le voile sur le regard anglo-saxon envers les Canadiens français et dans une plus large mesure, sur les relations interethniques pendant la guerre. Il témoigne de la réalité du front intérieur comme de celle du champ de bataille pour ainsi proposer une réinterprétation de cette victimisation si profondément ancrée dans le souvenir québécois.

Mots-clés

Première Guerre mondiale, Québec, Canada français, Canada anglais, relations interethniques, Corps expéditionnaire canadien, mémoire de guerre, mythe, croyance populaire, victimisation.

Resume

The First World War inevitably brings back painful memories in the province of Quebec. Quebeckers have a negative recollection of the war, viewing themselves as victims. Events related to the Great War such as the conscription crisis, the Easter riots and the inhospitality expressed by the Canadian Forces towards French Canadians are emotionally-charged memories that have nurtured this conception. When writing about the war, Quebeckers depict themselves as the scapegoats of English Canadians and present this notion as a truth. Integrated in both the historiography and popular beliefs, the idea of the oppressed French Canadian has never been questioned. This thesis aims at re-examining this idea by surveying contemporary sources: the Anglophone press and testimonies from soldiers. Its objective is to reassess the attitude and perception of Canadian Anglophones towards French Canadians, and more broadly the nature of inter-ethnic relationships in the army during World War I, both on the home front and on the battlefield. It presents a reinterpretation of the victimisation that is deeply ingrained in the remembrance Quebeckers have of the conflict.

Keywords

First World War, Quebec, French Canada, English Canada, interethnic relations, Canadian Expeditionary Corps, war memory, myth, popular belief, victimization.

Table des matières

Résumé	i
Resume	ii
Liste des tableaux	v
Remerciements	vi
Introduction	1
Historiographie	2
Problématique	12
Présentation des sources	13
Méthodologie	17
Chapitre 1 – Les Canadiens français représentés dans la presse anglophone	16
1.1 Une entrée de guerre aux airs enthousiastes (1914-1915)	25
1.1.1 Premier aperçu de l'enrôlement francophone	25
1.1.2 La création d'un premier bataillon francophone	27
1.1.3 Indulgence des médias envers la réalité francophone	28
1.2 1915-1916 : Une presse généralement favorable aux Canadiens français	30
1.2.1 La brillante réputation du 22 ^e	30
1.2.2 Une réalité trafiquée par la presse?	33
1.3 Un tournant dans la nature des références aux Canadiens français (1916-1918)	35
1.3.1 « Quebec has not done it's share »	35
1.3.2 L'échec du recrutement au Québec ; à qui la faute?	37
1.3.3 1917 : Une agressivité sans précédent	41
1.3.4 Les émeutes de Pâques	49
1.4 Sortie de guerre et retour à une presse positive (Mai 1918 - Novembre 1918)	51
1.4.1 Changement radical dans la presse	51
1.4.2 Une fin de guerre unificatrice	52
Conclusion	54
Chapitre 2 – Les relations interraciales vécues et racontées par les soldats au front	56
2.1 Présentation des sources	56
2.2 Présentation des thématiques abordées	57
2.3 La parole anglophone	59
2.3.1 Des Canadiens français quasi-invisibles	63
2.3.2 Conscription et 22 ^e : des sujets incontournables	65
2.3.3 Les particularités remarquées chez les francophones	70
2.4 La parole francophone	75
2.4.1 Une conscience des tensions interraciales dans la <i>home front</i>	75
2.4.2 Le <i>home front</i> comme origine et limitation des tensions interraciales	77
2.4.3 Défendre sa « race » par les armes	81
2.5 Regard sur l'autre : des témoignages convergents	85
2.5.1 Les soldats blancs face aux troupes coloniales	86
2.5.2 <i>Impériaux</i> et <i>Coloniaux</i> ; un clivage apparent	91

Conclusion	95
Chapitre 3 – Bouc émissaires, les Canadiens français?	98
3.1 Description du « mythe de l’opprimé »	99
3.1.1 Les fondations crédibles du mythe	100
3.1.2 Le mythe transposé au monde militaire ; une perception trompeuse et non questionnée	102
3.2 Le mythe de l’opprimé confronté aux sources	106
3.2.1 L’oppression : sujet peu abordé dans les sources à l’étude	106
3.2.2 Le sentiment d’oppression comme rempart à l’assimilation canadienne-française	108
3.2.3 Émotivité et susceptibilité intrinsèques aux Canadiens français	110
3.3 Regard sur la construction du mythe	112
3.3.1 L’histoire du conflit mondial racontée dans l’entre-deux-guerres	113
3.3.2 Phénomène politique émergent : l’indépendantisme québécois	115
Conclusion	119
Conclusion	121
Bibliographie	130

Liste des tableaux

Tableau 1.1

Représentation du nombre d'articles répertoriés dans les quotidiens anglophones à l'étude en fonction des sujets abordés

Tableau 2.2

Répartitions des témoignages de combattants selon l'origine

Tableau 2.3

Répartition des témoignages de combattants selon le type de source

Tableau 2.4

Répartition des thématiques abordées dans les témoignages de guerre étudiés

Remerciements

Merci à M. Carl Bouchard de m'avoir un jour, sur les champs de bataille, transmis une passion pour l'histoire de la Grande Guerre. Merci aussi d'avoir su me guider avec tant de générosité et de rigueur pendant ces deux années. Merci surtout d'avoir toujours eu réponse à toutes les inimaginables questions que la rédaction de ce mémoire ait pu susciter.

Merci à M. Michel Litalien, qui fut pour moi un modèle, une référence infaillible autant qu'un guide. Merci pour votre dévouement et votre intérêt.

Merci à M. David Meren pour sa généreuse aide à l'interprétation d'archives anglophones, son érudition et sa disponibilité.

Merci à Mmes. Lara Andrews et Carol Reid du Musée canadien de la guerre pour leur aide et leur hospitalité lors de mes visites aux archives. Merci aussi à Mme. Marcelle Cinq-Mars pour ses précieuses réponses.

Merci aux bibliothécaires de l'Université de Montréal et de l'Université McGill qui m'ont aidée avec grande patience dans mes recherches. Merci aussi aux archivistes du Musée du Régiment Black Watch (Royal Highland Regiment) et aux employés de la Bibliothèque et archives nationales du Québec Vieux-Montréal.

Merci à Alexandre Dubé, mon fidèle acolyte tout au long de ce parcours. Merci d'avoir suivi assidûment l'avancement de ce mémoire et merci de m'avoir tant éclairée sur à peu près tout, toujours.

Merci à M. François Journault, pour ses encouragements sincères, son écoute et ses nombreux conseils.

Merci à mes parents pour leur amour et leur soutien. Merci à Fabrice pour ses visites impromptues toujours si rafraîchissantes. Merci à Cyprien pour son oreille fidèle et son insatiable curiosité historique.

Merci à mes ami(es) pour m'avoir encouragée, écoutée et divertie depuis toujours. Merci à Vincent pour son amour, sa patience et son réconfort. Merci à vous tous d'avoir su m'extirper de mon cocon d'étude pour me permettre d'y replonger avec plus d'énergie et d'inspiration.

Introduction

Évoquer la Première Guerre mondiale au Québec, c'est automatiquement réveiller le douloureux souvenir de la conscription, l'image des hommes pourchassés par les agents fédéraux dans les confins des bois et les tragiques émeutes de Pâques 1918. C'est aussi réduire la réalité des combattants canadiens-français à celle du 22^e bataillon – seule unité francophone à avoir combattu outre-mer – mais toujours, du moins chez les non-spécialistes d'histoire militaire, avec un certain malaise quand vient le temps de définir leur réputation. Dans les esprits, plusieurs questions demeurent : les soldats canadiens-français étaient-ils bons guerriers ou indisciplinés à l'excès ; utilisés comme chair à canon ; ont-ils fait leur « part »? En fait, les Québécois ont une conception ambivalente de l'expérience militaire de leurs aïeux, reflet de ce que l'historien Mourad Djebabla nomme une « amnésie à l'égard de la Grande Guerre »¹. Ce que l'on tient pour certitude en revanche au Québec, c'est un récit de l'événement compris comme une période éprouvante marquée par l'injustice et l'oppression envers un peuple à qui l'on a imposé un conflit². Ce que l'on a intégré dans l'imaginaire collectif, c'est la domination d'une « race »³ par une autre. Bref, des éléments qui, parce qu'ils sont à forte charge émotive et parce qu'ils comblent un besoin identitaire⁴ fixent une image de bouc émissaire accolée depuis lors aux Canadiens français.

¹ Mourad Djebabla, *Se souvenir de la Grande Guerre : la mémoire plurielle de 14-18 au Québec*. Montréal, VLB éditeur, 2004. p. 13.

² Geoff Keelan, « “ Il a bien mérité de la Patrie” The 22nd Battalion and the Memory of Courcellette », *Canadian Military History*, Vol. 19, Iss. 3, Article 4, 2015, p.30.

³ Il est à noter que tout au long de ce travail, le terme « race » doit être compris dans sa signification et dans son utilisation de l'époque. Il est essentiellement utilisé pour désigner la nature sociale des individus afin de distinguer les origines des deux peuples fondateurs canadiens.

⁴ Voir chapitre 3.

Ce mémoire a pour objectif de revisiter cette vision du soldat canadien-français opprimé. Tenu pour vérité dans l'historiographie de la Grande Guerre, tout comme dans nos conceptions initiales d'ailleurs, nous proposons, par le biais de cette étude, de la confronter aux sources pour mieux l'expliquer.

Historiographie

Une historiographie majoritairement anglophone de la Première Guerre mondiale

Ce sont d'abord les historiens anglophones qui ont pris en charge l'historiographie de la Première Guerre mondiale au Canada. Déjà pendant la guerre, la toute première tâche d'historicisation de l'expérience militaire canadienne est déléguée à Max Aitken⁵, envoyé en Europe comme témoin oculaire officiel du Corps expéditionnaire canadien (CEC). Dès l'armistice, il est convenu que le Canada doit se doter d'une histoire officielle du conflit, au même titre que celle produite par l'Angleterre ou l'Australie. Le mandat de cette entreprise d'écriture est relayé au colonel Archer Fortescue Duguid, fondateur de la section historique de l'état-major général⁶. À l'aube de

⁵ Il devient par la suite Lord Beaverbrook suite à son adhésion à la chambre des Lords en 1917. Politicien et riche propriétaire de journaux, Beaverbrook est bien connu des milieux politiques canadiens et britanniques. La narration qu'il produit de ses aperçus du front est néanmoins hautement critiquée en raison de son manque d'objectivité. Les anciens combattants y voient une forme de propagande politique servant à rehausser le prestige de l'entourage de Beaverbrook en plus d'exagérer les faits d'armes canadiens. L'historien militaire Tim Cook attribue d'ailleurs en partie la réputation des troupes canadiennes à cette campagne de propagande orchestrée par l'homme d'affaires. Malgré les réprobations générales envers les travaux de Beaverbrook, ses publications deviennent la base du matériel historique jusqu'alors disponible sur l'expérience des troupes canadiennes pendant la Première Guerre. Voir les trois tomes écrits par Beaverbrook intitulés *Canada in Flanders. The Official Story of the Canadian Expeditionary Force.* ; Tim Cook, *Clio's Warriors ; Canadian Historians and the Writing of the World Wars*, UBC Press, Vancouver, 2006, pp. 11-28.

⁶ En plus de la charge colossale qui lui est imposée, la vitesse avec laquelle il mène ses travaux le contraint à ne publier qu'un seul des huit tomes prévus et encore, pas moins de vingt ans après la fin des hostilités. L'historien Serge Bernier associe cette lenteur d'écriture au manque d'expérience professionnelle de son équipe ainsi qu'aux nombreuses tâches que devait réaliser Duguid parallèlement à sa rédaction, soit « distribuer les honneurs de guerre, assister différents organismes cherchant à commémorer la guerre,

la Deuxième Guerre mondiale, le projet de rédaction est mis en veille et sera finalement repris par le Colonel G.W. L. Nicholson en 1945. La première histoire officielle complète voit finalement jour en 1962 sous le titre de *Canadian Expeditionary Force 1914–1919*.⁷

Dans tous les cas, les soldats francophones sont pratiquement absents de ces narrations, si ce n'est que de quelques lignes où l'on évoque leur réaction face à l'annonce de la conscription⁸. Cette non-représentation est en fait redevable au type de récit produit par les historiens. En effet, Duguid et Nicholson ont tous deux rédigé des « histoires-batailles », ayant comme objectif de décrire la trame événementielle des opérations militaires canadiennes⁹. Ainsi, il s'agit d'une vision qui choisit d'unifier le CEC plutôt que de le morceler en s'attardant aux différentes minorités qui le composent. Plusieurs historiens, tels D.J. Goodspeed¹⁰, même Tim Cook¹¹ ultérieurement, se sont inspirés de cet héritage historiographique et ont légué un savoir considérable sur l'expérience canadienne dans la Grande Guerre, mais en relayant l'aspect social ou culturel en second plan. Difficile donc, d'introduire l'expérience canadienne-française dans ces histoires strictement militaires.

répondre aux nombreuses questions du public et réviser les ébauches de l'historien officiel impérial britannique qui laisse fréquemment les troupes coloniales dans l'ombre. » Voir Serge Bernier, « L'histoire militaire « officielle » au Canada (1914-2012) » dans *Revue historique des armées*, 266, 2012, p. 129.

⁷ Mourad Djebabla, « Historiographie francophone de la Première Guerre mondiale: écrire la Grande Guerre de 1914–1918 en français au Canada et au Québec » *The Canadian Historical Review*, Vol. 95, N°3, Septembre 2014, p. 407.

⁸ L'ouvrage de Duguid étant majoritairement basé sur les opérations menées par le CEC en Europe, pratiquement aucune information sur la situation interne au Canada, ni même sur la conscription n'y figure. Ce n'est que dans l'ouvrage de Nicholson que sont, quoique très brièvement, abordés les Canadiens français à travers le sujet de la conscription.

⁹ Notons que ce type d'histoire ne laisse pas seulement en marge les combattants francophones, mais passe également sous silence une série d'autres thématiques telles la vie à l'arrière, la logistique, les relations avec la population locale, etc.

¹⁰ D.J. Goodspeed, *The Road Past Vimy, The Canadian Corps 1914-1918*, Toronto, Macmillan of Canada, 1969, 185 p.

¹¹ On pense ici à : Tim Cook, *At the Sharp End : Canadians Fighting the Great War, 1914-1916*, Vol I, Penguin Group Canada, Toronto, 2007, 597 p. ; Tim Cook, *Shock Troops ; Canadians Fighting the Great War, 1917-1918*, Vol II, Penguin Group Canada, Toronto, 2008, 725 p.

Ce n'est qu'avec l'arrivée de Desmond Morton que l'histoire sociale de la Première Guerre amorce son développement. Anglophone, mais visiblement sensible à la réalité francophone, il fait des Canadiens français le sujet de quelques-unes de ses nombreuses publications dans lesquelles il propose de justifier leur manque d'enthousiasme pour une guerre considérée comme croisade impériale¹². Il publie notamment *When Your Number's Up: The Canadian Soldier in the First World War*¹³, ouvrage davantage dirigé vers l'expérience personnelle des hommes au front, tant des soldats que des officiers. Cette ouverture sur le quotidien des combattants amène un nouveau pan dans les recherches sur la Première Guerre, en focalisant non plus uniquement sur les causes et conséquences du conflit, mais aussi sur la réalité de ceux qui l'ont vécue et éprouvée.

D'autres historiens ont préféré diriger leur compréhension de la Grande Guerre à travers l'histoire politique du pays. Dans ce domaine, la plus importante contribution revient à Robert Craig Brown. Biographe officiel du Premier ministre Robert Laird Borden¹⁴, Brown s'intéresse également au très controversé ministre de la Milice, Sam Hughes. C'est néanmoins à Ronald G. Haycock que revient la publication de la biographie complète du ministre¹⁵. Ces ouvrages ont contribué à élucider les visions des politiciens ainsi que leur mécompréhension générale de la société canadienne-française.

¹² Desmond Morton, « French Canada and the Canadian Militia, 1868-1914 » *Social History*, April 1969, pp. 32-50.

¹³ Paru pour la première fois en 1994, il fut traduit et publié en français en 2005 sous le titre : *Billet pour le front : Histoire sociale des volontaires canadiens (1914-1919)*.

¹⁴ En publiant la biographie de Borden, Brown rattrapa la mauvaise réputation que le Premier ministre s'était lui-même affligé en rédigeant ses mémoires. Voir Robert Craig Brown: *Robert Laird Borden, A Biography*, Toronto, Macmillan, 1975.

¹⁵ Haycock, Ronald G. *Sam Hughes: the Public Career of a Controversial Canadian, 1885-1916*, Waterloo, WLU Press, 1986, 355 p.

La pertinence des travaux de Brown ne se limite pas à l'étude d'hommes politiques influents. L'historien a surtout été pionnier dans l'analyse de la composition sociale du premier contingent et c'est grâce à lui que fut mise en lumière la surreprésentation des Canadiens anglais dans le CEC. En reconnaissant qu'environ 70% des enrôlés étaient natifs des îles britanniques, Brown démontre que le fossé entre les taux d'enrôlement des Canadiens français et des Canadiens anglais n'était pas aussi dramatique que ce que médias et politiciens laissaient croire¹⁶. Ce fut là une piste majeure pour relativiser la faible participation des Canadiens français au conflit.

Progressivement, avec la venue d'historiens indépendants du ministère de la Défense, les thématiques abordées viennent à s'élargir, améliorant ainsi les chances d'inclusion des Canadiens français dans les travaux ultérieurs. Il n'est toutefois pas surprenant que l'intérêt pour les Canadiens français dans la Grande Guerre se soit davantage fait connaître à travers les travaux d'historiens francophones.

Une ouverture sur l'historiographie francophone

Laissée en retrait par manque d'adeptes pour la construire, l'historiographie francophone connaît un changement majeur au début des années 1970 avec la création d'une section francophone au service historique de la Défense nationale. Officiellement, cette nouvelle sort les chercheurs anglophones de leur exclusivité historiographique, mais en réalité, les études produites par des francophones tardent à se matérialiser. En 1977, le premier véritable ouvrage sur le conflit mondial mené par un historien francophone (mais non-spécialiste d'histoire militaire) voit finalement jour. Avec *Le Québec, le Canada et*

¹⁶ Robert Bothwell et Susan Colbourn, « Canada and the British Commonwealth in the Great War : an Historiographical Review », *Histoire@Politique. Politique, culture, société*, n° 22, janvier-avril 2014, p.8.

*la guerre: 1914–1918*¹⁷, Gérard Filteau s’inspire de la tradition historiographique d’histoire-batailles, mais élargit son analyse à la situation politique interne au Canada pendant la guerre. Par contre, le faible souci méthodologique de son étude d’importune la communauté historienne, car Filteau ne cite aucune source, ni orale, ni écrite. Quoi qu’il en soit, son ouvrage a le mérite d’être une première dans l’historiographie québécoise.

Ce sont néanmoins les travaux de Jean-Pierre Gagnon qui donnent le coup d’envoi à une nouvelle interprétation de l’expérience de guerre des Canadiens français qui se dégage finalement des quelques lignes sur la réaction des francophones à la conscription. En faisant du 22^e bataillon le sujet de sa thèse de doctorat, Gagnon livre une étude sociale et quantitative d’une richesse considérable qui s’avère encore un outil de référence pour tout historien intéressé aux questions socio-militaires¹⁸. Ses travaux démystifient certains préjugés envers les francophones en exposant de nombreuses raisons ayant pu justifier leur désintérêt pour l’enrôlement¹⁹. Une dizaine d’années plus tard, Serge Bernier poursuit sur la lancée de Gagnon et contribue à faire connaître le 22^e bataillon en publiant une histoire intégrale de l’unité²⁰. Avec Jean Pariseau, Bernier expose la tradition de la milice canadienne unilingue anglophone et non propice à

¹⁷ Gérard Filteau, *Le Québec, le Canada et la guerre: 1914–1918*, Montréal, Aurore, 1977, 231 p.

¹⁸ En plus de dresser un portrait détaillé du « Van doos » (appellation donnée par les anglophones qui renvoie à la prononciation à l’anglaise du nom du bataillon), tant au niveau de sa composition sociale que de son historique complet – de sa mise sur pied à son démantèlement – Gagnon s’attarde aussi aux autres unités francophones levées pendant la guerre. Moins connus que le 22^e, la majorité de ces bataillons furent finalement démantelés pour renflouer les rangs d’autres unités combattant en Europe. Il s’agit des 41^e, 57^e, 69^e, 117^e, 150^e, 163^e, 167^e, 171^e, 178^e, 189^e, 206^e, 165^e, 230^e, et 233^e bataillons. Voir Jean-Pierre Gagnon, *Le 22^e bataillon (canadien-français) ; étude socio-militaire*, Les Presses de l’Université de Laval, 1986. p. xvi-xvii.

¹⁹ Notons entre autres les mœurs et habitudes de vie des francophones (majoritairement des agriculteurs, très religieux, se mariant jeunes, formant des familles nombreuses...), l’aspect démographique (faible « excès de mâles »), l’aversion pour le gouvernement Borden, l’absence de culture militariste, etc.

²⁰ Serge Bernier, *Le Royal 22^e Régiment*, Montréal, Art Global, 2013, 455 p.

l'intégration des francophones comme l'une d'entre elles²¹. Graduellement, malgré le constat d'une certaine indifférence face au conflit, la contribution et surtout l'existence des francophones dans la guerre commencent à éveiller l'attention.

Les récents, mais incontournables travaux de Michel Litalien dirigent cet essor vers l'étude des témoignages écrits des soldats canadiens-français. Ayant recensé une quantité remarquable de correspondances, journaux et carnets de guerre inédits, Litalien les livre au public dans *Écrire sa guerre ; Témoignages de soldats canadiens-français (1914-1919)*²². Il prouve ainsi que, bien qu'extrêmement moins nombreux que ceux laissés par les anglophones, les témoignages écrits des soldats francophones sont néanmoins existants. Sa tâche, qui n'est toujours pas complétée à l'heure actuelle, est de les retracer de façon exhaustive. Quelques carnets de guerre ont été publiés depuis, introduisant ainsi la parole de cette minorité linguistique et culturelle à l'histoire de la Première Guerre²³.

Au début des années 2000, les travaux de Béatrice Richard, professeure agrégée au Collège militaire royal de St-Jean, rehaussent les connaissances sur le regard des Canadiens français envers le militaire. En utilisant le témoignage d'un journaliste canadien enrôlé dans la légion étrangère, elle propose une analyse sur l'ambivalence – et

²¹ Jean Pariseau et Serge Bernier, *Les Canadiens français et le bilinguisme dans les Forces armées canadiennes* ; Tome I 1763-1969: le spectre d'une armée bicéphale, Collection d'Histoire socio-militaire, Service historique de la Défense nationale, Ottawa, 1987.

²² Michel Litalien, *Écrire sa guerre ; témoignages de soldats canadiens-français (1914-1919)*, Éditions Athéna, Montréal, 2011, 305 p.

²³ Voir notamment : Thomas-Louis Tremblay, *Journal de guerre (1915-1918)*, Texte édité par Marcelle Cinq-Mars, Éditions Athéna, Montréal, 2006, 329 p. ; Honoré-Edouard Légaré, *Ce que j'ai vu... ce que j'ai vécu : 1914-1916*, Texte édité par Michel Litalien, Éditions Athéna, Montréal, 2013, 258 p. ; Joseph-Henri Chaballe, *Histoire du 22^e bataillon canadien-français*, tome 1 ; 1914-1919, Éditions Chanteclerc, Montréal, 1952, 412 p. ; Georges Vanier, *Soldier : The Wartime Letters and Diaries, 1915-1919*, Texte édité par Deborah Cowley, Dundurn Editions, 2000, 240 p. ; Claudius Corneloup, *L'Épopée du vingt-deuxième*, Librairie Beauchemin Limitée, Montréal, 1919, 150 p. ; Henri Chassé, *Souvenir de guerre*, Éditions du terroir, Québec, 1920, 18 p. ; Arthur Lapointe, *Souvenirs et impressions de ma vie de soldat : 1916-1919*, Saint-Ulric, 1919, 109 p.

non le refus catégorique – des francophones face à la guerre²⁴. S'intéressant à la participation militaire des Canadiens français pendant les deux guerres mondiales, elle publie une adaptation de sa thèse de doctorat sur l'instrumentalisation politique du raid de Dieppe²⁵.

Alors que Richard relativise le récit de Dieppe dans les mémoires canadiennes-françaises, Pierre Bouvier de son côté consacre son mémoire de maîtrise à étudier un autre thème imprégné dans le folklore québécois. C'est celui de la désertion, phénomène bel et bien présent chez les combattants francophones, mais hautement surévalué dans les mémoires collectives²⁶. Ainsi, par sa quantification des chefs d'accusations, il infirme la croyance populaire associant la désertion au fait francophone. Il démentit également celle donnant aux Canadiens français le monopole de l'anticonscriptionnisme en révélant les chiffres des demandes d'exemptions des conscrits francophones et anglophones.

Il est important de noter que cet éveil historiographique au Canada français a été en partie stimulé par la création de la maison d'éditions montréalaise Athéna ayant développé une collection entière consacrée à l'histoire militaire. C'est d'ailleurs grâce à elle que plusieurs ouvrages rédigés en anglais ont été traduits et rendus accessibles au public francophone. Dans sa plus récente parution, *Un siècle d'oublis ; Les Canadiens et*

²⁴ Elle attribue cette ambiguïté à la volonté des francophones de remplir un devoir moral, soit le fait de s'enrôler, tout en préservant leur isolationnisme et leur anti-impérialisme assumés. Voir Béatrice Richard, « Quelle guerre raconter? Le dilemme du légionnaire Paul Caron » *Revue de la société historique du Canada*, Vol 21, n°1, 2010, p.13-36.

²⁵ Béatrice Richard, *La mémoire de Dieppe; Radioscopie d'un mythe*, VLB Éditeur, Montréal, 2002, 205 p.

²⁶ Sur 25 fusillés Canadiens pendant la Première Guerre mondiale, 7 d'entre eux étaient francophones, dont 5 appartenant au 22^e bataillon. Voir Patrick Bouvier, *Déserteurs et insoumis ; Les Canadiens français et la justice militaire (1914-1918)*, Outremont, Athéna Éditions, Collection histoire militaire, 2003, 149 p. Il est à noter que Desmond Morton s'était déjà intéressé à la justice militaire du côté canadien avec *The Supreme Penalty: Canadian Deaths by Firing Squad in the First World War* en 1980.

*la Première Guerre mondiale*²⁷, l'historien Jean Martin analyse une série de mythes sur l'expérience canadienne, et à plus forte raison canadienne-française. Il propose un réajustement du nombre d' enrôlés – passant du 35 000 jusqu' alors établi à une estimation variant entre 55 000 et 62 000 – et le réaffirme de manière plus détaillée l' année suivante dans un article du *Canadian Historical Review*²⁸. Il faut dire que la quantification exacte des francophones avait été problématique depuis le conflit puisque les patronymes figurant sur les listes d' enrôlement étaient souvent les seuls indices permettant une relative estimation.

Les relations anglophones-francophones dans la Première Guerre mondiale

La représentation des francophones dans la guerre peut être étudiée avec les historiographies respectives des deux groupes linguistiques, tel que présenté ci-dessus. Elle peut et doit également l' être avec celle des relations que ces groupes ont développées mutuellement. La scission idéologique qui les sépare a majoritairement été incarnée dans les ouvrages à travers le thème de la conscription. Paradoxalement, la première étude qui met de l' avant cette dichotomie nationale est réalisée par une historienne américaine. Peut-être est-ce grâce à son éloignement face à un sujet aussi polémique et encore frais dans les mémoires, qu' Elizabeth Armstrong pu publier, déjà en 1937, un brillant essai sur la crise de la conscription²⁹. Granatstein et J. M. Hitsman poursuivent sur le sujet en

²⁷ Jean Martin, *Un siècle d' oublis; Les Canadiens et la Première Guerre mondiale*, Éditions Athéna, Montréal, 2014.

²⁸ Jean Martin, « La participation des francophones dans le corps expéditionnaire canadien (1914-1919) : il faut réviser à la hausse » dans *Canadian Historical Review*, University of Toronto Press, Vol. 96, No3, Septembre 2015, pp. 405-423.

²⁹ Elizabeth Armstrong, *Le Québec et la crise de la conscription, 1917-1918*, Montréal, VLB éditeur, 1998, 293 p. Lors de sa parution dans l' entre-deux guerres, cet ouvrage passa inaperçu dans les milieux intellectuels francophones. Ce n' est qu' en 1974, une fois réédité, qu' il suscita l' intérêt des historiens.

publiant *Broken Promises; A History of Conscription in Canada*³⁰ dans lequel ils dénoncent le service militaire obligatoire, jugé responsable de la division de l'unité canadienne. Selon Robert Comeau, on ressent même à travers leurs travaux « une sympathie réelle pour la cause des Canadiens français [...] un souci de compréhension, d'ouverture à leur réalité³¹ ». Plus spécifique à la réalité québécoise, Jean Provencher publie *Québec sous la loi des mesures de guerre 1918*³² et retrace dans une pointilleuse enquête les moindres détails des émeutes de Pâques dans la capitale.

En réponse à la fracture nationale accentuée par les années de guerre, plusieurs auteurs se sont intéressés à l'étude des antagonismes idéologiques qui forment la société canadienne. Notons d'abord William Henry Moore, qui, tout juste au lendemain du conflit, publie *The Clash*, ouvrage destiné à défendre le point de vue francophone pour apaiser le climat national encore à vif³³. Plus récemment, la sociologue Sylvie Lacombe dépeint dans son ouvrage *La rencontre de deux peuples élus. Comparaison des ambitions nationale et impériale au Canada entre 1896 et 1920*, les visions impérialistes canadiennes-anglaises et nationalistes canadiennes-françaises, tout en mettant en lumière le climat de darwinisme social ayant cours à l'époque³⁴. La conviction de la supériorité de la race blanche, anglo-saxonne et chrétienne, voire la croyance d'une certaine mission civilisatrice basée sur ces critères – ce que l'on résume par l'expression jingoïsme – est

³⁰ Jack Granatstein et J.M. Hitsman, *Broken Promises: A History of Conscription in Canada*, Toronto : Oxford University Press, 1977.

³¹ Robert Comeau, « L'opposition à la conscription au Québec » dans Legault et Lamare, dir., *La Première Guerre mondiale au Canada, Contributions sociomilitaires québécoises*, Éditions du Méridien, Montréal, 1999, p. 96.

³² Jean Provencher, *Québec sous la loi des mesures de guerre 1918*, Montréal, les Éditions du Boréal Express, 1971, 161 p.

³³ William Henry Moore, *Le choc : Étude de nationalités*, J.M. Dent & Sons Limited, Montréal, 1920, 333p.

³⁴ Lacombe, Sylvie, *La rencontre de deux peuples élus. Comparaison des ambitions nationale et impériale au Canada entre 1896 et 1920*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2002, 291 p.

abordée encore plus profondément par Carl Berger dans une étude sur les fondements de l'impérialisme canadien³⁵.

Ce n'est pas que la période 14-18 qui intéresse ; l'après-guerre suscite également plusieurs réflexions auprès des historiens. Soulignons en premier lieu la contribution de Jonathan Vance qui étudie l'édification d'une mémoire de guerre canadienne³⁶. Inspirés par sa démarche, les travaux de Mourad Djebabla s'attardent plus spécifiquement à l'expérience mémorielle québécoise, dans laquelle il décèle non pas une, mais bien plusieurs mémoires discordantes³⁷. Toujours dans la mémoire de l'événement, mais en réduisant l'échelle d'analyse, Pierre-Yves Renaud s'intéresse particulièrement au souvenir des émeutes de Pâques dans les conceptions québécoises³⁸.

Suite à ce survol historiographique, nous sommes à même de constater deux choses. L'une est, qu'il reste beaucoup à faire pour construire un portrait juste et complet de l'expérience canadienne-française en 1914-1918. D'abord parce que les historiens anglophones ont mis du temps à s'intéresser à la particularité militaire canadienne-française, mais aussi parce que l'historiographie francophone de la Première Guerre ne s'est que récemment déployée. L'autre est, qu'en dépit des nombreuses et très pertinentes études proposant un nouvel angle d'interprétation au conflit, la conception du combattant canadien-français comme victime de l'Anglo-saxon – canadiens et britanniques – n'a

³⁵ Carl Berger, *The Sense of Power. Studies in the Ideas of Canadian Imperialism 1867-1914*. Toronto: University of Toronto Press, 1970, 277 p. Notons également dans une toute autre mesure, Jeffrey A. Keshen qui utilise cette réalité impérialiste pour comprendre l'interprétation populaire de la Première Guerre mondiale. Voir Jeffrey A. Keshen, *Propaganda and Censorship during Canada's Great War*, Edmonton, University of Alberta Press, 1996, 333 p.

³⁶ Jonathan F. Vance, *Death So Noble, Memory, Meaning, and the First World War*, Vancouver, UBC Press, 1997, 319 p.

³⁷ Djebabla, *Se souvenir de la Grande Guerre...*

³⁸ Pierre-Yves Renaud, *Utilisation de la violence et usages du passé comme références patrimoniales: L'émeute de la Crise de la conscription à Québec, 1918-2012*, Mémoire de maîtrise, Département d'histoire, Université Laval, 2015, 142 p.

jamais été totalement élucidée. Cela va de soi, la communauté historique doit être louée pour ses efforts dans la compréhension du rapport interethnique à l'étude. Elle a fourni maintes pistes, interprétations et explications sur le regard que porte le Canada français sur lui-même et sur l'Anglo-saxon. Mais malgré tout, reflet de la pauvreté historiographique francophone de la Grande Guerre, la conception tenace de l'oppression des Canadiens français demeure. C'est pourquoi nous proposons de combler cette lacune historiographique en démystifiant, dans les limites imposées par ce mémoire, cette hypothèse du soldat canadien-français opprimé.

Problématique

Cette interprétation des Canadiens français martyrs se fonde sur une certaine rhétorique « raciale » qui catégorise les différentes ethnies et les présente en opposition les unes des autres. Le souvenir canadien-français de la Grande Guerre comprend donc les relations développées au sein du dominion et de l'Empire britannique dans une plus large mesure par la lorgnette de l'ethnicité. Suivant cette logique, les autres minorités ethniques de l'Empire recevraient, à des niveaux variant selon la valeur attribuée à leur « race », des traitements similaires provenant du « maître » blanc et anglo-saxon.

En gardant en tête les conceptions « raciales » de l'époque largement influencées par l'esprit du darwinisme social, ce mémoire entend étudier les relations interethniques pendant la guerre. Il cherche à confronter la croyance populaire en levant le voile sur le véritable traitement des combattants francophones. Il s'appuie sur une foule de questionnements : Comment était la cohabitation interethnique au front? Était-elle imprégnée, voire régie par une certaine classification « raciale »? Comment les

combattants francophones étaient-ils perçus de la majorité anglophone? Comment se percevaient-ils eux-mêmes en tant que minorité au sein d'une armée unilingue? Ont-ils pu s'y intégrer, si oui comment? La mémoire du conflit révèle une campagne de salissage médiatique à leur endroit ; qu'en était-il dans les faits? Si cela est avéré, que leur reprochait-on exactement? En somme, cette thèse de l'oppression est-elle fondée, juste, explicable? Sinon, d'où vient-elle? Comment expliquer sa force tout au long du siècle qui a suivi?

Présentation des sources

Pour répondre à ces questions, deux types de sources ont été utilisés. En premier lieu, pour avoir le pouls de l'opinion médiatique anglophone, plusieurs quotidiens anglophones, canadiens-anglais et britanniques ont été dépouillés par le biais des bases de données *Gale Newsvault et ProQuest Historical Newspapers*. Il ne s'agissait pas de cerner l'opinion d'un quotidien en particulier, mais d'enquêter, à travers un bassin de quotidiens anglophones, sur l'existence d'une ligne directrice dans les propos dirigés envers les Canadiens français. Après sélection des sources pertinentes à notre étude, 152 articles répertoriés dans sept quotidiens différents ont été retenus³⁹. Les dates inscrites pour la recherche d'articles sont celles du conflit (pour le cas de l'Empire) : du 4 août 1914 au 11 novembre 1918. Notons que les articles sélectionnés proviennent en majorité de journalistes, mais incluent également quelques lettres de lecteurs.

En second lieu, pour témoigner des relations développées au front, nous avons utilisé les témoignages des combattants. Dans ce cas précis, puisqu'il s'agissait non

³⁹ Soit cinq pour la base de données *Gale Newsvault* : le *Daily Mail*, le *Times*, le *Western Times*, le *Cornishman* et l' *Exeter and Plymouth Gazette* ; deux pour *ProQuest Historical Newspapers* : le *Globe and Mail* et le *Toronto Daily Star*.

seulement de comprendre les impressions laissées par les francophones, mais aussi le rapport à l'autre dans le CEC, les écrits personnels des combattants anglophones *et* francophones ont été mis à profit. Au total, 71 témoignages, dont 55 anglophones et 16 francophones ont été retenus aux fins de cette étude. Les témoignages francophones que nous avons étudiés sont de loin moins nombreux que les anglophones, mais sont pour la plupart plus volumineux et plus riches en matériel.

La sélection des témoignages s'est effectuée en deux temps. Nous avons d'abord été mis en contact avec l'historien Michel Litalien du Ministère de la Défense pour nous guider dans notre recherche d'archives. Véritable spécialiste des témoignages de combattants francophones, il a eu la générosité de nous fournir quelques noms « incontournables » qu'il jugeait pertinents pour nos travaux. Pour le reste, il s'agissait d'une cueillette aléatoire où tout document accessible était considéré. Plus faciles d'accès, les témoignages publiés étaient initialement privilégiés. Mais pour éviter un quelconque biais dans la sélection des sources, nous avons également consulté une trentaine de témoignages non-publiés, disponibles aux centres d'archives du Musée canadien de la guerre et du Musée du Régiment Black Watch. Le choix des témoignages (carnets, dossiers militaires, correspondances, etc.) s'est également fait de manière relativement aléatoire, tout en favorisant la plus grande variété possible dans les profils des combattants (âge, régiment, ville d'origine, etc.).

À travers l'ensemble de la littérature de guerre, il est impossible d'établir avec certitude le nombre total de témoignages écrits. On devine que plusieurs ont été égarés dans le chaos du champ de bataille ou demeurent encore enfouis dans les archives familiales des anciens combattants. Les historiens n'ont pas fini de les comptabiliser,

mais leurs publications récentes nous éclairent sur une approximation des sources canadiennes disponibles. À ce jour, Michel Litalien nous a révélé avoir étudié environ 120 témoignages de combattants canadiens-français⁴⁰. Du côté anglophone, Brian Douglas Tennyson a recensé les écrits de 968 combattants canadiens (dont seulement 9 sont francophones)⁴¹. La plupart de ces soldats ayant écrit plusieurs témoignages chacun, le nombre de sources étudiées par Tennyson frôle le cap du 2000. Depuis cette publication que l'on peut considérer comme la « bible » des témoignages canadiens, une vingtaine de témoignages supplémentaires ont été publiés. Même sans les chiffres exacts, la disproportionnalité des témoignages en fonction de la langue du combattant est frappante. L'échantillon que nous avons utilisé représente cette disproportion reflétée dans la littérature de guerre disponible, mais pour les fins de notre étude, nous avons cherché à maximiser la parole du combattant francophone pour élucider le sentiment d'oppression à leur endroit. La proportion de témoignages francophones utilisés dans le cadre de ce mémoire (23% de nos sources sont francophones) est donc largement supérieure à celle représentée dans la littérature de guerre en général (environ 6%)⁴². Une présentation détaillée des deux types de sources, les quotidiens et les témoignages, figure en début de chaque chapitre.

Parallèlement, en vue d'enrichir et de varier notre corpus de témoignages, nous avons tenté d'incorporer la presse de tranchées à notre étude. Ce médium a été fort étudié

⁴⁰ Conservation avec l'auteur, 2 juillet 2016.

⁴¹ Brian Douglas Tennyson, *The Canadian Experience of the Great War : A Guide to Memoirs*, Toronto, Scarecrow Press, 2013, 594 p.

⁴² Ce calcul approximatif inclus les 120 témoignages dépouillés par Litalien, les 2000 de Tennyson et les 20 publications post-Tennyson. À l'échelle canadienne, nous obtenons donc un total d'environ 129 témoignages francophones contre 2011 anglophones. Il s'agit d'un pourcentage frappant de l'ordre de 6% contre 94%. Évidemment, ces statistiques sont à même de changer au fur et à mesure que de nouvelles sources se rajoutent à la littérature.

par Stéphane Audoin-Rouzeau pour le cas français, mais ce sont davantage les travaux de Marcelle Cinq-Mars qui ont retenu notre attention puisqu'ils s'intéressent spécifiquement à l'édition britannique et canadienne⁴³. Néanmoins, nous avons été contraints d'abandonner ce type de source puisque leur raison d'être, basée sur la cohésion sociale au front, empêche la publication de témoignages décrivant les relations interethniques, de peur de catégoriser, voire discriminer un groupe ou un individu quelconque. Ayant pour but premier de relater les actions de l'unité qui y est associée, stimuler l'esprit de corps et rehausser le moral des troupes⁴⁴, la presse de tranchées n'offre donc aucune grande latitude dans les impressions des soldats au plan interethnique⁴⁵. Puisque publiée, elle est également soumise à la censure des éditeurs, ce qui renvoie une version travestie de la réalité combattante.

Il en est de même pour les rapports des officiers, source initialement prévue dans le cadre de ce mémoire, mais dont l'utilisation n'aurait conféré aucune plus-value à notre étude. Trop rigides dans leur rédaction, les rapports officiels étudiés ne laissent transparaître aucune information sur les relations interethniques. À l'instar de la presse de tranchées, cette source fut donc esquivée de nos recherches.

Une autre source qui aurait été d'un extrême intérêt pour notre étude, mais qui est malheureusement hors de notre portée : les sources orales. On sait que les francophones sont très peu nombreux à avoir laissé des témoignages écrits ; ont-ils plutôt laissé une

⁴³ Marcelle Cinq-Mars, *L'écho du front. Journaux de tranchées*, Éditions Athéna, Montréal, 2008, 223 p. En plus des journaux répertoriés par l'auteure, nous avons étudié cinq autres titres. Il s'agit des journaux suivants : *Salut Poilu*, *la Vie canadienne*, *Another garland from the front* (3 tomes). *Whizz-bang*, *Wipers Times*.

⁴⁴ *The Busy Beaver*, Army Troops Company, C.E., no VII, Christmas 1916, p.2.

⁴⁵ Marcelle Cinq-Mars nous a d'ailleurs personnellement confirmé que les allusions aux relations interethniques étaient, jusqu'à preuve du contraire, chose inexistante dans les journaux de tranchées qu'elle a elle-même étudiés. Conversation avec l'auteure, 27 mai 2015.

tradition orale? Si oui, va-t-elle de pair avec le contenu des sources écrites? Nous y reviendrons en fin de mémoire.

Méthodologie

D'entrée de jeu, nous avons comptabilisé les occurrences aux Canadiens français dans les sources à l'étude afin de mesurer l'attention que portent les anglophones aux francophones. Cette constatation n'est pas anodine, car l'oppression suppose une certaine récurrence dans les actions ou propos défavorables. Autrement il ne s'agirait que d'attaques isolées et disparates, condamnables certes, mais incohérentes avec la notion d'oppression comprise dans le récit québécois. À l'inverse, un nombre élevé de références informerait sur l'ampleur des accusations envers les francophones et permettrait une plus grande représentativité de leur contenu. Nous avons également pris en considération les dates des occurrences pour vérifier une possible corrélation avec la conjoncture politique et/ou militaire.

En plus d'une analyse quantitative, nous avons étudié les thématiques reliées à chaque occurrence pour vérifier la nature des allusions aux francophones. Autrement dit, lorsque les contemporains anglophones font référence aux Canadiens français, soulignent-ils précisément leur particularité ethnique ou le font-ils simplement en lien avec un sujet d'actualité précis (enrôlement, conscription, bataille spécifique, etc.)? Se contentent-ils de mentionner la présence de Canadien français dans telle circonstance ou ajoutent-ils un commentaire sur leur statut minoritaire? Ainsi en analysant les sources à travers une grille de lecture catégorisant les thématiques abordées, il nous a été possible

de dresser une description du rapport à l'autre vécu dans l'Armée – évidemment dans la limite des sources utilisées.

Il a ensuite été question de comparer cette réalité à celle proposée par la « thèse de l'opprimé ». Puisqu'il y avait contradiction entre les deux réalités, nous nous sommes inspirés de l'historiographie de la mémoire du conflit pour dresser une série d'hypothèses visant à comprendre la naissance et le développement du mythe.

Les deux premiers chapitres de ce mémoire visent spécifiquement à présenter notre analyse des sources afin de comprendre le plus fidèlement possible la dynamique interethnique pendant la guerre. Nous l'exposerons d'abord au moyen de la presse anglophone, puis par les témoignages des combattants. Le troisième et dernier chapitre tâchera de confronter cette dynamique à celle retenue par la mémoire québécoise.

Chapitre 1 – Les Canadiens français représentés dans la presse anglophone

« There is no parallel in history that matches the picture of the descendents of the men who founded port royal and Quebec under Champlain, in the 17th century, returning, after three hundred years of absence and a hundred and fifty years under a different flag, to fight once more for the soil whence their ancestors sprang. »
 - **Max Aitken, *The Toronto Daily Star*, 8 avril 1916**

« There is no greater soldier in the world than the French-Canadian. »
 - ***Toronto Daily Star*, 25 juillet 1918**

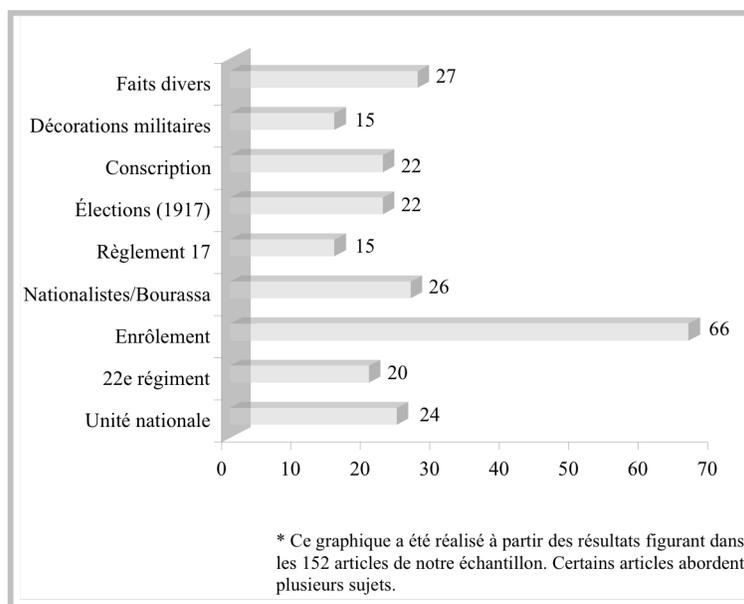
Valorisants et élogieux : ces extraits ne détonnent en rien du discours médiatique anglophone véhiculé envers les Canadiens français pendant la Grande Guerre. S'il est vrai que les tensions entre groupes linguistiques atteignent des sommets pendant cette période charnière¹, il ne faut toutefois pas imaginer qu'elles en viennent à confiner la presse à un plaidoyer anti-francophone toute la guerre durant. Certes, bon nombre d'articles au contenu hostile et accusateur sont publiés, et ce, surtout à l'heure de la conscription. Or, semble-t-il que le récit « national » québécois n'ait retenu que les plus irrévérencieux d'entre eux, tout en écartant les nuances nécessaires à une transcription plus objective de l'opinion médiatique de l'époque. Ce premier chapitre entend introduire et expliquer ces nuances au moyen de l'étude de quotidiens anglophones canadiens et britanniques.

En relation avec notre sujet, seulement 152 des 1443 articles initiaux ont été retenus pour les fins de cette étude. À titre de comparaison, en conservant les mêmes variables, nous avons répertorié un total de 406 420 résultats faisant référence à la

¹ Hervé Dréville, « Le Québec dans la Grande Guerre : éloge d'une ambivalence », dans Charles-Philippe Courtois et Laurent Veyssière, dir., *Le Québec dans la Grande Guerre. Engagements, refus, héritages*, Québec, Septentrion, 2015, p.202.

Première Guerre mondiale². Déjà avec ces simples statistiques, nous sommes à même de constater le peu de place qu’occupent les Canadiens français dans les médias anglophones de l’époque. Cette faible représentation doit être considérée tout au long du présent chapitre afin d’éviter de surévaluer la portée des sources utilisées. Gardons également à l’esprit que nous travaillons majoritairement à partir d’articles journalistiques, mais qu’on y dénote aussi quelques lettres de lecteurs, soit 13 exactement. Cela dit, dans les deux cas, il est impératif d’appréhender le contenu uniquement comme opinion de l’auteur, ou à tout de moins, du quotidien dans lequel il est publié. Il ne s’agit pas de la représentation de l’opinion médiatique dans sa totalité, ni même de l’opinion publique anglophone en général, mais plutôt un *indicateur* de celles-ci. Pour illustrer les principaux sujets abordés dans notre échantillon à l’étude, un tableau synthèse est présenté ci-dessous.

Tableau 1.1
Représentation du nombre d'articles répertoriés dans les quotidiens anglophones à l'étude en fonction des sujets abordés



² Plus précisément, en conservant les mêmes dates et les mêmes bases de données, nous avons obtenu 318 062 résultats pour les quotidiens britanniques avec *Gale Newsvault* et 88 358 dans les quotidiens canadiens avec *ProQuest Historical Newspaper*.

À la vue de celui-ci, on remarque rapidement que les sujets sont relativement traités dans la même proportion, à l'exception frappante de l'enrôlement qui surpasse de loin tous les autres par son nombre de références.

À la lumière des 152 articles retenus, la principale nuance constatée concerne les différents groupes de Canadiens français qui y sont ciblés. En effet, il semblerait qu'il y ait un important clivage entre les discours dirigés envers ceux qui s'enrôlent et ceux qui, à l'inverse, restent au pays. L'un n'allant pas sans l'autre, nous exposerons ici les deux discours afin qu'ils puissent s'éclairer mutuellement et se compléter. En outre, comme le ton des médias varie en fonction de l'actualité politique nationale – et mondiale à la rigueur, en raison de l'extension du conflit – nous présenterons notre analyse de manière chronologique pour un développement plus cohérent.

À travers cette chronologie, notre analyse des sources révèle la présence de deux points de tensions interethniques majeurs ayant chacun, bien qu'à des niveaux inéquivalents, capté l'attention de la presse: le Règlement 17 et la crise de la conscription³. Nous reviendrons plus en profondeur sur ces deux événements polémiques au cours de ce chapitre, mais à défaut d'alourdir notre analyse par leur mise en contexte respective, il convient de les introduire succinctement ici afin que le lecteur puisse s'y référer au besoin.

³ C'est davantage le ton employé par les auteurs que le nombre d'articles associés à chacun de ces thèmes qui rend leur couverture différente. Les 15 articles répertoriés faisant mention du Règlement 17 ou de la question des écoles bilingues en Ontario sont généralement écrits sur un ton neutre, synthétique et informatif alors que les 22 articles traitant de la conscription sont plus dénonciateurs et partiels. Notons également sans surprise que l'attention accordée au Règlement 17 ne déroge pas des quotidiens canadiens (*Globe and Mail* et *Toronto Daily Star*), alors que le sujet de la conscription, étant plus lié avec l'actualité britannique, est généreusement repris tant par les quotidiens britanniques que canadiens.

Adopté officiellement en 1912, le Règlement 17 est une mesure politique fortement controversée qui limite aux deux premières années du primaire l'enseignement du français en Ontario. Sans surprise, les Franco-Ontariens s'y opposent farouchement. Quant aux Canadiens français des autres provinces, ils perçoivent cette mesure comme une menace directe à la survie de leur langue sur le continent. Certains nationalistes utilisent même cet argument comme monnaie d'échange à leur participation militaire⁴. Ainsi, à l'appel aux armes, le député Armand Lavergne⁵ répond « rendez-nous nos écoles d'abord! »⁶ et gagne par cette tirade l'appui d'une bonne partie de l'électorat francophone. En appelant la population à refuser l'enrôlement, les nationalistes d'Henri Bourassa déclarent ouvertement la guerre aux impérialistes, chez qui ils perçoivent une volonté de domination – voire d'assimilation – sur la « race » canadienne-française⁷. Les tensions interethniques montent en flèche alors que les adversaires politiques s'accusent mutuellement de démagogie et d'irresponsabilité.

La seconde crise en est une plus sévère encore. Elle prend racines dès l'été 1916, alors que l'enrôlement volontaire commence à s'essouffler devant une guerre qui visiblement, ne renvoie plus rien d'une « belle aventure outre-mer ». Résultat : le lot de

⁴ On entend ici par nationalistes, les anciens membres ou partisans de la *Ligue nationaliste*, cette organisation politique québécoise anti-impérialiste créée à Montréal en 1903 par quelques intellectuels canadiens français dont les journalistes Henri Bourassa et Olivar Asselin. Elle avait pour mandat d'éduquer les masses francophones sur les bienfaits du nationalisme canadien et prônait donc l'émancipation du Canada envers l'Empire britannique. Asselin et Bourassa fondent également l'hebdomadaire *Le Nationaliste* qui devient l'organe officiel du parti jusqu'en 1910 avant d'être transféré au *Devoir*. En raison de sa structure déficiente, la formation se dissipe néanmoins à compter de 1912, mais ses fondements idéologiques demeurent vivants dans les mentalités. Voir Réal Bélanger, « Ligue Nationaliste » *Historica Canada*, [en ligne] www.encyclopediecanadienne.ca/fr/article/ligue-nationaliste/ (page consultée le 5 juillet 2015).

⁵ Avocat, journaliste et politicien, Lavergne débute dans le monde politique sous la bannière libérale de Laurier. Déçu par la loi de la marine de guerre de son chef, il décide de quitter les libéraux pour rallier la ligue nationaliste. Il est l'un des plus ardents défenseurs de la protection de la langue française au Canada. Voir Ministère de la Culture et des Communications du Québec, « Lavergne, Armand » Répertoire du patrimoine culturel du Québec [en ligne] (page consultée le 17 juillet 2015).

⁶ Gérard Filteau, *Le Québec, le Canada et la guerre: 1914–1918*, Montréal, Aurore, 1977, p.24.

⁷ Henri Bourassa, « L'impérialisme ; Le conflit des races et des religions », *Le Devoir*, 31 janvier 1916.

nouvelles recrues est trop faible pour compenser les pertes des récentes batailles⁸. Devant ces effectifs impossibles à renouveler, le Premier ministre Borden envisage le service militaire obligatoire comme ultime solution. La Conférence impériale de guerre à laquelle il assiste en février 1917 accélère sa prise de décision⁹. L'Empire britannique, ayant lui-même imposé la conscription au pays faute de recrues suffisantes, se montre plus insistant envers ses possessions d'outre-mer¹⁰. Reniant ainsi ses promesses politiques, Borden propose en chambre le service militaire obligatoire le 29 mai 1917¹¹. Le projet de

⁸ Dès 1915, le gouvernement commence à prendre des mesures pour faciliter l'enrôlement, notamment la diminution des standards médicaux ou l'acceptation d'hommes mariés dans l'Armée, sous autorisation de la femme de celui-ci. Mais après un record de 35 000 recrues en mars 1916, l'enrôlement décline, n'atteint pas même 9000 en juillet et conserve une faible moyenne de 5000 jusqu'à la fin de l'année. Les pertes, elles, s'accumulent sous le poids de coûteuses batailles pour le Corps canadien telles Ypres (6000), Mont-Sorel (presque 9000), la Somme (24 000) et Vimy (10 500) en avril 1917. La demande en hommes émise par le gouvernement grimpe donc rapidement, passant de 25 000 volontaires en août 1914, à 50 000 en novembre, à 150 000 en juillet 1915, à 250 000 en octobre 1915 et finalement, à 500 000 en janvier 1916. Voir J.L. Granatstein et J.M. Hitsman, *Broken Promises. A history of Conscription in Canada*, Toronto, Oxford University Press, 1977, p. 35 ; Jean Martin, *Un siècle d'oubli ; les Canadiens et la Première Guerre mondiale (1914-2014)*, Outremont, Athéna Éditions, 2014, pp.187-188. ; Tim Cook, *At The Sharp End ; Canadians Fighting the Great War 1914-1919*, Volume One, Toronto, Penguin Group, 2007, p. 528. ; Tim Cook, *Schock Troops ; Canadians Fighting the Great War 1917-1918*, Volume Two, Toronto, Penguin Group, 2007, p. 143. ; Jean Pariseau et Serge Bernier, *Les Canadiens français et le bilinguisme dans les Forces armées canadiennes*, Tome I ; 1763-1969: *Le spectre d' une armée bicéphale.*, p. 76.

⁹ Notons également qu'en ce début de troisième année de guerre, la situation des Alliés au front est pour le moins préoccupante. La Russie est sur le bord de la guerre civile et donc susceptible de se retirer du conflit à tout moment pour canaliser son attention sur ses problèmes internes. La guerre sous-marine et outrance ralentit nettement l'acheminement de matériel militaire en provenance d'Amérique. Les États-Unis se joignent aux Alliés dès avril 1917, mais il faut compter plusieurs mois avant que leurs troupes ne soient formées et effectives. De leur côté, les forces allemandes réussissent à mobiliser un renfort d'un million d'hommes au début de l'année 1917. Ce sont tous ces facteurs réunis qui pressent l'Empire britannique à puiser dans ses réserves humaines pour regarnir ses effectifs. Voir Elizabeth Armstrong, *Le Québec et la crise de la conscription ; 1917-1918.*, Montréal, VLB. Éditeur, 1998, p. 202.

¹⁰ La conscription britannique entre en vigueur en mars 1916. Elle est loin d'être bien accueillie par la population, comme en démontrent les nombreuses manifestations et refus d'enrôlement. Elle n'inclut pas d'emblée les dominions, ni l'Irlande, quoi que plusieurs tentatives d'élargir la conscription à cette portion du Royaume-Uni sont déployées ultérieurement. Elles sont néanmoins abandonnées à la suite des émeutes de Pâques 1916 pendant lesquelles les Irlandais démontrent vigoureusement leur opposition. Voir Lar Joye, *The Irish's Soldiers Experience of the First World War*, communication présentée au National Museum of Ireland le 25 avril 1915, <http://www.nam.ac.uk/microsites/ww1/1669/news/irish-soldiers-experience-first-world-war/#.VgRcMCjA5UQ> (page consultée le 20 juillet 2015).

¹¹ En effet, Borden, de même que plusieurs membres de son cabinet, avaient promis à maintes occasions qu'il n'y aurait pas de conscription. Voir Armstrong, p. 193. ; Jean Provencher, *Québec sous la loi des mesures de guerre - 1918*, LUX Éditeur, Montréal, 2014, p.39.

loi est approuvé en juillet et en janvier de l'année suivante, les premiers conscrits sont appelés¹².

Au Canada, bien que la Commission du Service National¹³ eût déjà semé le doute général sur les intentions du gouvernement, l'annonce officielle de la conscription génère une vive réaction au sein de la population. La plupart des Canadiens français la rejettent de façon nette, voire violente, mais ils ne sont pas les seuls à s'y opposer¹⁴. Les milieux ouvriers et agricoles, surtout ceux d'Ontario et de l'Ouest canadien sont, eux aussi, généralement anti-conscriptionnistes¹⁵. Néanmoins, c'est au Québec que les protestations sont les plus virulentes, comme en témoigne la finalité des émeutes de Pâques 1918 dans la vieille capitale. En somme, dans une conjoncture électorale où la nation entière est divisée selon l'appartenance ethno-linguistique, les tensions nationales déjà existantes ne sont qu'exacerbées davantage. Maintenant que ces deux thèmes polémiques ont été introduits, retournons aux premiers jours de la guerre pour débiter l'analyse de la couverture médiatique.

¹² Armstrong, p. 231.

¹³ Globalement, il s'agit d'une commission d'enquête créée en octobre 1916 ayant pour but le recensement des ressources physiques et humaines du pays. Ces informations sont par la suite acheminées aux autorités militaires afin qu'elles prennent les mesures nécessaires pour accélérer l'enrôlement. Voir Bernard Dansereau, *Le mouvement ouvrier montréalais et la Première Guerre mondiale*, Le Canada français et les conflits contemporains. Actes du colloque tenu à l'UQAM le 27 août 1995, pp. 30-31. [en ligne] http://classiques.uqac.ca/contemporains/comeau_robert/Can_fr_conflits_contemporains/Can_fr_conflits_contemporains.pdf (page consultée le 20 septembre 2015).

¹⁴ Carl Berger, *The Sense of Power. Studies in the Ideas of Canadian Imperialism, 1867-1914*, Toronto, University of Toronto Press, 2013, p.5.

¹⁵ *Ibid.* ; René Chantelois, *La conscription de 1917 d'après les journaux français de Montréal*, Mémoire de maîtrise, Université de Montréal, Département d'histoire, 1967, pp. 32-36. ; Carl Pépin, « 1914-1918 : La guerre des Canadiens français », *Revue historique des armées*, 266, 2012, p. 5 ; Martin, p.192.

1.1 Une entrée de guerre aux airs enthousiastes (1914-1915)

1.1.1 Premier aperçu de l'enrôlement francophone

Dans tous les dominions britanniques, l'annonce de l'entrée en guerre semble généralement bien reçue par la population¹⁶. D'après l'historiographie canadienne de la Grande Guerre, le Canada n'y fait pas exception, et l'on voit défiler dans le pays tout entier des foules enthousiasmées à l'idée de secourir la mère patrie menacée¹⁷. Journaux et témoignages personnels racontent que les airs patriotiques anglophones *et* francophones résonnent à l'unisson dans les rues. Ainsi, aussitôt la déclaration de guerre publiée, plusieurs quotidiens s'expriment en ces mots : « French Canada has rallied to the flag, and the entire population stands united in the opinion that Great Britain must fight [...] »¹⁸. Le simple fait de noter l'enthousiasme francophone est intéressant. Il laisse

¹⁶ C'est un fait généralement admis dans la communauté historique, notamment par : Archer Fortescue Dugout, *Official History of the Canadian Forces in the Great War, 1914-1919*, General Series Vol.1, Ottawa, Ministère de la Défense nationale, 1938, p. 4. ; G.W.L. Nicholson, *le Corps expéditionnaire canadien 1914-1919*, Section historique de l'Armée, Ottawa, Ministère de la Défense nationale, 1963, p. 6.; Jonathan Vance, *Mourir en héros. Mémoire et mythe de la Première Guerre mondiale*, Outremont, Athéna Éditions, 2006, p. 255 ; Jeffrey A. Keshen, *Propaganda and Censorship During Canada's Great War*, Edmonton, University of Alberta Press, 1996, pp.3-4.

¹⁷ Rappelons également que, lors de la déclaration de guerre, la croyance d'une guerre courte était répandue dans l'opinion publique. Cette idée a sans contredit eu des répercussions sur l'enthousiasme des foules qui se lançaient dans un conflit dont elles ignoraient tout de son enlèvement futur. Même le leader nationaliste Henri Bourassa, qui se révélera farouchement opposé à la guerre par la suite, se prononce initialement, par la tribune de son journal *Le Devoir*, en faveur de l'intervention armée canadienne. Desmond Morton, *Histoire militaire du Canada*, Outremont, Athéna Éditions, 2007, p.149. ; Oscar Douglas Skelton, *Life and Letters of Sir Wilfrid Laurier*, Vol. II, Toronto, Oxford University Press, 2010, p. 435.

¹⁸ Des 152 articles sélectionnés pour cette étude, 33 couvrent la période 1914-1915. Sur ces 33, 20 font référence à la réponse enthousiaste des Canadiens français. En plus de cet extrait du *Toronto Daily Star*, 4 août 1914, en voici d'autres exemples : « The representation of the French Canadians on the first expeditionary force now ready to leave Valcartier is much greater than has generally been supposed. There are upwards of 2500 French-speaking Canadians with the first contingent but since the majority of those have been drafted with English-speaking units they do not make as large a showing as if they have been mobilized in French-speaking regiments. » Voir *Globe and Mail*, 25 septembre 1914, p. 16 ; « The Canadian contingent are on this occasion fully representative of all classes of the community, both English-speaking and French-speaking. [...] Quebec is fully represented in the Canadian Expeditionary Force. » Voir *Times*, 9 octobre 1914, p. 5. ; « Sir Robert said it was a fine thing that all nationalities in Canada are fighting side-by-side. [...] » Voir *Toronto Daily Star*, 28 septembre 1914, p. 12. ; « [...] we see English-speaking Canadians and French-speaking Canadians drawn infinitely closer together by a common enthusiasm for a common cause » *Toronto Daily Star*, 11 août 1914, p.6.

sous-entendre un certain étonnement face à la réponse francophone. Si l'on prend la peine de la souligner, c'est sans doute que l'on craignait une réaction contraire. Écartées du discours articulé par la presse anglophone, certaines formes d'opposition – ou simplement d'indifférence – à la guerre doivent forcément avoir été observées, mais en ces temps cruciaux, l'image d'une réponse forte et unie (véhiculée par les journaux) est de toute évidence plus judicieuse pour rallier la population à la cause des Alliés. Malgré nos réserves quant à la totale homogénéité de cette réponse, c'est celle qui sera reprise dans les médias.

Même lorsque le premier contingent est détaché, et donc que les autorités militaires ont une idée relative de la composition ethnique de leurs effectifs, les commentaires vantant la participation canadienne-française continuent d'abonder. Les estimations les plus optimistes vont jusqu'à clamer la présence de « 24 000 of them in the first Canadian contingent »¹⁹, ce qui est grossièrement exagéré puisque l'on sait que la très forte majorité des 30 000 recrues formant le premier contingent provient des îles britanniques²⁰. Une telle déclaration reflète une perception anglophone exagérément optimiste de la participation militaire canadienne-française, à tout de moins au début du conflit. Ici encore, le souci de projeter une image positive de la participation des citoyens canadiens et en l'occurrence, des Canadiens français, peut être présumé. Toutefois, la majorité des médias ne sont pas si généreux dans leurs évaluations²¹ – ce qui laisse croire

¹⁹ *Daily Mail*, 29 septembre 1914, p. 6.

²⁰ On estime que les Britanniques de première génération ont composé à 70% les effectifs du premier contingent. Sur les 30 617 recrues, 18 495 sont nées en Grande-Bretagne, 9159 au Canada et 652 dans d'autres colonies britanniques. Voir Cook, *At The Sharp End...* p.29.

²¹ Les articles retenus estiment entre 2000 et 2600 le nombre de Canadiens français dans le premier contingent. Les recensements des historiens sont plus faibles, oscillant entre 1000 pour Serge Durflinger, 1200 pour Jean-Pierre Gagnon et 1755 pour Jean Martin. Voir Serge Durflinger, « Le recrutement au Canada français durant la Première Guerre mondiale », Musée canadien de la guerre, [en ligne]

qu'après tout, ces chiffres erronés ne proviennent peut-être que d'une simple erreur d'inattention de la part de l'éditeur – mais l'idée d'une réponse enthousiaste et spontanée des Canadiens français à l'appel aux armes est généralement admise dans les articles à l'étude.

1.1.2 La création d'un premier bataillon francophone

Parmi les 33 articles couvrant les débuts de la guerre, sept rapportent la volonté des Canadiens français de lever un régiment entièrement francophone. Conscients des difficultés pouvant résulter d'un commandement en langue étrangère, plusieurs quotidiens applaudissent cette initiative et saluent même la générosité du docteur montréalais Arthur Mignault, qui offre 50 000 dollars de sa fortune personnelle pour la mise sur pied du futur 22^e régiment²².

Dans la presse, le mérite accordé au Parti conservateur dans la formation de l'unité francophone est cependant surprenant. Chacun des sept articles fait bien référence aux hommes politiques qui ont initié le projet, soit les libéraux Wilfrid Laurier et Rodolphe Lemieux. Mais à la suite de cette brève mention, qui, par ailleurs, passe sous silence les démarches entreprises par le Capitaine Hercule Barré des Carabiniers Mont-Royal et soutenues par la presse francophone²³, l'attention est relayée aux membres du Parti conservateur, dont la principale contribution se résume finalement à l'accréditation

<http://www.museedelaguerre.ca/education/ressources-pedagogiques-en-ligne/depeches/le-recrute-ment-au-canada-francais-durant-la-premiere-guerre-mondiale/> (page consultée le 5 juillet 2015) ; Jean-Pierre Gagnon, « Les soldats francophones du premier contingent expéditionnaire du Canada en Europe », *Guerre mondiale et conflits contemporains*, Vol 40, n°157, 1990, pp 83-84. ; Martin, p.27.

²² Un projet plus ambitieux, mais qui finalement échouera, soit celui de créer une brigade francophone, est également acclamé par la presse.

²³ Jean-Pierre Gagnon, *Le 22^e bataillon (canadien-français) ; étude socio-militaire*, Les Presses de l'Université de Laval, 1986. pp. 27-28.

de la levée de l'unité francophone. À travers ces quelques articles, dont le plus évocateur soutient que « Colonel the Hon. Sam Hughes said that there was a large number of French-Canadians in the Valcartier Force [...] and *it had been suggested by him* [italique ajouté] that they should be united and formed into one brigade »²⁴ se révèle un certain travestissement de la réalité. On sait aujourd'hui que le ministre de la Milice n'a pas initié le projet, il n'a que donné son accord pour la levée du régiment francophone. Ce que ces articles omettent de préciser également, c'est qu'il ne l'a donné que pour le deuxième contingent malgré les requêtes des premières recrues francophones d'être réunies dans une même unité²⁵.

1.1.3 Indulgence des médias envers la réalité francophone

Alors que la majorité des articles étudiés complimentent la participation des Canadiens français, d'autres, quoique moins nombreux²⁶, s'attardent à expliquer les raisons potentielles pouvant dissuader les francophones de s'enrôler. Leur vertu est pédagogique : il s'agit d'exposer au public anglophone leur réalité distincte. On sent d'ailleurs que ce type d'articles gagne en importance au fil de la guerre, à plus forte raison lorsque la faiblesse de l'enrôlement francophone commence à être rapportée.

Certains des articles que nous avons étudiés imputent d'abord à l'Église catholique, compte tenu de son influence sur ses fidèles, la responsabilité de la lenteur du

²⁴ *Globe and Mail*, 29 septembre 1914, p. 4. Notons également qu'une partie considérable des volontaires francophones ont été retranchés des effectifs juste avec le départ du premier contingent. Voir Michel Litalien, *Semper Fidelis : Valcartier d'hier à aujourd'hui 1914-2014*, 2014, 208 p.

²⁵ Selon Jean Pierre Gagnon, il aurait au contraire, volontairement séparé les Canadiens français de la première division en envoyant la moitié d'entre eux dans le 12^e bataillon et la seconde dans le 14^e. Voir Gagnon, pp.27-28.

²⁶ On en dénote uniquement 2 pour la période 1914-1915, mais à mesure que la guerre avance et que les tensions nationales s'amplifient, 13 autres articles viendront s'ajouter à la liste. Notre échantillon révèle donc un total de 15 articles destinés à faire valoir le point de vue francophone pendant la guerre.

recrutement au Canada français²⁷. D'autres, dont les auteurs sont sûrement plus conscients de la gravité d'une telle accusation envers une institution si profondément ancrée dans la société francophone, nient cette accusation et affirment même le contraire²⁸. En parallèle, d'autres articles soulignent que pour arriver à une comparaison valable du nombre d'enrôlés dans chaque province, il est impératif de tenir compte du haut taux de ruralité du Québec²⁹. L'argument du détachement, ou simplement de l'indifférence des Canadiens français envers leur mère patrie, tant française que britannique, est également abordé³⁰. Bref, précisons que ces allégations, tout en permettant de nuancer le regard anglophone sur la participation des Canadiens français à la guerre, ne sauraient pour autant *excuser* leur faible enrôlement. Nous les interprétons comme une initiative politique destinée à sensibiliser les milieux anglophones à la réalité canadienne-française et, en ce sens, elles semblent être en conformité avec l'intérêt de préserver l'unité nationale abordé préalablement. Notons également que pour la période 1914-1915, un seul commentaire ambivalent à l'endroit des Canadiens français a été répertorié. Rédigée par le député conservateur John Hampden Burham, cette courte lettre

²⁷ Il est vrai que de tout temps, l'Église est perçue comme un guide spirituel dans la communauté canadienne-française. Néanmoins, dès le déclenchement du conflit, la plupart des ecclésiastiques approuvent la participation militaire canadienne. Selon l'historienne Elizabeth Armstrong, l'Église catholique considère qu'en exprimant ainsi sa fidélité envers la mère patrie, elle protège la survie de la langue française et du catholicisme en Amérique. Même en considérant la minorité religieuse réfractaire à la guerre, les quelques articles répertoriés qui accusent l'Église de la démotivation de l'enrôlement francophone sont irrecevables. Voir Armstrong, p. 92 ; *Times*, 26 juin 1916, p.7 ; *Times*, 13 avril 1918, p.9 ; *Daily Mail*, 17 octobre 1917, p.3 ; *Daily Mail*, 8 avril 1918, p.3.

²⁸ Comme on peut le lire ici : « [...] in general, the French-Canadians keep the faith of their fathers, the Roman Catholic religion. The priests in these parishes are working with a high degree of willingness to have their churches make records above the average for the Red Cross and for enlistment [...] They are not telling the men in their several parishes to stay at home to conserve the man power of the country. They are bidding the men and the women too to do their duty in the need of the hour. » Voir *Toronto Daily Star*, 25 juillet 1918, *Toronto Daily Star*, 8 avril 1916 ; *Toronto Daily Star*, 25 mai 1916, p.4 ; *Globe and Mail*, 10 janvier 1916, p.4 ; *Globe and Mail*, 11 janvier 1916, p.5 ; *Globe and Mail*, 22 janvier 1916, p.4.

²⁹ *Globe and Mail*, 15 novembre 1915, p. 4 ; *Globe and Mail*, 27 décembre 1915, p.3 ; *Globe and Mail*, 22 janvier 1916, p.4.

³⁰ *Globe and Mail*, 4 janvier 1916, p.3 ; *Toronto Daily Star*, 23 juin 1916 ; *Toronto Daily Star*, 26 juin 1916.

ouverte va comme suit : « Canada should immediately place all her resources at the disposal of the Empire. I cannot imagine the chivalry of French Canada [*sic*] objecting to it »³¹. Publiés dans une rubrique du *Globe and Mail* regroupant la parole d'une cinquantaine de membres du parlement, ces quelques lignes ne renvoient aucune animosité, seulement un espoir de voir les Canadiens français supporter la nation dans son entrée en guerre.

1.2 1915-1916 : Une presse généralement favorable aux Canadiens français

1.2.1 La brillante réputation du 22^e

En mai 1915, la deuxième division canadienne, dont fait partie le 22^e régiment canadien-français, débarque en France. En quittant la ville d'Amherst où ils ont suivi leur entraînement juste avant leur appareillage, les membres du 22^e sont précédés d'une solide réputation. L'historien Carl Pépin précise qu'initialement, l'accueil qu'ils reçoivent à leur arrivée en Nouvelle-Écosse est plutôt froid, mais que l'indifférence des habitants d'Amherst se transforme rapidement en une profonde affection pour les recrues francophones, lesquelles, selon les sources de l'époque, témoignent d'une grande générosité envers la communauté³². Un article du *Globe and Mail* s'exprime ainsi sur leur passage : « [...] another eleven hundred boys could not be gathered together in any other part of Canada who would prove themselves more courteous and more law-abiding than these strong, sturdy lads who have come from the province of Quebec »³³. Même sans

³¹ *Globe and Mail*, 11 août 1914.

³² Il explique ce phénomène en spécifiant qu'à l'époque, plusieurs rumeurs circulaient au sujet du tempérament festif des soldats francophones et c'est pourquoi la population locale n'était pas en joie, initialement, de les recevoir. Voir Carl Pépin, « La guerre des Canadiens-Français » *Revue historique des armées*, n°266, 2012, p. 31.

³³ *Globe and Mail*, 21 mai 1915 p. 4.

avoir atteint le front, le 22^e jouit déjà d'une brillante renommée qui ne sera qu'amplifiée au fil des articles publiés dans la presse³⁴.

Les propos véhiculés dans les quotidiens à l'étude sont plus que favorables envers les soldats francophones ; ils sont systématiquement élogieux. Promotions et décorations sont immanquablement rapportées et chaleureusement applaudies. Qu'il s'agisse de vanter les exploits du bataillon en entier ou d'un soldat en particulier, les extraits de ce genre affluent : « he has distinguished himself by his cool audacity, his intelligent energy and his untiring devotion in the face of all the trials »³⁵. L'emphase domine. On peut le constater ici avec ces allusions au courage ancestral de la race canadienne-française : « No better fighting men than the French Canadian [...] have crossed the Atlantic. Strong, patient, enduring, yet with the fire of Norman Vikings ancestors in their veins, the men of Quebec make admirable soldiers »³⁶.

La réputation du 22^e atteint son apogée aux lendemains de la bataille de Courcelette, en septembre 1916, au cours de laquelle le bataillon se distingue de manière remarquable. Les nouvelles du front qui colorent constamment les exploits du 22^e lui donnent l'exclusivité de l'attaque, au point de négliger complètement les autres régiments qui y ont participé³⁷. Dix jours après l'offensive, le *Daily Mail* titre « The Storming of Courcelette ; French Canadian's Dash »³⁸. Le *Times* abonde dans le même sens, comme

³⁴ Des 152 articles retenus, 20 font mention du 22^e régiment. Ils sont, sans exception, tous élogieux à son endroit. Rajoutons à cette liste 10 autres articles, tout aussi positifs, rapportant les faits d'armes de soldats canadiens français d'autres unités.

³⁵ *Times*, 11 août 1915.

³⁶ *Globe and Mail*, 10 janvier 1916, p. 4.

³⁷ Sans vouloir minimiser la formidable contribution du 22^e bataillon dans la bataille de Courcelette, il demeure important de souligner le juste mérite qui revient au 25^e et 26^e bataillons pendant l'attaque ainsi qu'au 24^e qui viendra finalement relever le 22^e. Il serait donc faux d'attribuer l'entièreté de la victoire à la simple participation du 22^e bataillon.

³⁸ *Daily Mail*, 25 septembre 1916, p. 6.

en témoigne cette traduction libre signée Marcelle Cinq-Mars dans son ouvrage sur le lieutenant-colonel Tremblay : « Parmi les troupes du Canada se trouvaient des Canadiens français, et aucune troupe engagée sur tout le front ne se comporta avec autant de fougue et d'efficacité. À eux, ses descendants éloignés de leurs racines, la France doit d'avoir repris un de ses villages à l'ennemi qui le profanait depuis deux ans »³⁹. Dans son article sur la mémoire de la bataille de Courcellette, Geoff Keelan précise qu'un même accent sur la gloire des combattants canadiens-français est également remarqué dans la presse francophone⁴⁰.

Alors que les hauts faits des soldats francophones sont rapportés en caractères gras dans la presse anglophone, les épisodes moins glorieux y sont décrits sobrement. Le meurtre d'un sergent canadien par un officier francophone du 41^e bataillon, par exemple, est ainsi exposé de manière neutre, sans accusation ni dénigrement. On relate les faits, en proposant un « mental disease »⁴¹ ou encore un problème d'argent⁴² pour expliquer le geste de l'accusé. Quoi qu'il en soit, la presse ne fait pas de cet événement une tragédie imputable à l'appartenance linguistique du meurtrier, mais simplement un fait divers parmi d'autres. Meurtrier ou non, il n'empêche que l'accusé demeure un soldat et l'on devine qu'une médiatisation abusive de son accusation ne serait d'aucun avantage ni pour

³⁹ *Times*, 21 septembre 1916, p.9.

⁴⁰ À l'exception prévisible du *Devoir*, les journaux *La Patrie*, *L'Action catholique* et *La Presse* font tous éloges au 22^e dans les jours suivants l'offensive. Voir Geoff Keelan, « “ Il a bien mérité de la Patrie ” The 22nd Battalion and the Memory of Courcellette », *Canadian Military History*, Vol. 19, Iss. 3, Article 4, 2015, pp.33-34.

⁴¹ Il s'agit en fait du meurtre d'Henry Marquis Auzanne, sergent dans le 9th Mounted Rifles canadien par le lieutenant Georges Codere, le 8 décembre 1915. L'accusé sera reconnu coupable et condamné à mort. L'article ne stipule pas s'il a été gracié par la cour militaire, mais les travaux de Litalien indiquent que sa peine sera commuée en emprisonnement à vie. Il sera néanmoins libéré après la guerre. Voir *Times*, 7 février 1916, p. 3. Pour plus d'information sur le cas Codere, voir Michel Litalien, *Les Fusiliers de Sherbrooke 1910-2010. L'épopée d'une institution des Cantons-de-l'Est*, Sherbrooke, GGC Production, 2010, 819 p.

⁴² Selon le *Western Times*, « Codere was short of money and he either had to pay Auzanne or get rid of him ». Voir *Western Times*, 29 février 1916, p. 8.

rehausser la fierté des forces armées, ni pour stimuler l'enrôlement.

Un autre incident, plus banal cependant, est rapporté avec la même retenue. Il s'agit d'un Canadien français accusé d'avoir aidé un Montréalais d'origine allemande à fuir le pays pour se réfugier aux États-Unis⁴³. L'article conclut en précisant que la sécurité frontalière devrait être renforcée, sans pour autant insister sur le crime ou la sentence du francophone. Dans l'ensemble, nous avons répertorié neuf articles faisant état de nouvelles semblables sans jamais que la réputation des francophones ne soit atteinte⁴⁴. On remarque aussi un décalage entre, d'un côté, la neutralité des articles exposant ces événements dommageables pour l'image des francophones et de l'autre, l'enthousiasme avec lequel leurs faits d'armes sont rapportés. La distinction de leurs traits « raciaux » semble donc davantage utilisée dans un but de valorisation que de dénigrement. Autrement dit, leurs racines françaises servent à raconter leurs exploits, mais non à expliquer leurs écarts de conduite.

1.2.2 Une réalité trafiquée par la presse?

Comment expliquer ce discours exagérément positif envers les Canadiens français? Est-il légitime de douter de sa sincérité? La réalité nationale n'est-elle pas plus complexe et plus antagoniste? Certes, jusqu'à présent, les quotidiens anglophones dépouillés font bonne réputation aux Canadiens français. Mais cela ne veut pas dire que les deux peuples fondateurs partagent la même vision du conflit, ni que les Canadiens français ont la même bienveillance à l'égard de leurs concitoyens anglophones. Il y a bien

⁴³ *Daily Mail*, 13 janvier 1915.

⁴⁴ Bien que décrites différemment, certaines nouvelles se recoupent dans plusieurs quotidiens. Le ton neutre et informatif ne varie toutefois pas. En plus des trois articles préalablement cités, notons également : *Daily Mail*, 21 janvier 1916, p.3 ; *Daily Mail*, 5 février 1916, p.3 ; *Times*, 8 février 1916, p.3 ; *Western Times*, 11 décembre 1915, p.4 ; *Western Times*, 8 février 1916, p. 8 ; *Globe and Mail*, 8 avril 1916, p.3.

eu de fortes tensions interethniques pendant les années de guerre⁴⁵. Pourtant, les articles étudiés semblent faire fi de cette réalité, ou à la rigueur, la tempérer grandement.

Une telle atténuation des tensions interethniques est notamment perceptible dans la couverture médiatique du Règlement 17. Les quotidiens dépouillés le soulignent, mais, au contraire des médias francophones qui sont plus francs dans leurs critiques des partisans du Règlement 17⁴⁶, ils minorent le niveau d'animosité entre les deux parties. Sur les 15 articles qui traitent de la mesure politique, un seul se prononce en défaveur des francophones⁴⁷. Les autres, un peu comme ils l'ont fait pour expliquer le désintérêt des francophones envers la guerre, présentent clairement les revendications des francophones en matière d'enseignement. Ils ne les dépeignent pas comme étant irrationnels, ni exagérés. Certains articles, dont deux écrits par des lecteurs ontariens, modèrent le débat en exposant les allégeances d'Anglo-Ontariens favorables au retrait de ladite résolution⁴⁸. Ils élargissent donc la problématique aux citoyens d'expression anglaise et, ainsi, en en faisant un enjeu commun et non exclusivement francophone, dissipent le clivage ethnique perçu dans le litige.

Bref, sans prétendre à l'inexistence d'articles plus virulents sur les doléances des francophones, les quotidiens utilisés dans le cadre de cette étude s'accordent pour nuancer la problématique du bilinguisme et, ce faisant, tentent d'apaiser les tensions qui y

⁴⁵ Voir notamment George F.G. Stanley, *Nos soldats. Histoire militaire du Canada de 1604 à nos jours*, les Éditions de l'homme, Montréal, 1974, p. 454 ; Rolando Gomes, « Henri Bourassa et l'impérialisme britannique (1899-1918) » *Association québécoise d'histoire politique*, vol.16, n°3, 2008, p.178. ; Patrice A. Dutil, « Against Isolationism : Napoléon Belcourt, French Canada, and "La grande guerre" », dans David Mackenzie, dir., *Canada and the First World War. Essays in Honour of Robert Craig Brown*, Toronto, University of Toronto Press, 2005, pp.101-129. ; Pépin, pp-5-6.

⁴⁶ Chantelois, p. 121.

⁴⁷ En fait, l'auteur de l'article ne prend pas directement position sur le litige, mais rapporte les paroles d'un député libéral, George Henry Boivin, qui accuserait les nationalistes d'utiliser le débat sur le bilinguisme comme entrave à l'enrôlement. Voir *Globe and Mail*, 29 février 1916, p.9.

⁴⁸ *Globe and Mail*, 29 août 1917, p.6 ; *Globe and Mail*, 11 janvier 1918, p.4.

sont inhérentes. Il ne serait pas incongru de voir en ces références attentives des revendications francophones une autre tentative d'encourager la cohésion à l'échelle nationale. Les médias anglophones sont bien conscients de l'utilisation du contentieux par plusieurs francophones comme argument pour soutenir leur refus de combattre. Il ne serait dans l'intérêt d'aucun, à moins de vouloir faire chuter davantage l'enrôlement francophone, de renforcer l'aversion qu'ils véhiculent envers les partisans du Règlement 17, ni de ridiculiser leur cause. En ce sens, à défaut de présenter une description authentique de la réalité nationale, la réaction de la presse anglophone dans cette affaire, du moins de ce que nous révèlent nos sources, semble réfléchi, et, surtout, déterminée à amenuiser toutes tensions interethniques.

1.3 Un tournant dans la nature des références aux Canadiens français (1916-1918)

1.3.1 « Quebec has not done it's share »

Dès 1916, à mesure que se tarit progressivement l'engouement des recrues volontaires, on remarque à travers les articles une nouvelle approche qui rompt avec la complaisance des médias anglophones des débuts de guerre. En effet, les sources révèlent désormais une multiplication des accusations envers les francophones. Les articles à caractère diffamatoire sont certes plus nombreux qu'autrefois, mais il ne faudrait pas surévaluer leur proportion ; ils ne sont pas omniprésents dans la presse.

La principale critique à l'endroit des Canadiens français est précisément celle qui, depuis, leur colle à la peau : leur faible enrôlement dans la guerre. Tel qu'abordé en introduction de mémoire, la démonstration de cette imputation demeure problématique, étant donné l'absence de documents officiels quantifiant la participation francophone.

L'historienne Elizabeth Armstrong justifie cette négligence administrative par l'opportunisme politique du gouvernement qui préférait cacher les chiffres du public afin de ne pas envenimer, dit-elle, les « sentiments d'animosité raciale »⁴⁹. Cette hypothèse nous apparaît pertinente, d'autant plus que nos sources abondent en ce sens en soulevant régulièrement cette préoccupation de « bonne entente »⁵⁰ interethnique. En évitant la publication de telles informations, la part de l'opinion publique anti-francophone se retrouve dépourvue d'arguments statistiques fiables pour appuyer ses accusations sur le faible enrôlement des Canadiens français. Cela dit, la décision de taire les chiffres sur la représentativité raciale du CEC, qui semble somme toute à la base une bonne stratégie pour préserver la cohésion nationale, devient problématique dans un contexte de conscription où, faute de chiffres à l'appui, la province de Québec se voit imputer la responsabilité de cette mesure de dernier recours. Si l'on accepte la théorie d'Armstrong, on pourrait croire que le gouvernement Borden, soucieux d'éviter les tensions interethniques, les aurait malgré lui attisées davantage. Dès la fin de l'année 1916, alors que se dessine la nécessité d'une conscription, notre échantillon nous donne ici un aperçu de ce climat hargneux qui s'étend jusqu'aux derniers mois de la guerre (pour la limite temporelle de nos sources), mais qui en réalité se poursuit bien au-delà de l'armistice.

Le constat sur l'essoufflement de l'enrôlement ne s'applique pas uniquement à la province de Québec, mais c'est davantage sur elle que les médias dirigent leur attention.

⁴⁹ Armstrong, *Le Québec et la crise*, p. 277.

⁵⁰ Cette expression renvoie à un mouvement d'origine torontoise organisé dans le but de rapprocher les leaders politiques canadiens-anglais et canadien-français pour favoriser l'unité nationale mise à mal par les années de guerre. Selon Desmond Morton, si cette « Bonne entente » a échoué, c'est parce que les Canadiens français la percevaient comme un symbole futile de bonne volonté et doutaient de la sincérité de leurs compatriotes anglophones. Voir Brian Cameron, « The Bonne Entente Movement, 1916- 1917: From Cooperation to Conscription », *Journal of Canadian Studies* 13, no. 2, 1978, pp.42-55 ; Desmond Morton, *Fight or Pay: Soldier's Families in the Great War*, Vancouver, UBC Press, 2004, p.171.

Des commentaires tels « Quebec is an obstacle to the success of recruiting in Canada »⁵¹ ou « Quebec's failure to do her duty »⁵² se multiplient. Des 152 articles étudiés, 32 font mention de la faible contribution militaire du Québec et de ces 32, 21 sont publiés entre l'été 1916 et les élections fédérales, en décembre 1917. En fait, au travers des articles, les citoyens francophones sont accusés de bouder le service militaire, mais ils ne sont pas tenus exclusivement responsables du niveau d'enrôlement. Ce sont les agents recruteurs, la presse francophone, les leaders nationalistes et parfois, mais plus rarement, l'Église qui récoltent la plus grande part du blâme. On peut y lire : « The wrong crew had been in charge of recruiting », car la plupart des agents recruteurs, ayant été « poisoned » par les idées nationalistes de Bourassa, n'ont pas les capacités de transmettre un « truly patriotic leadership »⁵³ aux masses francophones. Un bref survol de l'histoire du recrutement dans la belle province suffit à défaire cette incrimination.

1.3.2 L'échec du recrutement au Québec ; à qui la faute?

La première mesure susceptible d'avoir découragé l'enrôlement francophone n'est pas entreprise par les officiers recruteurs du Québec, mais bien par le ministre de la Milice, Sir Sam Hughes. Reconnu comme étant hostile envers les francophones, pis même, d'avoir fait, pour citer les travaux de Ronald Haycook, « more to divide the two cultures than to accomodate them »⁵⁴, il ferme la porte aux quelque 10 600 miliciens de la

⁵¹ *Toronto Daily Star*, 25 janvier 1917.

⁵² *Toronto Daily Star*, 10 novembre 1916.

⁵³ Le terme « d'empoisonnement » des masses francophones, lequel renvoie une connotation plutôt sévère de la propagation d'influences nationalistes, se retrouve à trois occasions dans notre échantillon. Il est employé soit contre Bourassa, soit contre la presse francophone. *Globe and Mail*, 26 janvier 1917, p. 1 ; *Times*, 26 juin 1916, p. 7 ; *Globe and Mail*, 10 janvier 1916, p. 4.

⁵⁴ Ronald G. Haycook, *The Public Career of a Controversial Canadian (1885-1916)* Wilfrid-Laurier University Press, 1986, p. 5.

province de Québec en refusant d'intégrer les unités de milices au futur Corps expéditionnaire canadien⁵⁵. Ainsi, au lieu d'utiliser ces unités déjà existantes qui, au fil des années, ont développé un sentiment d'appartenance et un esprit de corps, il force leur démantèlement en dispersant les hommes qui les composent dans divers bataillons anglophones. Ignorant les réclamations des recrues concernant leur mutation vers des unités à plus forte concentration francophone⁵⁶, Hughes justifie sa décision en alléguant que : « geography and acquaintance is stronger than race, and [...] the French-Canadian boys from Edmonton, from Winnipeg, from New Brunswick, from Ottawa and elsewhere preferred to stay with the regiments in which they had come to camp [...] »⁵⁷. Ce n'est pas là le discours que tiennent les recrues francophones dans leurs témoignages, mais nous reviendrons plus en détails sur ces sources spécifiques dans le chapitre suivant. Toujours est-il que dès les débuts de la guerre, aucune mesure gouvernementale n'est prise pour encourager l'enrôlement des Canadiens français. Plusieurs volontaires francophones sont tout simplement renvoyés des postes de recrutement avec pour seule explication, les quelques mots « not wanted for active service » lisibles sur leurs papiers de démobilisation⁵⁸. Le ministre conservateur francophone Pierre-Édouard Blondin⁵⁹

⁵⁵ Martin, p. 204.

⁵⁶ D'un autre côté, il est compréhensible que ces demandes de mutations soient plutôt désavantageuses pour les commandants d'unités qui doivent se résigner à « dégarnir leurs effectifs si difficilement recrutés ». Voir Michel Litalien, *Écrire sa guerre : témoignages de soldats canadiens-français (1914-1919)*, Outremont, Éditions Athéna, 2011, p.49. ; Stanley, pp.451-453.

⁵⁷ Membre de la délégation organisée par Borden lors de la création du 22^e régiment, un politicien anglophone, L.T. Marechal, aurait émis un commentaire semblable à l'effet que : « [French-Canadians] do not want any command in any language but that of the King's English. » On remarque le manque de connaissance, ou tout simplement de considération de la réalité canadienne-française témoignée par ces deux exemples. Voir *Globe and Mail*, 29 septembre 1914, p.4. ; *Toronto Daily Star*, 28 septembre 1914, p.12.

⁵⁸ Il est vrai que plusieurs recrues francophones ont été refusées dans le premier contingent. Toutefois, avant d'y voir une discrimination basée essentiellement sur les caractéristiques raciales des volontaires, il est légitime de supposer que leur unilinguisme francophone, leur état de santé ou encore leur morphologie ont également pu être matière à refus dans les forces canadiennes. Voir Martin, p.32.

pousse le blâme encore plus loin en accusant son propre gouvernement de volontairement chercher à dissuader les recrues francophones, tel qu'exprimé avec amertume ici : « This statement that nothing had been done to encourage voluntary recruiting among the French-Canadians, confirms absolutely [...] that at Ottawa they desired as few volunteers of our nationality as possible »⁶⁰.

S'il est une véritable volonté de stimuler le recrutement francophone, elle provient avant tout des Canadiens français eux-mêmes. Au Québec, plusieurs organismes civils sont créés, telle la section française du Comité civil de la Défense nationale⁶¹ ou encore l'Association civile de recrutement du district de Québec⁶², tous deux visant à promouvoir l'enrôlement. Il est de mise également de souligner les efforts déployés par certaines figures politiques et militaires, comme Olivar Asselin⁶³, Pierre-Édouard

⁵⁹ Avocat et homme politique, Blondin a occupé les postes de ministre du Revenu de l'intérieur de 1914 à 1915, Secrétaire d'état du Canada et ministre des Mines de 1915 à 1917 sous le Premier ministre Borden. Il est défait dans sa circonscription de Laurier-Outremont aux élections de 1917 alors que les libéraux remportent la quasi-totalité des sièges dans la province de Québec à la suite du débat sur la conscription. Blondin est également connu pour ses efforts dans le recrutement francophone, ayant personnellement organisé une campagne de publicité pour mousser l'enrôlement. Toutefois, compte tenu des circonstances au Québec entourant l'annonce de la conscription, ses efforts ont été vains. Voir Gagnon, *Le 22^e bataillon* pp. 211-212.

⁶⁰ *Globe and Mail*, 28 mai 1917, p.5.

⁶¹ Créée à Montréal en 1914, cette organisation s'était inspirée d'une association anglophone, le Citizen's Recruiting League et avait pour mandat de favoriser le recrutement de Canadiens français dans le district militaire no 4. Présidé par le politicien et ancien juge en chef du Québec Alexandre Lacoste, le comité obtient l'appui de plusieurs personnalités politiques et militaires francophones, mais ne parvient pas à se constituer un fonds assez significatif pour exercer une réelle influence sur l'enrôlement, ni pour pallier les dépenses encourues par les unités francophones. Voir Gagnon, *Le 22^e bataillon*, p. 200-201.

⁶² Cette association avait la même vocation que le Comité civil de Défense nationale, mais regroupait des personnalités encore plus influentes provenant des élites politiques, religieuses, économiques et judiciaires. Créée en 1916 à Québec dans le district n° 5, elle ne rapporte toutefois pas plus de succès que l'organisme montréalais. Voir *Ibid.*, p. 202.

⁶³ Olivar Asselin était un militaire, journaliste et propriétaire de journaux reconnu pour son militantisme nationaliste. Lorsque la guerre éclate, il s'enrôle dans l'Armée et lève un bataillon canadien-français, le 163^e dit les « Poil-aux-pattes », en novembre 1915. Connaissant un différend avec le ministre Hughes, son bataillon est envoyé aux Bermudes pour être finalement démantelé pour renflouer les rangs de d'autres unités. Voir *Ibid.*, pp. 165-168.

Blondin ou François-Louis Lessard⁶⁴ dans la poursuite du même objectif. À défaut de passer en revue chacune de leur réalisation, seul le cas du docteur Arthur Mignault⁶⁵ sera ici présenté pour témoigner du fort dynamisme canadien-français.

Répondant à l'indifférence et à l'inaction d'Ottawa relatives au particularisme francophone dans l'Armée, Mignault fournit un appui financier si important que le gouvernement n'a pas à déboursier le moindre sous, ni pour la formation du 22^e, ni pour celle du 41^e bataillon. Comme si ce don était encore insuffisant, Mignault renchérit en fondant un hôpital canadien-français, l'Hôpital stationnaire n°4. Mais sa contribution à l'effort de guerre ne se résume pas au partage de sa fortune personnelle. Non seulement il met son savoir médical au profit du Corps expéditionnaire en Europe, mais il se voit également confier par Borden le poste de directeur du recrutement pour la province de Québec et dans tout le Canada français⁶⁶. En choisissant une personnalité appréciée au

⁶⁴ Militaire de formation, François-Louis Lessard est parmi les premiers à faire du recrutement au Québec, notamment pendant les Rébellions de 1885 et la Guerre des Boers, à laquelle il participe sous le grade de lieutenant-colonel. Lorsque la guerre éclate en 1914, il est nommé agent recruteur du district n°2, en Ontario, malgré la désapprobation de plusieurs qui l'auraient plutôt vu au commandement de la Première Division. Sam Hughes, avec qui il n'avait guère d'affinités, en a décidé autrement. Pendant la majorité de la guerre, Lessard demeure inspecteur général des troupes pour l'est du Canada. En 1916, il rejoint le CEC en Europe pour faire un rapport sur la qualité de l'instruction militaire et constate de graves lacunes dans le système de recrutement de Hughes. Ces recommandations seront ignorées par le ministre. L'année suivante, il remplace Mignault comme directeur du recrutement canadien-français et part faire campagne un peu partout au Québec en faveur de l'enrôlement. Sa tournée n'aura pas un grand succès étant donné le climat à l'heure de la conscription. En avril 1918, il soutient l'envoi de troupes ontariennes pour mater les émeutes dans la ville de Québec, décision pour laquelle il sera amèrement jugé par les francophones. Voir John MacFarlane, « Lessard, François-Louis » Dictionnaire biographique du Canada, vol. 15, Université Laval/University of Toronto, 2003 [en ligne], http://www.biographi.ca/fr/bio/lessard_francois_louis-15F.html. (page consultée le 2 juillet 2015).

⁶⁵ S'étant enrichi dans l'industrie pharmaceutique, Arthur Mignault s'enrôle en 1888 comme soldat avec le 84^e bataillon puis en 1909 en tant que lieutenant-chirurgien dans le 65^e Bataillon « Carabiniers Mont-Royal ». Pendant la guerre, il devient le premier commandant de l'Hôpital stationnaire canadien n°4. Il est promu colonel suite à la création d'un deuxième hôpital canadien-français en France et se voit confier le poste de superviseur des deux hôpitaux. Après quelques démêlés avec les autorités militaires au sujet d'achats non autorisés et de comptes impayés, Mignault est finalement rappelé au Canada en mission de recrutement. Voir Michel Litalien, *Dans la tourmente. Deux hôpitaux militaires canadiens-français dans la France en guerre (1915-1916)*, Outremont, Athéna éditions, 2003, pp. 131-132.

⁶⁶ Il obtient ce poste fin novembre 1916, peu après son retour d'Europe. Voir Gagnon, *Le 22 bataillon*, p. 205.

Canada français, le Premier ministre entend profiter de son influence sur les masses francophones. Avec la conscription imminente et le climat politique tendu, l'initiative échoue, malgré ses efforts vigoureux et sincères. À la suite de cet échec prévisible, le gouvernement Borden écarte discrètement Mignault deux mois avant les élections fédérales de décembre 1917. Ayant déjà résolu d'imposer le service militaire, Borden ne compte plus sur lui dans l'atteinte de ses objectifs.

En somme, on constate que les initiatives pour promouvoir le recrutement francophone ne proviennent pas du gouvernement fédéral, mais plutôt de personnalités canadiennes-françaises. Il est donc erroné de leur faire porter le blâme, par tribune médiatique, de la faiblesse de l'enrôlement francophone. Puisque dès le début du conflit les autorités militaires se sont montrées réfractaires aux volontaires francophones, elles ont par elles-mêmes contribué au désenchantement de la guerre chez les Canadiens français. Trop peu trop tard, la volonté du gouvernement de maximiser le recrutement se matérialise finalement en une situation désordonnée et désespérée dont le point d'orgue correspond à l'instauration de la conscription.

1.3.3 1917 : Une agressivité sans précédent

Une fois le service militaire obligatoire confirmé, la considération particulière que vouait la presse anglophone à la réalité des Canadiens français (tant combattants que civils) semble désormais s'estomper. Dans les sept mois qui séparent l'annonce de la conscription de la tenue d'élections fédérales⁶⁷, les propos publiés dans les journaux font montre d'une agressivité jusqu'alors inégalée. Une minorité d'articles continuent

⁶⁷ Rappelons ici que la conscription est proposée en mai 1917 et que les élections ont lieu le 10 décembre de la même année.

d'illustrer la réalité distincte des Canadiens français, essaient de dédramatiser l'appui qu'ils portent à Bourassa ou de comprendre leur rancœur envers le Règlement 17, mais ils ne représentent que des cas isolés⁶⁸. Au contraire, les accusations envers les « slackers »⁶⁹ que sont les francophones se multiplient. On dénonçait la faible participation des Canadiens français, on leur impute maintenant la responsabilité de la conscription : « If the French-Canadian counties do as well as Ontario county [*sic*] has done, we would not need conscription »⁷⁰. Les médias ciblent les Canadiens français et particulièrement les moins éduqués⁷¹ d'entre eux, comme principaux opposants à la conscription, bien que de nombreuses manifestations anti-conscriptionnistes aient eu lieu à travers tout le pays⁷². C'est toutefois la « clique » de Bourassa, comme la presse se plaît à surnommer les nationalistes, qui récolte les attaques les plus virulentes⁷³. Politiciens et journalistes montent d'un cran leur vocabulaire en troquant le terme « démagogue » par

⁶⁸ Sur les 30 articles qui couvrent cette période, seulement 3 sont indulgents envers les Canadiens français. Ils proviennent d'ailleurs tous du même quotidien. Voir *Globe and Mail*, 18 mai 1917, p.4 ; *Globe and Mail*, 29 août 1917, p. 6 ; *Globe and Mail*, 21 novembre 1917, p. 6.

⁶⁹ *Globe and Mail*, 15 décembre 1917, p. 8.

⁷⁰ *Toronto Daily Star*, 2 juin 1917, p. 19.

⁷¹ Certains médias justifient l'anti-conscriptionnisme des Canadiens français par leur manque d'éducation. À défaut d'attaquer toute la province, ou même l'ensemble des Canadiens français, on peut penser que ces articles cherchent peut-être à rationaliser le manque d'enthousiasme chez les francophones pour limiter, et en même temps, diminuer l'accusation à leur endroit, évidemment toujours dans une optique d'unité nationale. En voici quelques exemples : « In connection with the anti-conscription campaign by some of the uneducated French in Quebec, who are even withdrawing their savings, disturbances have occurred in Montreal and Quebec City [...] » *Daily Mail*, 18 juillet 1917, p.3. ; « [...] the better-class French Canadians strongly disapprove of the feeling prevailing among the masses, who are under influence of demagogues and agitators. » *Daily Mail*, 29 mai 1917, p.3. ; « There was a deplorable failure to educate the people of Quebec. [...] The French-Canadians as a whole do not understand [the war]. » *Toronto Daily Star*, 29 novembre 1917, p. 10 ; « [...] how can we expect a race which has remained in isolation, which is backward in instruction [...] to take a wide, enlightened view? » *Daily Mail*, 17 octobre 1917, p.3.

⁷² René Chantelois, pp.32-36 ; Martin Robin, « Registration, Conscription and Independent Labour politics, 1916-1917 » dans Carl Berger, Ramsay Cook et Craig Brown, dir., *Canadian Historical Readings*, Vol 8, University of Toronto Press, 1970, pp.60-77.

⁷³ Des allusions de ce genre à Bourassa peuvent paraître sévères, elles sont pourtant présentes en grand nombre dans les sources à l'étude : « Mad with vanity, drunk with egotism, he has worked his own ruin and that of his foolish followers. » *Globe and Mail*, 15 avril 1918, p. 6.

« terroriste »⁷⁴ pour les désigner. Ils sont dépeints comme des « fanatics [who] have been ruinous for the French-Canadian cause and to everything they touch » et qui « [are driving] the French-Canadian race towards an abyss »⁷⁵.

Outre les nationalistes, ceux qui font entrave à l'enrôlement sont sévèrement jugés, dans les médias comme dans la vie civile. Ainsi, le *Globe and Mail* rapporte le cas d'un jeune Canadien français qui se serait fait arrêter ayant en sa possession une carte postale sur laquelle on pouvait lire : « Pass this card to a friend. When called to arms, don't move »⁷⁶. Pour avoir découragé le recrutement, l'accusé récolte d'une peine d'un an derrière les barreaux⁷⁷. La sévérité de cette sentence force à constater que dans ce contexte de frustration, les attaques perçues comme dirigées contre l'effort de guerre semblent exiger la plus grande intransigeance.

Les attaques susmentionnées visent spécialement les civils, mais qu'en est-il du discours envers les combattants francophones? La nature positive des propos les concernant reste sensiblement la même depuis le début de la guerre. Mais désormais, on les utilise pour jouer sur la culpabilité des masses indifférentes à l'effort de guerre : « What would be the unutterable feelings of anger and disgust felt by the men who came home broken-hearted and betrayed? Would the French-Canadians from Montreal turn out

⁷⁴ *Globe and Mail*, 27 novembre 1917, p. 6.

⁷⁵ *Globe and Mail*, 3 novembre 1917, p. 6.

⁷⁶ *Globe and Mail*, 10 novembre 1917, p.9.

⁷⁷ Les autorités ne s'en prennent pas exclusivement aux Canadiens français, mais à toute personne qui menace de nuire au recrutement. En fait, la nouvelle loi sur la conscription certifie clairement qu' « il est conséquemment du devoir du Gouvernement d'appliquer cette loi impartialement, promptement et efficacement ». Ainsi, le gouvernement est libre d'utiliser l'appareil répressif pour mater toute résistance à la conscription. Entre 1917 et 1918, 3895 personnes sont arrêtées pour des motifs anti-conscriptionnistes. Le cas cité ci-haut compte l'une d'entre elles. Voir Conseil du service militaire, *Acte du service militaire*, [en ligne], http://archive.org/stream/lacteduservicemi00cana/lacteduservicemi00cana_djvu.txt (page consultée le 20 septembre 2015) ; Charles Lipton, *Histoire du syndicalisme au Canada et au Québec 1827-1959*, Ottawa, Éditions Parti pris, 1976, p. 268.

to cheer the returning gallant 22nd whom they have stabbed in the back? »⁷⁸. En fait, la quasi-totalité des articles qui pointent du doigt le faible enrôlement francophone concluent en rappelant la vaillance des soldats francophones au front. Un peu comme si leurs auteurs ressentiaient le besoin de préciser que, même si les Canadiens français « n'ont pas fait leur juste part » dans l'effort de guerre, ceux d'entre eux qui ont choisi de revêtir l'uniforme le font bel et bien avec courage et héroïsme. Un autre moyen, donc, de canaliser le discours haineux envers les francophones pour éviter de s'aliéner tout un peuple.

Fin 1917, les tensions interethniques sont à leur comble. Le niveau d'agressivité dans les médias augmente à mesure que l'on se rapproche des élections fédérales. Face à l'isolement du Québec, les réactions dans les milieux anglophones oscillent entre panique et frustration⁷⁹. La plupart des articles mettent de l'avant la bonne volonté du Canada anglais dans son vœu de rapprochement envers les francophones⁸⁰. En contrepartie, à la lumière de la lettre ouverte suivante : « Let the Province of Quebec remain outside and win the war. [...] If French-Canada thinks it is wrong to enlist, let him alone. We will

⁷⁸ *Daily Mail*, 30 novembre 1917, p. 2.

⁷⁹ Initiée par la province de Québec, l'allégation à la rupture du pacte fédératif, la première encore du jeune pays, témoigne bien du sérieux de la situation. Présentée le 21 décembre 1917 par le député Joseph-Napoléon Francoeur, cette motion qui prendra le nom de Motion Francoeur propose le retrait de la province de Québec de la Confédération. Le Premier ministre québécois Lomer Gouin s'y oppose toutefois et la retire. Voir Filteau, p. 156.

⁸⁰ Sur les 152 articles initiaux, 28 font référence à l'importance de préserver l'unité nationale et, pour reprendre le terme employé, se « réconcilier » avec le Canada français. Image de la gravité de la situation aux yeux de la presse, le terme « pèlerinage » est utilisé pour identifier cette soi-disant mission de fraternisation. Cela dit, ce n'est pas parce que ces articles évoquent l'idée de bonne entente qu'ils sont d'emblée conciliants avec le Québec. Au contraire, la majorité d'entre eux sont écrits sur un ton plutôt agressif et accusateur. Dix de ces 28 articles stipulent clairement que pour arriver à un climat relativement stable entre les deux peuples, c'est au Québec que revient la tâche d'initier le mouvement de réconciliation, tel que l'on peut voir ici : « Ontario, New Brunswick and Nova Scotia have made their overtures to Quebec [...]. The movement towards closer cooperation in meeting national problems has been commenced between these eastern Provinces. It is now Quebec's move. » Voir *Globe and Mail*, 14 octobre 1916, p. 5. ; « To those belonging to the enlightened portion of the population, whoever they might be, we send forth a cry of alarm and ask them [...] to prevent their compatriots from committing the error which will isolate them from the rest of the confederation. » Voir *Globe and Mail* 3 novembre 1917, p. 6.

fight for Canada as of yore »⁸¹, on devine que certains contemporains ont dû manifester des opinions beaucoup plus cinglantes envers les Canadiens français, quitte à les voir, sans grand regret, se retirer définitivement de la Confédération. Ce qui est frappant également au travers de ces articles publiés en pleine période électorale, c'est le manichéisme avec lequel la situation est souvent dépeinte: « Canada must go one way or the other – either the way of Quebec as represented by Bourassa, or the way of her army and all her heroic people [...]. There is no middle course »⁸². Les raccourcis rhétoriques de ce genre où l'on présente deux options binaires sont nombreux⁸³.

Avec les élections en arrière-plan, cette orientation anti-francophone de la presse sert, selon toute apparence, la cause du gouvernement unioniste de Borden. On le dit « unioniste » puisqu'il regroupe des anciens membres du Parti libéral de Wilfrid Laurier qui, devant l'opposition de leur chef à la conscription, ont préféré rejoindre les rangs de leurs adversaires politiques. Ayant introduit le service militaire obligatoire, Borden entend profiter de ces élections pour consolider l'appui que lui donne la population. Devant lui, son adversaire Laurier, canadien-français et fervent défenseur de l'égalité raciale, propose de repenser certaines orientations de l'effort de guerre, la plus importante étant un référendum sur la conscription⁸⁴. Laurier s'est toujours prononcé en faveur de la participation militaire canadienne – il a d'ailleurs, même avant le déclenchement du

⁸¹ *Toronto Daily Star*, 22 août 1917.

⁸² Ou encore : « This is the alternative, and there is no other. The Canadian people should see [...] that the Union Government is elected by a decisive majority. » Voir *Daily Mail*, 3 décembre 1917. p.2 ; *Toronto Daily Star*, 29 novembre 1917, p.10.

⁸³ Dans la même veine, on accuse aussi les pacifistes d'être pro germanistes. Voir *Times*, 26 juin 1916, p.7; *Toronto Daily Star*, 29 novembre 1917, p.10.

⁸⁴ Skelton, p. 430 et 516.

conflit, affirmé que « When Britain is at war, Canada is at war; there is no distinction »⁸⁵ et a par la suite donné plusieurs discours pour mousser l'enrôlement francophone – mais, et c'est surtout ce qui compte pour les Canadiens français, il n'a jamais envisagé l'enrôlement obligatoire⁸⁶. Au grand bénéfice de Borden, bon nombre d'articles représentent Laurier comme un « traître »⁸⁷ qui n'a pas su guider la population francophone dans son devoir national et qui, malhonnêtement, « declares himself an ardent lover of freedom »⁸⁸ sans pour autant corroborer ses dires d'actions tangibles. Les articles relevés ne font guère plus attention à la distinction pourtant cruciale entre les libéraux de Laurier et les nationalistes de Bourassa, les premiers étant beaucoup plus modérés que les seconds. Cette stratégie politique permet ainsi de dépeindre l'ensemble des Canadiens français sous un même bloc fidèle à Bourassa. Un vote pour Laurier signifierait, selon notre interprétation des articles, gain de cause pour le leader nationaliste. Une telle association est néanmoins erronée puisque Laurier lui-même, tout en reconnaissant l'intellect politique de Bourassa, déclare sa cause comme étant dangereuse et destructrice pour la nation⁸⁹.

⁸⁵ Canada. House of Commons, *Official Report of the Debates of the House of Commons of the Dominion of Canada*, Ottawa, King's Printer, vol. 93, 1910, pp.1733-1736.

⁸⁶ Robert Rumilly, *Henri Bourassa*, Standstead, Éditions du Marais, 2000, p. 564.

⁸⁷ *Toronto Daily Star*, 22 août 1917.

⁸⁸ *Daily Mail*, 28 novembre 1917, p. 2.

⁸⁹ Tel qu'il l'écrit ici dans une lettre adressée au Premier ministre Sud-Africain Louis Botha : « Bourassa is a man of great ability, but his ability is negative and destructive. He will never accomplish anything constructive or of benefit to any cause which he may espouse. He was at one time a close friend of mine, but we separated. His aim was to isolate the French population from the rest of the community and make them a separate body, to move exclusively together either against one or the other of the political parties. My attitude was that the French should move on political questions either as Liberal or Conservatives, and to act upon political lines alone upon all questions, as they might arise. » Cité dans Skelton, p. 466.

Dans notre échantillon, 22 articles traitent des élections de décembre 1917 et de ce nombre, neuf sont dirigés spécialement contre les libéraux de Laurier⁹⁰. Pour les rabaisser davantage, la presse avertit ses lecteurs des dangers inhérents d'une victoire libérale et les conjure de choisir le camp Borden qu'elle décrit comme la seule et vraie alternative. Le *Toronto Star* résume l'opinion : « The plain truth is that the French-Canadians do not understand the situation created by the war, and do not realize the danger. And we cannot afford to be governed by those who do not understand and do not realize. [...] The French-Canadian group must be a minority, not a part of the governing majority. It cannot be allowed to govern until it acquires a sense of responsibility for the safety of the nation »⁹¹. Un autre article d'autant plus radical suggère leur « disenfranchisement » total (privation du droit électoral), justifiant que « With Quebec absolutely separated from the rest of Canada, there would be no French-Canadian vote large enough to trouble us »⁹². Cette proposition est rapidement abandonnée sous prétexte qu'une telle exclusion ferait piètre figure au Canada, mais n'empêche, le simple fait d'avoir considéré cette option en dit long sur la gravité de la crise politique au pays⁹³.

Au soir du 17 décembre 1917, Borden remporte les élections fédérales. Si tout ce brassage médiatique anti-francophone a pu jouer en sa faveur⁹⁴ – au même titre que les

⁹⁰ En plus des articles cités aux notes n°87,88 et 91, notons également : *Toronto Daily Star*, 22 août 1917, *Daily Mail*, 29 novembre 1917, p.5 ; *Globe and Mail*, 30 novembre 1917, p.2 ; *Times*, 2 décembre 1917, p.8 ; *Western Times*, 4 décembre 1917, p.3.

⁹¹ *Toronto Daily Star*, 29 novembre 1917, p. 10.

⁹² *Toronto Daily Star*, 15 février 1918.

⁹³ L'article justifie ainsi sa décision de ne pas exclure le Québec de la Confédération : « We might persuade ourselves that we could afford to disregard the dissatisfaction of Quebec over such an arrangement, but we could not avoid the consequences of our repudiation of democratic principles. We should appear before the world as a despotic power, holding down a quarter of our population by main force, and denying them the rights of citizenship. Our claim that we are fighting for the cause of democracy, freedom and justice would be laughed to scorn. Secession is not the remedy. » Voir *Ibid.*

⁹⁴ Le biographe de Laurier est de cet avis lorsqu'il écrit, en rétrospective des élections, que « The government had practically the whole English-speaking daily press. [...] The Toronto "News" criticizing

médias francophones ont favorisé la cause de Laurier – certaines décisions électorales lui ont permis d’arracher la victoire. Son principal atout est la *Loi des élections en temps de guerre* qu’il construit de toutes pièces pour l’avantager dans la course électorale. Pour la première fois dans une élection fédérale canadienne, le droit de vote est accordé aux femmes, mais seulement à celles ayant un lien familial ou marital avec un soldat canadien. Autrement dit, seules celles que l’on croit susceptibles de voter en faveur de la conscription afin de voir fils, frères, pères et maris revenir au pays obtiennent ce privilège civique. Au front, le vote des infirmières et des soldats est également comptabilisé. Mais au lieu de leur assigner une circonscription électorale, les électeurs d’outre-mer sont restreints de voter pour un chef de parti, constituant ainsi un large lot de « votes flottants » pouvant être redistribué dans les circonscriptions où la lutte est serrée⁹⁵. À l’échelle du Canada, la coalition politique de Borden récolte 153 des 285 sièges, soit 57% des voix. Mais sur les 65 sièges de la province de Québec, il ne réussit qu’à en arracher trois au chef de l’opposition. Laurier gagne donc 62 de ses 82 sièges grâce à l’électorat québécois. Le plébiscite sur la conscription s’étant révélé positif, la rancœur et le sentiment d’exclusion des Canadiens français ne font qu’empirer.

Laurier as "a demagogue, a charlatan and a mountebank," asserting that "a Laurier victory will be the first Canadian defeat," that "Laurier is the tool of Bourassa," the posters declaring that "a vote for Laurier is a vote for the Kaiser," were typical instances of the campaign that lashed the English-speaking provinces into passion in the last few weeks of the campaign. » Voir Skelton, pp.536-537.

⁹⁵ La Loi des élections en temps de guerre n’octroie pas seulement le droit de vote aux citoyens près du monde militaire, elle l’enlève aussi à ceux qui, à l’inverse, pourraient avoir la tendance de voter libéral. Précisément, tous les ressortissants des pays ennemis, la plupart étant des agriculteurs installés dans les prairies canadiennes, perdent ainsi le droit de vote. Voir Élections Canada, *L’histoire du vote au Canada – Chapitre 2 : Du privilège au droit (1867-1919)*, [en ligne], <http://elections.ca/content.aspx?dir=his&document=chap2&lang=f§ion=res> (page consulté le 28 mars 2016) ; Armstrong, p.232.

1.3.4 Les émeutes de Pâques

La tension atteint son paroxysme au mois d'avril 1918 alors qu'éclatent des émeutes dans la ville de Québec. Elles découlent initialement d'une arrestation banale, mais prennent rapidement une ampleur vertigineuse⁹⁶. La foule sillonne les rues de Québec en lançant des projectiles aux forces de l'ordre et en incendiant des immeubles ciblés pour leurs connotations conscriptionnistes. Devant un chaos qui s'éternise sur trois jours, le maire de la ville tente d'intervenir pour disperser la foule qui, au plus fort de la crise, regroupe 15 000 manifestants⁹⁷. Paniqué et dépourvu de toutes solutions immédiates pacifiques, le gouvernement Borden proclame la loi martiale et ordonne l'envoi de six mille soldats fédéraux provenant d'Ontario pour mater la répression qui sévit dans la capitale⁹⁸. Selon les témoignages recueillis par Provencher, ces troupes armées auraient agi avec rudesse et condescendance à l'égard de la population locale, exacerbant ainsi la frustration initiale envers l'oppression anglophone symbolisée par la conscription. Armand Lavergne, figure de confiance pour les Canadiens français, nationaliste, anti-conscriptionniste, mais néanmoins en faveur de la guerre, est mandaté par

⁹⁶ L'élément déclencheur est en fait l'arrestation, par la police fédérale, d'un jeune Canadiens français accusé de ne pas avoir en sa possession les papiers prouvant son exemption du service militaire. Emmené au poste de police, il est finalement libéré après que son père a présenté lesdits documents aux autorités. Toutefois, la nouvelle de cette arrestation aléatoire se propage rapidement et bientôt, plusieurs milliers de personnes déferlent dans le Vieux-Québec au son de *La Marseillaise* et *Ô Canada*. Voir Provencher, pp.57-140.

⁹⁷ Provencher, p.19

⁹⁸ Selon Martin Auger, si le gouvernement Borden favorisa l'envoi de soldats ontariens plutôt que québécois, c'est qu'il craignait que les troupes québécoises ne démontrent un élan de solidarité envers leurs concitoyens canadiens-français, rendant ainsi l'occupation armée inefficace. Or, considérant que la réputation des combattants canadiens-français était sans cesse vantée dans les médias, il n'est pas anodin de s'interroger à savoir si une occupation armée canadienne-française aurait pu, à l'inverse, atténuer la rancœur et la grogne populaire dans la capitale. Voir Martin Auger, « On the Brink of Civil War, The Canadian Government and the Suppression of the 1918 Quebec Easter Riots », *Canadian Historical Review*, Vol. 89, n°4, Décembre 2008, pp.503-540.

le colonel Manchin⁹⁹ pour désamorcer la crise en s'adressant directement aux protestataires¹⁰⁰. Quand bien même parvient-il à les calmer par son discours, leur colère est ravivée de plus belle lorsqu'ils constatent que le retrait des soldats fédéraux qu'on leur avait promis n'a pas été effectué. Les émeutes prennent fin drastiquement, alors que les manifestants abandonnent leur combat après avoir perdu quatre des leurs¹⁰¹ et accumulé des dizaines de blessés. Dans les jours suivants, les arrestations continuent sporadiquement et, bien que les tensions accentuées par la conscription demeurent tangibles, les Canadiens français finissent par se soumettre aux autorités¹⁰².

Il est intéressant de constater qu'à l'époque, le discours de la presse entourant ces évènements pourtant commémorés encore aujourd'hui comme dramatiques, n'avait rien de si alarmant. Les journaux anglophones que nous avons dépouillés relatent le déroulement des émeutes avec grands détails, mais ne profitent pas de cette parfaite occasion pour discréditer la cause anti-conscriptionniste canadienne-française en insistant sur la violence des émeutiers. En fait, rares sont les articles qui en font mention et lorsque c'est le cas, cela est davantage pour informer le public que pour accuser les Canadiens français¹⁰³.

Sans doute est-il possible de retrouver des articles au ton plus hostile, mais ceux de notre corpus n'indiquent que la trajectoire des protestants, l'emplacement stratégique

⁹⁹ Ancien député conservateur à la législature ontarienne (1908 à 1916), il est le directeur du Conseil du service militaire. Il est envoyé à Québec en mars 1918, juste avant les émeutes de Pâques, à titre d'enquêteur du gouvernement fédéral. Voir *Ibid*, p32.

¹⁰⁰ *Ibid*, pp.99-101.

¹⁰¹ Citoyens de la ville de Québec, les quatre victimes ne participaient pas à la manifestation, ils ne faisaient que passer par la place St-Sauveur et ont finalement reçu les projectiles des soldats fédéraux.

¹⁰² Pour plus d'informations sur les émeutes de Pâques, voir notamment les ouvrages respectifs de Provencher et d'Auger cités ci-dessus.

¹⁰³ Notons que sur les 32 articles de notre échantillon qui recourent l'année 1918, seuls 4 font mention des émeutes : *Daily Mail*, 2 avril 1918, p.3 ; *Daily Mail*, 3 avril 1918, p.3 ; *Daily Mail*, 24 juillet 1918, p. 3 ; *Toronto Daily Star*, 1 avril 1918.

des troupes armées pour les bloquer, bref que de détails descriptifs. On prend également soin de préciser que les Généraux Lessard et Landry¹⁰⁴, tous deux Canadiens français, « have no sympathy for the rioters », indiquant ainsi que ce ne sont pas *tous* les Canadiens français qui appuient le mouvement. Un article semble même vouloir disculper les Canadiens français de leur conduite violente en suggérant que leurs sentiments contestataires « have undoubtedly been stimulated from outside, possibly by German agents who find the feeling of exciting boys easy to play upon »¹⁰⁵. Au final, cet événement pour le moins défavorable à la réputation des Canadiens français génère une attention limitée et lorsque abordé, il est accompagné des nuances nécessaires à sa dédramatisation. Le degré d'animosité « raciale » qui prévalait dans la presse pendant les quelques mois de campagne électorale semble n'avoir été qu'un aparté destiné à décrédibiliser les libéraux. Les élections étant désormais choses du passé, les sources renvoient sitôt à l'importance de la préservation de l'unité nationale.

1.4 Sortie de guerre et retour à une presse positive (Mai 1918 - Novembre 1918)

1.4.1 Changement radical dans la presse

À peine les émeutes de Québec sont-elles passées que les articles étudiés reviennent avec un discours pouvant être qualifié d'anormalement positif. Désormais, on vante le patriotisme effréné des Canadiens français qui soudainement, « are enlisting in hundreds », sous l'effet d'un « new spirit [that] is dominating the whole province »¹⁰⁶.

¹⁰⁴ *Daily Mail*, 2 avril 1918, p.3.

¹⁰⁵ *Daily Mail*, 3 avril 1918, p.3.

¹⁰⁶ Des 24 articles de notre échantillon ayant été publiés entre les émeutes de Québec et la fin de la guerre, 19 font référence au patriotisme des Canadiens français. Seuls 3 sont strictement négatifs ; l'un soulignant le nombre élevé d'exemptions chez les francophones, les deux autres blâmant soit Bourassa, soit l'Église catholique. Voir *Devon and Exeter*, 3 juin 1918.

L'élan d'enthousiasme des Canadiens français pour l'effort de guerre serait tel que les uniformes de l'Armée canadienne viendraient à manquer¹⁰⁷. Où sont donc passés les « slackers » canadiens-français qui utilisaient le pouvoir du vote en plus de celui de la rue pour traduire leurs sentiments anti-conscriptionnistes? À voir les listes interminables de demandes d'exemptions du service militaire dans la province de Québec, ils ne se sont visiblement pas volatilisés. D'ailleurs, les Canadiens français ne sont pas les seuls à en avoir fait la demande massivement. Selon les travaux de Patrick Bouvier, le pourcentage de conscrits demandant une exemption oscillent entre 83% pour la Colombie-Britannique et 98% pour le Québec¹⁰⁸. Il s'agit donc d'un phénomène observable à l'échelle du pays. Mais une fois la conscription instaurée, il devient impératif d'encourager la population, tant les conscrits que leurs proches, à y adhérer. Ces discours de patriotisme et d'éveil de la conscience collective ne sont évidemment pas le reflet exact de la réalité ; leur publication vise plutôt à rallier la nation derrière l'effort de guerre et la cohésion sociale, mise à mal depuis des mois.

1.4.2 Une fin de guerre unificatrice

Qu'ils soient conscrits ou volontaires, l'essentiel est que ces Canadiens français renflouent les effectifs du CEC¹⁰⁹. Et puisqu'ils sont maintenant soldats, ils bénéficient

¹⁰⁷ Tel qu'exprimé ici : « it was with difficulty [that] the organization of the Second Depot Battalion kept pace with the demand in uniforms, blankets and other equipment. » Voir *Globe and Mail*, 25 mai 1918, p.7.

¹⁰⁸ Autre comparaison : en Ontario, sur 124 965 conscrits de la première classe, 116 092 font la demande. Au Québec, les chiffres sont similaires avec 115 602 conscrits et 113 291 demandes d'exemptions. Voir Patrick Bouvier, *Déserteur et insoumis, les Canadiens français et la justice militaire (1914-1918)*, Outremont, Athéna Éditions, 2003, p. 72.

¹⁰⁹ Selon les travaux de Granatstein et Hitsman, un total de 401 882 Canadiens, séparés en six classes distinctes, ont été appelés comme conscrits. De ce nombre, 379 629 ont demandé une exemption. À la fin de la guerre, près de 10 000 demandes étaient toujours en attente de traitement devant les tribunaux. En tout, 47 509 conscrits ont traversé outre-mer et seulement 24 132 d'entre eux ont atteint le champ de bataille. Granatstein et Hitsman relèvent 64 745 conscrits anglophones et 27 557 francophones, mais ne

du même traitement que ceux qui se sont enrôlés avant eux. À cette époque par contre, la distinction qui était apparente pendant toute la guerre entre les Canadiens français restés au pays et ceux qui avaient choisi l'enrôlement tend à se dissiper dans le discours médiatique. La presse acclame la population canadienne-française dans son ensemble, en invitant les Anglo-saxons à faire de même : « This is the time for English-Speaking Canada to extend words of congratulations and encouragement. The whole dominion should join in the demonstration that Quebec has given to her departing soldier sons »¹¹⁰. En fait, on vante le courage de ces nouvelles recrues, remerciant au passage la population de les avoir laissé partir, si bien qu'en définitive, tous les Canadiens français participent, d'une façon ou d'une autre, à cet effort réellement national. Même si dans les faits, la réalité intérieure est tout autre, la presse renvoie l'image d'un Canada fort et unifié dans les derniers mois du conflit. Jusqu'à la sortie de guerre triomphante du Canada et de l'Empire britannique tout entier, elle continue de louer les faits d'armes des Canadiens français. L'exaltation avec laquelle elle décrit les exploits du caporal Keable¹¹¹ donne bien le ton à l'atmosphère victorieuse de ces dernières semaines de guerre :

When an enemy barrage lifted he jumped over the parapet with his Lewis gun and emptied one magazine after another into the enemy and although wounded several times by shell fragments and bombs continued to fire, blocking enemy by his determined stand. Finally he felt backward in the trench mortally wounded. While lying on his back, he fired his last cartridges over the parapet at the retreating Germans and before losing consciousness he shouted: Keep it up, boys; do not let them breake through. We must stop them¹¹².

donnent guère plus de précision sur ce ratio. En somme, les historiens en concluent que si la guerre s'était étirée jusqu'en 1919, la conscription aurait permis d'envoyer plusieurs milliers d'hommes supplémentaires, et seulement dans ce cas, elle aurait été considérée comme un succès militaire. Voir Granatstein et Hitsman, pp.95-96.

¹¹⁰ *Globe and Mail*, 21 mai 1918, p.4.

¹¹¹ Joseph Keable sera le premier soldat canadien-français décoré de la Croix Victoria. Voir Pépin, p. 35.

¹¹² *Daily Mail*, 17 septembre 1918, p.3.

Conclusion

Que retient-on, à la lumière des sources consultées, de l'opinion médiatique anglophone envers les Canadiens français pendant ces quatre années de guerre? Deux choses essentiellement. D'abord, que le discours de la presse découle intimement de l'actualité politique et plus précisément de la conjoncture du gouvernement conservateur, puis unioniste de Borden. Ce fait est particulièrement visible en pleine période d'élections, alors qu'il semble y avoir une corrélation entre la position des unionistes et l'attribution de l'échec du volontariat aux francophones, lesquels, rappelons-le, sont associés en bloc à l'amalgame Bourassa-Laurier. Certes, certains articles au contenu disgracieux ont bel et bien fait surface, mais le fait est que la majorité d'entre eux apparaissent à des moments clés de la guerre et sont davantage attribuables au jeu politique qu'à une réelle aversion de tout un peuple envers un autre.

Ensuite, que le discours médiatique varie, pour toute la durée de la guerre à l'exception des derniers mois, selon le statut des Canadiens français. C'est-à-dire que la réputation des francophones restés au pays est parfois dépréciée, mais les soldats ne sont jamais l'objet de critiques, et pour cause, puisque après tout, ils témoignent de leur patriotisme en prenant les armes comme leurs concitoyens de langue anglaise. Il ne semble pas incongru de supposer que l'attitude complaisante de la presse envers les Canadiens français aurait pu servir d'outil de propagande pour mousser l'enrôlement francophone. Sous toutes réserves, nous doutons toutefois que les masses francophones aient pu être davantage influencées par les journaux anglophones, qu'elles ne lisaient probablement pas, que par leurs propres chefs politiques. Mais l'explication la plus valide à nos yeux demeure la détermination avec laquelle le gouvernement s'est affairé à

défendre et préserver l'unité nationale, par l'entremise de la presse. Cruciale dès les fondements de la nation et davantage en période de guerre, cette tâche délicate était l'une des préoccupations les plus profondes des sphères politiques et une bavure médiatique en défaveur des Canadiens français ne l'aurait en rien favorisée¹¹³.

Quoi qu'il en soit, après analyse des sources, il nous est impossible de confirmer cette idée inscrite dans les mémoires francophones à l'effet que les Canadiens français auraient souffert, de façon générale, d'une mauvaise réputation pendant la guerre. Ils n'occupent qu'une infime partie de la couverture médiatique anglophone, ainsi est-il dangereux de surévaluer la portée des critiques à leur endroit. Les destinataires, la concentration d'articles haineux et le degré de diffamation sont autant de nuances nécessaires à la relativisation du discours anglophone. Passer outre ces nuances, c'est risquer d'adhérer trop rapidement à l'idée d'une oppression généralisée envers les Canadiens français.

¹¹³ Skelton décrit le souci d'unité nationale de façon synthétique ici : « The burden of the war and the stirring of passions good and ill that it involved proved too great a strain for the unfinished structure of Canadian unity. Even in time of peace the task of securing unity in home and in external affairs had been hard and never-ending. Given a country settled by one people, conquered by another, and still divided between the descendants of these two great peoples; given a colony half emerged from subordination to the conquering power across the sea, and struggling toward full nationhood; and in so difficult a position, friction and sometimes fire were hardly to be avoided. » Voir Skelton, p. 429.

Chapitre 2 – Les relations interraciales vécues et racontées par les soldats au front

« Nous vivons en réalité sur une autre planète que les gens de l'intérieur...Les questions politiques, même les questions religieuses n'offrent plus pour les soldats que nous sommes devenus aucun intérêt [...]. Notre état d'esprit, nos préoccupations, nos idées, notre âme, ne sont plus les mêmes que les leurs. ¹ »

- Paul Tézenas du Montcel, 102^e RIT, 1925.

Pour ce soldat français, le rapport avec l'arrière est double; autant la distance physique qui le sépare des siens est minime, autant il est à des années lumières d'eux sur le plan psychologique; son esprit, son être, ses ressentis sont façonnés par son expérience combattante et confinés à elle. Serait-il possible de retracer une telle distance face à l'autre monde, celui du *home front*, dans les conceptions profondes des soldats canadiens? De cette question en découle une autre, plus centrée sur l'univers relationnel du combattant. L'ensemble des divergences sociales, politiques et ethniques, précédemment abordées et présentées comme responsables de la fragilité de l'unité nationale canadienne, ont-elles un effet sur les relations interethniques dans le Corps expéditionnaire? Si l'on se fie à la « thèse de l'opprimé », la réponse à cette question serait positive, puisque cette première conçoit que le traitement reçu par les combattants canadiens-français est tributaire de leur particularité ethnique. Ce présent chapitre entend donc, au moyen de la littérature de guerre, confronter cette croyance en témoignant des relations interethniques développées sur le champ de bataille.

Le contenu des témoignages sera présenté en deux temps : les sources anglophones d'abord, celles francophones ensuite. Ce choix méthodologique n'est pas parfait puisqu'il oblige la répétition des thématiques abordées dans nos deux échantillons – de cela, nous nous excusons si le lecteur y décèle une certaine lourdeur. En

¹ Paul Tézenas du Montcel, *Dans les tranchées. Journal d'un officier du 102^e territorial. 8 octobre 1914 – 2 avril 1917*, Montbrison, Impr. Eleuthère Brassart, 1925, pp. 54 et 137.

revanche, cette méthode permet de présenter les sources de manière distincte et intelligible en vue de leur analyse. Une fois ces témoignages introduits et analysés séparément, nous réunirons leur parole pour dresser un portrait des relations interethniques et intercoloniales vécues au front.

2.1 Présentation des sources

Tel que mentionné en introduction de mémoire, les carnets de guerre des soldats canadiens anglais abondent, mais ceux provenant de soldats francophones sont beaucoup plus rares, ce qui explique la modestie de notre échantillon francophone². Nous avons répertorié et étudié les écrits de seize soldats francophones, dont huit affectés au 22^e bataillon³. Du côté anglophone, notre recherche a été plus fructueuse, avec un total de 55 documents étudiés.

Bon nombre d'historiens avant nous se sont attardés sur les raisons inhérentes à l'écriture du soldat; nous nous contenterons de renvoyer le lecteur à cette littérature fort instructive⁴. Précisons simplement que nous utilisons ces sources prudemment, en toute

² Michel Litalien explique cette rareté par le fait que les Canadiens français étaient d'abord moins nombreux que leurs homologues anglophones, mais aussi par l'habitude de certains contemporains de se débarrasser des témoignages, jugés trop personnels ou sans valeur, ou encore par le pourcentage élevé d'illettrisme parmi les soldats francophones. Voir Michel Litalien, *Écrire sa guerre ; témoignages de soldats canadiens-français (1914-1919)*, Éditions Athéna, Montréal, 2011, pp.21-23.

³ À ces sources, nous pouvons ajouter le recueil de Michel Litalien susmentionné qui regroupe les écrits d'une cinquantaine de soldats canadiens-français. Bien que nous l'ayons utilisé, nous ne l'avons pas comptabilisé dans notre échantillon puisqu'il ne contient que des *extraits* de témoignages. Notons également qu'il arrive que certains soldats aient laissé plus d'un témoignage. Dans ces cas précis, notre comptabilisation s'est effectuée par soldat et non par témoignage.

⁴ Notons particulièrement Jean-Norton Cru et son colossal (et très critiqué) ouvrage *Témoins*, Presses universitaires de Nancy, 2006, 727 p. ; Frédéric Rousseau et Rémy Cazals avec notamment *14-18, le cri d'une génération*, Toulouse, Privat, 2003, 160 p. ; Rémy Cazals, *Les mots de 14-18*, Toulouse, Presses Universitaires de Mirail, 2003, 128 p. ; Rémy Cazals et André Loez, *La vie au quotidien dans la tranchées de 1914-18*, Pau, Cairn Éditions, 2008, 297 p. ; Gérard Canini (dir.), *Mémoire de la Grande Guerre, témoins et témoignages*, France, PUN, 1989. Ces auteurs perçoivent en l'écriture du soldat une certaine délivrance, voire pour Rousseau, une psychanalyse nécessaire pour libérer les soldats de leurs souvenirs douloureux. Il s'agit également d'une forme de distraction pour passer le temps au front, ou encore, dans le

connaissance de leur grande subjectivité, de leur censure et autocensure conscientes ou non⁵, de la menace du temps sur l'authenticité des souvenirs des auteurs⁶ et, conséquemment, de leur incertaine honnêteté. Finalement, la prudence commande d'éviter les généralisations envers un groupe ethnique en particulier, compte tenu des variations dans les tempéraments, les bagages économique-socio-culturels et le vécu individuel des auteurs. Notre objectif se limite ainsi à discerner une certaine *tendance* dans les rapports interethniques étudiés.

Voici donc un bref aperçu des témoignages utilisés pour cette étude.

Tableau 2.1
Répartitions des témoignages de combattants selon l'origine

Origine du combattant	Nombre
Documents écrits par des soldats canadiens-français	16
Documents écrits par des soldats britanniques	5 ⁷
Documents écrits par des soldats canadiens-anglais	47
Documents écrits par des soldats terre-neuviens	2
Documents écrits par des soldats américains ⁸	1
Total de témoignages utilisés	71

cas des correspondances, de préserver le lien qui unit le soldat à la famille et amis restés au pays. En somme, que de raisons bénéfiques à l'hygiène mentale des soldats.

⁵ Il serait naïf d'imaginer que les correspondances et les carnets publiés pendant les années de guerre n'aient souffert d'aucune forme de censure, mais beaucoup de documents sont demeurés intacts puisqu'ils n'étaient pas destinés à la publication. L'autocensure, quant à elle, pourrait se justifier de plusieurs manières variant selon les soldats, mais nous pouvons proposer les hypothèses suivantes : par euphémisation de la réalité (par besoin de rassurer leurs proches, ou même de faciliter leur passage au front) ou encore pour préserver leur masculinité en omettant d'aborder les épisodes honteux au travers desquels leur courage aurait été mis à l'épreuve.

⁶ D'où l'avantage selon Cru de s'intéresser conjointement aux correspondances puisque de tous types de témoignages, ce sont celles qui représentent le plus fidèlement « la vérité du moment ». En fait, « elles donnent la certitude que la version des faits racontés, l'expression des sentiments, sont bien celles de la date de la lettre sans qu'aucune révision postérieure aux événements soit venu modifier le récit ou la pensée. » Voir Cru, p. 491.

⁷ Dont un officier et un soldat britanniques ; une infirmière et un soldat écossais ; un soldat irlandais.

⁸ Il s'agit d'un Américain ayant rejoint le CEC avant que les États-Unis n'entrent dans le conflit. N'eut été de la page couverture sur laquelle on peut y distinguer la nationalité de l'auteur, tout lecteur y verrait logiquement le carnet d'un Canadien anglais tant le sentiment d'appartenance à l'Armée canadienne y est marquée. L'auteur se considère lui-même à plusieurs reprises comme un soldat canadien. Voir le journal d'Andrews E. Arthur, *Over There. An American's Service with Canadian Forces in WWI*, (s.d), 291p.

Tableau 2.2
Répartitions des témoignages de combattants selon le type de source

Type de source	Nombre
Carnets de guerre publiés	26 ⁹
Carnets de guerre non publiés	31 ¹⁰
Correspondances publiées	7
Correspondances non publiées	3
Journaux régimentaires	4
Total de témoignages utilisés	71

2.2 Présentation des thématiques abordées

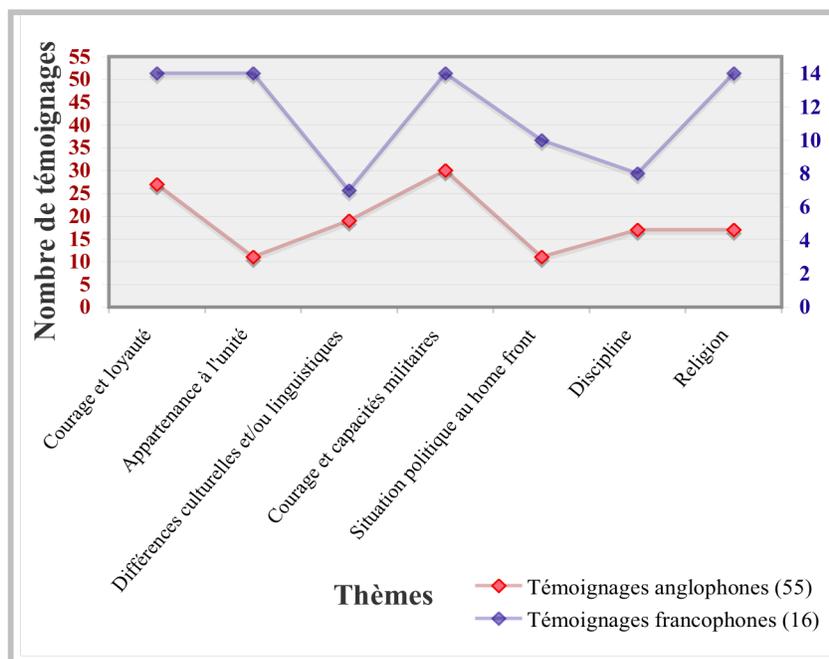
Comment, à partir de ces témoignages, qui pour la plupart renvoient à une description plutôt monotone, étrangement banale même, de la réalité au front, peut-on tirer des conclusions sur les relations interethniques dans l'Armée¹¹? Pris individuellement, il est vrai que les écrits des soldats ne sont guère éloquents sur ces relations, mais une fois réunis, on constate que certains thèmes se démarquent et s'avèrent de précieux outils analytiques pour comprendre le soldat dans son univers relationnel. Notre grille de lecture ne se réduit donc pas à la stricte recherche de commentaires adressés d'un soldat à un autre, mais elle inclut également une série de thématiques récurrentes qui nous informent sur le soldat dans son rapport à l'*autre*. Voici ci-dessous un aperçu des principaux thèmes qui meublent les témoignages des soldats étudiés.

⁹ Notons que de ce nombre, certains carnets, notamment celui de George Vanier, contiennent également des correspondances. Nous les avons néanmoins classés ainsi puisque la portion « carnet de guerre » est plus importante que celle des correspondances.

¹⁰ Même chose pour les carnets de guerre non-publiés, dans lesquels y étaient parfois joints certaines correspondances.

¹¹ Ce fait est d'autant plus vrai pour les carnets de guerre non-publiés, dans lesquels il est presque systématiquement question de brèves descriptions du quotidien des soldats, sans détails, ni pensées supplémentaires. Malgré le relatif désintérêt de ces sources, nous avons néanmoins choisi de les comptabiliser dans notre échantillon puisque, en soi, leur silence sur les Canadiens français est significatif.

Tableau 2.3
Répartition des thématiques abordées dans les témoignages de guerre étudiés



Ce que l'on remarque rapidement à la vue de ce graphique, c'est que, malgré la rareté de nos sources francophones, elles sont de loin plus informatives sur la sentimentalité des combattants. En effet, ces témoignages sont visiblement plus critiques, plus personnels, et surtout plus révélateurs que ne le sont les sources anglophones, dont la moitié se résume finalement à la description du quotidien du soldat. Ce clivage apparent dans le style littéraire des auteurs de langue différente est intrigant. Comment l'expliquer? Est-il possible que la prose plus sensible qui caractérise l'écriture des francophones provienne d'un trait culturel profondément ancré dans l'esprit canadien-français, lequel favorise l'évocation des sentiments? Ou est-ce plutôt l'isolement ou l'étrangeté que ressentent les Canadiens français, noyés dans une armée unilingue anglophone, qui les poussent à l'écriture en guise de réconfort spirituel? Pour Djebabla, les Canadiens français auraient, au travers de leurs témoignages, adressé un « plaidoyer à

l'intention de la population », population rappelons-le, qu'ils savaient réticente à l'effort de guerre¹². Suivant cette optique, on pourrait croire que les Canadiens français auraient écrit avec un but précis, celui d'expliquer, ou même justifier leur engagement en mettant de l'avant les éléments identitaires qui les unissent à leurs semblables au pays¹³. Ainsi auraient-ils écrit de manière plus passionnée que leurs homologues anglophones.

Vu autrement, ce ne sont peut-être pas les francophones qui sont anormalement éloquents, mais l'inverse, soit les anglophones qui ne le sont aucunement. Dans son analyse de l'œuvre de Jean Norton Cru, Leonard V. Smith propose l'hypothèse selon laquelle le protestantisme des combattants pourrait tempérer leur liberté d'écriture en les confinant à ne raconter que le vrai, l'authentique, le réel¹⁴. Les origines protestantes de Cru seraient ainsi, toujours selon Smith, la force motrice de sa fondamentale « recherche de la vérité » dans la littérature de guerre¹⁵. L'impossibilité de traduire la réalité telle qu'elle est – puisque automatiquement filtrée et donc dénaturée par les combattants – les inciterait à peu raconter ou du moins, à utiliser un vocabulaire intrinsèquement neutre et prudent. Cela n'insinue pas que les témoignages des francophones, guidés par la sentimentalité, la perception et l'intuition, soient nécessairement faux ; leurs sentiments sont sûrement bien réels, mais la vérité qu'ils renvoient en est une *émotionnelle* plutôt qu'*objective*. Notons qu'il est fort probable qu'une telle honnêteté émotionnelle puisse

¹² Mourad Djebabla-Brun, *Se souvenir de la Grande Guerre – La mémoire plurielle de 14-18 au Québec*, VLB éditeur, Collection études québécoises, Montréal, 2004, p. 77.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Leonard V. Smith et Michèle Chossa, « Jean Norton Cru, lecteur des livres de guerre » *Annales du Midi: revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale*, Tome 112, N°232, 2000. 1914-1918. pp. 517-520.

¹⁵ Leonard V. Smith, « Jean Norton Cru et la subjectivité de l'objectivité », dans Jean-Jacques Becker, dir., *Histoire culturelle de la Grande Guerre*, Armand Colin, Paris, 2005, pp. 89-100.

être étouffée chez plusieurs (mais pourquoi plus chez les anglophones?) par la crainte de renier leur masculinité.

Malgré l'étendue des pistes de réponses quant au style littéraire des auteurs, il se pourrait qu'à elle-même, notre méthodologie puisse toutes les réfuter. Rappelons que la moitié des sources de notre échantillon anglophone n'ont pas été publiées – potentiellement, mais pas exclusivement, par manque d'intérêt – ce qui confère peut-être à l'ensemble une fausse impression de monotonie. En somme, ces interrogations resteront des hypothèses, mais nous jugions essentiel d'avertir le lecteur de la dichotomie stylistique de nos échantillons.

Toujours en référence au tableau 2.3, on observe également l'importance capitale qu'occupe le courage et les capacités militaires des soldats dans leurs écrits, et ce, tant du côté francophone qu'anglophone. Ce fait va de soi : il est légitime pour les combattants de souligner les faits d'armes, les leurs, comme ceux d'autrui, puisque ce sont les tranches événementielles les plus marquantes de leur passage au front et par ailleurs, celles qui valorisent le plus leur masculinité. L'intérêt de l'analyse se trouve plutôt dans la manière qu'ils ont de décrire ces épisodes, parfois très sobrement, d'autres fois, et le plus souvent chez les francophones, avec grande emphase. Nous reviendrons sur les données à la base de ce graphique, mais pour l'instant, concentrons-nous uniquement sur les auteurs anglophones, leur manière d'écrire et le fond de leurs témoignages.

2.3 La parole anglophone

2.3.1 Des Canadiens français quasi-invisibles

D'abord, pour dresser un portrait des impressions des auteurs anglophones sur leurs homologues d'expression française, il convient de vérifier la proportion de soldats ayant écrit, à un moment ou un autre pendant la guerre, sur les Canadiens français. D'entrée de jeu, on remarque qu'à l'instar des articles dans la presse anglophone, rares sont les soldats qui font référence aux troupes francophones. En fait, sur les 55 témoignages de notre échantillon, seulement 15 en font mention et encore, le plus souvent de manière expéditive, brève et peu détaillée. Précision qu'un simple passage mentionnant la présence d'un Canadien français est considéré, et donc comptabilisé, comme une mention en tant que telle. Ainsi, ces 15 témoignages ne *traitent* pas des Canadiens français, c'est simplement qu'on y retrouve certaines occurrences – deux en moyennes par témoignage – intégrées au récit de l'auteur. Ce relatif silence peut se justifier de deux façons.

La première, la plus évidente, est que les soldats anglophones n'ont pas, du moins dans une grande proportion, eu l'occasion de côtoyer des soldats francophones. Ne faisant pas partie de leur univers martial, ils constitueraient, pour ces soldats anglophones, un non-sujet. Sans doute en est-il ainsi pour plusieurs soldats, mais en considérant la forte présence de recrues francophones au sein d'unités anglophones – près de 90 %, faut-il le rappeler¹⁶ –, cette seule explication paraît réductrice.

La seconde est que ces mêmes soldats ne ressentaient pas nécessairement le besoin de souligner leurs rencontres ou leurs relations avec les francophones, puisque au-

¹⁶ Michel Litalien estime que 90% des recrues francophones pendant la Grande Guerre étaient affectées à des unités anglophones. Seule une minorité, soit 5500 ont combattu sous le 22^e régiment. Conversation téléphonique, 6 février 2015.

delà de leurs différences linguistiques, ces soldats appartiennent avant tout à une *unité*. Or, c'est l'unité et non l'ethnie, ni la langue, qui semble être le principal trait distinctif qui sépare et catégorise les militaires. Ainsi, sur les 15 mentions aux Canadiens français, neuf présentent avant tout l'unité à laquelle ils appartiennent, pour ensuite, presque au passage, préciser qu'il s'agit de soldats francophones¹⁷. C'est le cas de Victor W. Wheeler du 50^e bataillon, qui écrit simplement : « We have relieved the 22nd battalion (French Canadian) »¹⁸. Cette allusion instinctive à l'unité pour désigner un combattant de l'extérieur n'a en soi rien d'étonnant : elle n'est que le reflet de leur propre sentiment d'appartenance envers la leur¹⁹.

À certaines reprises dans nos lectures, nous avons également dû nous questionner si l'auteur faisait référence à un soldat canadien-français, puisque l'information donnée était ambivalente. Ainsi, à défaut de préciser l'unité, certains carnets font plutôt mention de la ville d'origine du soldat en question comme principale caractéristique distinctive. Seulement, le fait de savoir qu'un soldat était natif de Montréal ou de Québec est loin de constituer un signe distinctif de la langue parlée²⁰. Pas plus, d'ailleurs, que nous l'indique son patronyme, autre information qui revient parfois et qui malheureusement, même en dépit de sa consonance, qu'elle soit francophone ou anglophone – pensons aux O'Neill d'origine irlandaise qui sont francisés – nous empêche de trancher sur la langue

¹⁷ Ceux qui ne spécifient pas l'unité font soit référence à des francophones dans leur propre unité, soit à un seul francophone en particulier, soit aux francophones restés au pays. Certains ne mentionnent que l'unité, sans précision sur sa particularité linguistique, tels que Deward Barnes et Will Bird . Voir Deward Barnes, *It Made You Think of Home ; The Haunting Journal of Deward Barnes, Canadian Expeditionary Force : 1916-1919*, Dundurn Press, Toronto, 2004, p. 101 et 201 ; Will Richard Bird, *And We Go On ; A Memoir of the Great War*, McGill-Queen University Press, Toronto, 2014, p.29.

¹⁸ Victor W. Wheeler, *The 50th Battalion in No Man's Land*, CEF Books, 2000, p. 173.

¹⁹ Pour plus d'information sur le sentiment d'appartenance des soldats, voir J.G. Fuller, *Troop morale and Popular Culture in the British and Dominion Armies 1914-1918*, Clarendon Press, Oxford, 1990, pp.21-31.

²⁰ Frederick George Scott, *The Great War as I Saw it*, McGill-Queen's University Press, 2014, p. 154 ; Bird, *And We Go On...* pp.30-31.

maternelle du soldat mentionné²¹. En cas de doute, ces extraits n'ont pas été comptabilisés, mais il est néanmoins pertinent de remarquer que le premier, et parfois le seul marqueur utilisé pour identifier *l'autre*, n'est que rarement associé au caractère ethnique²². On le désigne par son unité, sa ville d'origine, son nom, mais peu par sa simple appartenance ethno-linguistique. Cette constatation s'applique uniquement dans les références aux soldats canadiens-français²³ et non aux troupes coloniales, sur lesquelles nous reviendrons ultérieurement.

2.3.2 Conscription et 22^e : des sujets incontournables

Bien que peu nombreuses, les allusions aux soldats canadiens-français restent révélatrices. Les principales remarques qui leur sont adressées recoupent celles de la

²¹ Tel est le cas par exemple, du journal de Will Richard Bird du 42^e Black Watch qui rapporte à maintes reprises les bévues de son ordonnance, témoignant visiblement d'un certain mépris à son égard. Il écrit : « The batman's name was French and hard to remember, and for some reason or no reason at all everyone called him Giger. He was very nearly a dimwit, had just enough intelligence to be allowed to enlist. » À la mort de Giger (dérivé probable du patronyme Giguère), Bird précise qu'aucun soldat ne semble être affecté de cette perte. Néanmoins, il nous est impossible d'associer cette relation inamicale à l'appartenance linguistique de l'ordonnance. Qui plus est, notons que Bird, de façon générale, demeure assez critique sur son expérience au front. Voir Will Richard Bird, *Ghost Have Warm Hands*, CEF Books, p.32.

²² En fait, seul quatre carnets évoquent les Canadiens français *uniquement* par leur trait distinctif racial, mais c'est que le contexte dans lequel les auteurs en font mention ne nécessite guère de précisions supplémentaires. Ainsi, pour un officier britannique qui « has met by a small party of French Tommies » ou un aumônier qui, en pleine bataille, donne la bénédiction à un soldat canadien français mourant, une infirmière qui soigne un soldat francophone ou un officier canadien anglais qui écrit sur ses propres soldats, nul besoin, ni intérêt d'enrichir la caractérisation. Il ne s'agit d'ailleurs, en aucun cas, de généralisation sur les soldats canadiens français et en ce sens, on ne peut y déceler une certaine forme de racisme. Voir Edwin Campion Vaughan, *Some Desperate Glory ; the World War I Diary of a British officer-1917*, Touchstone Books, 1989, p. 20 ; Scott, *loc cit.*, p. 138 ; Eileen Crofton, *Angels of Mercy ; A Women's Hospital on the Western Front 1914-1918*, Birlinn, Edinburgh, 2013, pp.110-111 ; Agar Adamson, *Letters of Agar Adamson, 1914 to 1919: Lieutenant Colonel, Princess Patricia's Canadian Light Infantry*, CEF Books, Édité par Norm Christie, Nepean, 1997, p. 20; 31; 206.

²³ C'est d'ailleurs ce qu'observe Helena Trnkova dans ses travaux sur l'Armée austro-hongroise, dans laquelle, en dépit de son fort morcellement ethnolinguistique, la caractérisation de l'autre transite généralement par la nationalité du soldat (pour les Tchèques) ou par les identités socioprofessionnelles ou géographiques (pour les germanophones), mais aucune mention n'est faite sur la race à proprement parler. Voir Helena Trnkova, « De l'engagement et des échafaudages identitaires en guerre. L'exemple austro-hongrois » dans Frédéric Rousseau, dir., *La Grande Guerre des sciences sociales*, Montréal, Athéna, 2014, pp.41-42.

presse anglophone, c'est-à-dire qu'elles exposent soit le thème de la conscription, soit le 22^e régiment. Seul le ton utilisé diffère, celui des médias étant nettement plus enflammé. Contrairement à Paul Tézénas du Montcel cité en introduction, une douzaine de soldats canadiens-anglais de notre échantillon renvoient précisément à la réalité du *home front*, tant par les journaux qu'ils réussissent à dénicher au front que par leurs correspondances personnelles²⁴.

Pour cette minorité de soldats qui fait allusion à l'actualité politique canadienne, tout indique qu'ils sont parfaitement au courant de la faiblesse de l'enrôlement francophone, comme de la controverse autour de la conscription, mais étonnamment, aucune remarque désobligeante envers les Canadiens français n'a été répertoriée parmi les sources étudiées²⁵. Ainsi voilà comment Bert Cooke, du 75^e, décrit l'accueil plutôt rigide que lui et son bataillon ont reçu sur leur route vers Halifax: « [...] we formed up and started off for about twenty-five minutes. The people gave us a hearty welcome without a cheer. They gazed at us though we were escapees. I suppose it was because of the people being French Canadians. They are not so enthusiastic as the English people, but we did not mind that. It was the fresh air and exercise that we needed »²⁶.

²⁴ Quelques soldats écrivent également qu'ils parlent politique au front, ce qui porte à croire que même sans les témoignages de leurs interlocuteurs, on devine que les points chauds du *home front* étaient bel et bien abordés dans les rangs de l'Armée. Il y a lieu de penser que si les soldats canadiens s'intéressent à la vie politique, c'est précisément parce qu'elle est mouvementée, agitée, mais aussi parce qu'ils ont le sentiment d'y participer, et donc, de pouvoir l'influencer par leur vote aux élections fédérales de 1917. Desmond Morton abonde d'ailleurs dans ce sens en stipulant que les soldats canadiens étaient généralement avides des nouvelles du pays. Voir Morton, *Billet pour le front...* p. 269.

²⁵ Nous avons remarqué également que quelques combattants de notre échantillon démontraient un certain intérêt, ou du moins un niveau de connaissance élevé en ce qui traite de la politique de commandement de l'Armée. Agar Adamson du PPCLI par exemple, note de façon très brève le mépris du ministre de la milice envers les francophones en général alors qu'Andrews de son côté fait état de la « dictature » de Hughes en se portant garant des opinions de ses camarades d'arme. En somme, bien que ce type de références soit beaucoup plus abordé dans les journaux de tranchées, on estime que certains soldats ont dû être au fait des divergences ou contradictions ayant pris forme dans les différents niveaux hiérarchiques de l'Armée.

²⁶ Cooke, p.28.

Visiblement au fait de la réputation des francophones en matière d'enrôlement²⁷, Cooke n'émet aucune accusation ; il souligne simplement, dans un euphémisme peut-être inconscient, qu'ils sont « moins enthousiastes » que les anglophones. Ce constat ne semble d'ailleurs pas d'un grand intérêt à ces yeux. Maintenant qu'il est soldat, son attention est désormais canalisée vers la vie militaire. Quand bien même serait-il conscient des tensions au pays, il ne les intègre pas à son univers martial.

Le thème de la conscription revient également à quelques occasions dans les témoignages, et bien qu'il s'agisse d'un sujet extrêmement polarisé et fondamentalement générateur de tensions, aucune accusation envers les francophones, ni échange conflictuel avec l'un d'eux n'y est rapporté. Nous ne doutons pas qu'un sujet si contentieux puisse avoir suscité certains accrochages qui n'ont pas, pour diverses raisons, été immortalisés par la plume des combattants. Sans doute également, parmi l'immensité du réservoir de témoignages de guerre existe-il des extraits plus amers, cela dit, rien de tel ne figure au travers de nos 55 sources. Au contraire, celles-ci présentent de manière assez homogène des occurrences aux francophones plutôt impartiales et non-accusatrices. Ainsi nous incitent-elles à conclure, qu'en dépit de l'intérêt de certains soldats anglophones pour l'actualité canadienne, la fragmentation de l'unité nationale, telle que vécue au pays, ne semble pas transparaître dans leurs relations avec les francophones du front²⁸.

Outre l'actualité politique, le second trait qui s'apparente au discours médiatique anglophone, quoique de manière beaucoup plus épisodique, concerne les références au

²⁷ Notons qu'il écrit cette remarque en mars 1916. Voir *Ibid*, p. 27.

²⁸ Pour d'autres exemples, parmi les treize que nous avons répertoriés qui illustrent la neutralité des mentions aux Canadiens français en lien avec l'actualité politique, voir Robert N. Clements, *Merry Hell, The Story of the 25th Battalion (Nova Scotia Regiment)*, Toronto, University of Toronto Press, 2013, p. 152. ; Adamson, p. 293 ; Barnes, p.142 ; Scott, p.232.

22^e régiment. Nous n'avons répertorié que sept soldats²⁹ faisant directement mention de l'unité francophone dans leurs témoignages. De ce nombre, uniquement trois vantent ses faits d'armes alors que les autres se contentent de préciser qu'ils l'avaient croisée. Précision qu'*aucune* de ses occurrences n'est défavorable au 22^e régiment. Cela n'est pas anodin, car cette absence d'animosité est directement opposée aux courantes références aux ressentiments des membres du 22^e, lesquelles seront présentées sous peu.

Trois références sont donc positives. La première, exprimée par un soldat du 42^e Black Watch, représente l'unité francophone comme « [...] a great battalion, [who] carried a fine reputation, and seemed conscious of it, which was natural »³⁰. La seconde applaudit deux fois plutôt qu'une leurs exploits à Courcelette : « Of this success, a memorable feature was the dashing attack of the 22nd battalion, the French-Canadian Van Doos, proving themselves on this occasion a true cousin of the impressive infantry of France »³¹. La dernière provient d'un officier du régiment de Nouvelle-Écosse, le 25^e, faisant partie de la même brigade que le 22^e et donc souvent appelé à combattre à ses côtés. Si de tous les témoignages étudiés, celui du Capitaine Robert N. Clements est de loin le plus éloquent et le plus informatif sur le 22^e, c'est sans contredit grâce à la proximité des deux unités toute la guerre durant. Clements ne se limite pas à vanter les exploits du régiment canadien-français à Courcelette, il se permet d'ajouter les raisons d'une certaine « sur-glorification » accolée à l'unité depuis la bataille. Selon lui, la presse

²⁹ L. McLeod Gould, *From BC to Baisieux. Being the Narrative of the 102nd Canadian Infantry Battalion*, Victoria (B.C.) Thos. R. Cusack Presses, 1919 134 p. ; Bert Cooke, *We're Not Dead Yet ; The First World War Diary of Private Bert Cooke*, Vanwell, Publishing Limited, St-Catharines, 2004, 184 p. ; Barnes, ; Victor W. Wheeler, *The 50th Battalion in No Man's Land*, CEF Books, 2000, 327 p. ; Bird, *And We Go On...*; Charles Edward Clarke, Fonds d'archives Musée Canadien de la guerre, Textual Records 58A1 182.33 ; Clements.

³⁰ Bird, *And We Go On...* p. 69.

³¹ Cooke, p.78.

a volontairement attribué la prise de Courcelette à l'unique contribution du 22^e en vue de stimuler l'enrôlement au Canada français. Cela dit, pour avoir lui-même participé à la bataille, il ne nie pas la responsabilité du 22^e, mais il tient à intégrer dans le récit de Courcelette, celle tout aussi notable des autres unités :

No one in his right mind would for one moment attempt to discount or reduce the honours of the 22nd men so gloriously earned at frightful cost that evening of September 15th, 1916. They deserved every possible credit given them then and since. Too long neglected and in need of correction before it is too late is the plain truth that the 22nd took only half of the town and the 25th the other fully equal and difficult half. It also cannot be overlooked that the closely following 26th and 24th Battalions had an equally dirty job and did it just as well³².

L'officier néo-écossais poursuit ses déclarations sur le 22^e en décrivant d'une manière on ne peut plus explicite cette relation inter-régimentaire, visiblement amicale et mutuelle :

The one outstanding result of the trip from Halifax to Sandling was the bond of friendship and understanding which developed between the 25th and the 22nd battalion officers and men. In spite of differences in language and customs, they quickly came to know and respect each other. It was on the old Saxonia that the music and words of *Alouette* made their first impact on the English speaking troops. In the months and years followed, the song spread throughout the whole Canadian Corps and became an established part of the World War 1 musical record. [...] Friendships developed on the Saxonia continued and became a permanent part of the life of both units for the remainder of their overseas service³³.

Au vu d'un témoignage empreint d'une telle affection, il est difficile d'imaginer que les relations entre combattants francophones et anglophones dans le CEC puissent avoir été hostiles, ou même ethniquement hiérarchisées. Au contraire, cet extrait révèle plutôt une proximité interethnique instigatrice d'un transfert culturel incarné par la chanson française *Alouette*. Évidemment, on devine que les rapports entre unités, ou même entre soldats de différentes ethnies n'ont pas tous été aussi fraternels, mais aucune

³² Clements, p. 152.

³³ *Ibid*, pp.38-39.

de nos sources ne permet d'affecter l'origine d'un conflit à l'appartenance ethnique des soldats impliqués.

2.3.3 Les particularités remarquées chez les francophones

Si l'on parle, donc, de relations égalitaires dans le CEC, cela n'insinue pas que les combattants soient aveugles des différences interethniques, loin s'en faut. Ils les remarquent probablement tous, certains vont jusqu'à les souligner, mais le fait est qu'aucun d'entre eux n'instrumentalise ces différences. Les commentaires qu'ils notent sur les francophones sont d'ailleurs beaucoup plus banals que ceux sur les troupes coloniales, et pour cause, car la curiosité qu'ils éprouvent à l'égard des seconds est nettement plus marquée. Les occurrences aux troupes coloniales sont légèrement plus marquées que celles envers les Canadiens français au point de vue quantitatif (18 mentions contre 15), mais sont qualitativement de loin plus révélatrices et informatives. Généralement, les auteurs ne se contentent pas de spécifier qu'ils ont croisé un soldat colonial, comme ils le font pour les Canadiens français. Ils fournissent plus d'information sur leurs pratiques, leur réputation, leur apparence, ce qui reflète leur intérêt et leur curiosité à leur égard. Précisons néanmoins deux aspects se dégageant des sources consultées quant aux particularités remarquées chez les francophones.

La plus fréquemment abordée concerne l'indéniable avantage des soldats d'expression française, dont le partage d'une langue commune facilite leurs contacts avec les Français. Comme le note Victor Wheeler dans son carnet : « The camaraderie between Canucks and Frenchmen was natural, easy and hearty, and the language difference, under such conditions was no serious barrier. Of course, the French-

Canadians among us, who spoke the language fluently, had enviable advantages over the rest of us »³⁴. Atout enviable sans aucun doute, mais pas au point d'y percevoir une forme de jalousie, même de rivalité avec les soldats francophones. D'ailleurs, c'est davantage une relation d'entraide que l'on remarque au travers des témoignages francophones et anglophones, les seconds bénéficiant de l'enseignement des premiers. C'est ainsi que le Capitaine Clements relate l'arrivée de francophones utilisés comme interprètes au 25^e :

The 25th men made the newcomers welcome. In a short time most of them were well established and popular. The idea was to have one or two men readily available to communicate where necessary with the civilians in France and Belgium. At the start this proved quite helpful but very quickly most men picked up enough army French to do their own communicating³⁵.

Sans grande surprise, les différences de langage, voire simplement d'accents, attisent la curiosité de nombreux soldats, toute nationalité confondue, qui arrivent en territoire étranger. Il faut dire que plusieurs d'entre eux n'ont jamais quitté leur pays natal et s'étonnent donc facilement de leur nouvel univers. Bien que les soldats soient nombreux à noter leurs difficultés communicationnelles, ils n'en font pas un problème majeur et, plus souvent qu'autrement, ils réussissent à tourner leurs lacunes à la blague. Dix-neuf de nos témoignages, soit un nombre de références plus élevées que celles traitant spécifiquement des Canadiens français, font mention de cette réalité – elle a dû logiquement être ressentie par une forte majorité de soldats³⁶. Cette volonté de communiquer en français est perceptible dans leurs dialogues maladroits avec les villageois français, mais également dans leurs correspondances, à travers lesquelles ils

³⁴ Wheeler, p.246.

³⁵ Clements, p.61.

³⁶ Ce nombre ne se limite pas uniquement aux témoignages relatant les difficultés des anglophones à utiliser le français, mais inclut également les allusions aux différents accents ainsi qu'aux langues étrangères. La question de la communication – facilité ou difficulté – occupe une place significative dans les écrits de combattants analysés.

pondent, dans un certain mélange de fierté et d’amusement, quelques bribes dans la langue de Molière³⁷ : « Mon chère amie [...] I believe I will learn to speak french if both myself and the war last long enough »³⁸, ose un soldat anglophone à sa bien-aimée. La barrière linguistique qui sépare les soldats anglophones des populations locales en incite même certains à suivre des leçons de français³⁹. Ces efforts à communiquer dans une langue nouvelle sont le produit d’une nécessité pratique et fonctionnelle qui leur permet de s’adapter en territoire étranger. Cela dit, il y a lieu de penser que cet apprentissage du français puisse favoriser leur rapprochement et leur ouverture face à une culture et une ethnie étrangères – Canadiens français ou autres.

Le second trait distinctif des soldats canadiens-français qui est remarqué au point d’être noté dans les témoignages se rapporte à leur comportement. Très rares sont les écrits qui s’aventurent sur ce point spécifique, aussi éviterons-nous d’en tirer une généralisation sur le profil comportemental du combattant canadien-français vu par les anglophones. Il convient toutefois de mettre en lumière la légèreté, voire l’insouciance intrinsèque perçue chez les soldats francophones. Pour Will R. Bird, l’attitude exagérément posée qu’il remarque chez certains soldats du 22^e est synonyme de négligence, et est donc nécessairement dangereuse: « They lagged in the trench, talking loudly, making much noise, and one man even played a mouth organ. [...] Slowly, and with long halts every half mile, we wended our way down the Ridge and out on the plain.

³⁷ Sept témoignages vont regrouper ces deux possibilités. Le lecteur ne sera pas surpris d’apprendre qu’une grande part du vocabulaire francophone retenu par les soldats se rapporte au monde des estaminets. « Madame, Bière. Bière pour tous. Bag of bières. ». D’autres expressions portent également sur la guerre en général. Ainsi retrouve-t-on des mots tels « zone d’occupation », « la mort », « mitrailleuses ».

³⁸ Margaret Rivard, *Private Sully Goes to War. An Eastern Ontario Boy Writes to His Girl From the Trenches in World War One*, Osgoode Township Museum, 2014, p. 41 et 45.

³⁹ Dans certains carnets, des phrases entières utilisables dans la vie de tous les jours ont été traduites de l’anglais au français. Quatre soldats mentionnent qu’ils suivent de telles leçons.

The “ Van Doos ” smoked in spite of all cautions about being spotted and I was very thankful when at last we arrived at our trench »⁴⁰. Bird condamne également la relation qu’il juge trop fraternelle entre les officiers francophones et leurs hommes⁴¹. Alors que Bird y voit un manque de discipline, Deward Barnes du 19^e, quant à lui, affirme l’inverse en soulignant la rigidité du commandant Tremblay pour faire valoir la discipline militaire au 22^e⁴². L’historien Jean-Pierre Gagnon voit en effet dans les exécutions commandées par Tremblay la preuve de son souci de discipline au sein de son unité⁴³. Absent du front pour cause médicale, Tremblay aurait d’ailleurs renforcé cette discipline dès son retour, en février 1917, jugeant qu’elle avait été gravement négligée⁴⁴. Les deux témoignages cités ci-haut, bien que renvoyant des visions divergentes de la discipline au sein du 22^e, ont tous deux été écrits *après* le retour de Tremblay⁴⁵. L’antagonisme de leur perception n’est donc redevable qu’à leurs ressentis personnels et en ce sens, il ne peut être expliqué rationnellement.

Les soldats francophones sont conscients qu’ils renvoient une image de légèreté et de bonhomie, et en sont semble-t-il plutôt fiers⁴⁶. Abordée préalablement, la référence à

⁴⁰ Bird, *And We Go On...* p. 69.

⁴¹ *Ibid.*

⁴² Bruce Cane, p.172.

⁴³ Selon Gagnon, « pour Tremblay, l’indiscipline et l’absence illégale devaient donc être matées. Autrement, elles risquaient de mettre en péril la réputation chèrement acquise de son bataillon, et aussi de discréditer la nationalité qu’il représentait sur le champ de bataille. [...] Pour reprendre en main son unité, il crut nécessaire de recourir au moyen le plus extrême : l’exécution. » Voir Gagnon, p. 302. Marcelle Cinq-Mars, ayant édité et annoté le journal de Tremblay, abonde dans le sens de Gagnon.

⁴⁴ Rappelons que la bataille de Courcellette, bien que bénéfique pour la renommée du bataillon, lui inflige néanmoins des pertes considérables. Le 22^e est donc renfloué de nouvelles recrues, lesquelles, aux dires de Tremblay, troublent la dynamique régimentaire.

⁴⁵ Plus précisément, en octobre 1917 pour Bird et en mars 1918 pour Barnes.

⁴⁶ Voir les témoignages d’Asselin, de Corneloup et de Crochetière qui illustrent bien cette caractéristique comportementale des francophones. Claudius Corneloup, *L’épopée du Ving-Deuxième*, Montréal, 1919, p. 86 ; Alain M. Bergeron, *Capitaine-Abbé Rosaire Crochetière. Un vicaire dans les tranchées*, Septentrion, Sillery, 2002, p. 116 ; Olivar Asselin, lettre envoyée à M. et Mme Huguenin, 12 décembre 1918, Fonds Olivar Asselin, P72/ B3,6.

la chanson *Alouette* dans le journal de Clements l'illustre particulièrement. Le caractère généralement plus festif ou chaleureux des « races latines » est bien connu⁴⁷. Néanmoins, bien que Bird n'apporte pas nécessairement de preuves tangibles pour témoigner du caractère indiscipliné des francophones qu'il rencontre, l'étude de Patrick Bouvier, au moyen de statistiques sur les cas de désertion et autres infractions plus mineures, le confirme⁴⁸. L'acharnement avec lequel Tremblay impose la discipline dans son bataillon a donc bel et bien ses fondements.

Finalement, que retient-on de ces témoignages anglophones? La rareté des traces relatives aux Canadiens français nous empêche de dresser un portrait clair et détaillé de la vision anglophone à leur égard. Celles qui demeurent montrent toutefois que les soldats anglophones ne laissent en aucun cas transparaître une quelconque animosité, pas plus qu'une condescendance envers les soldats francophones. Ils écrivent beaucoup, en revanche, sur les qualités et capacités militaires, évidemment surtout des hommes de leur propre unité, mais aussi des autres combattants qu'ils côtoient, ce qui nous permet d'affirmer que l'identité au front se définit davantage par l'expérience militaire que par le caractère « racial ». À cela nous pouvons rajouter que si clivage il y a au sein d'une même unité, elle provient avant tout de la dynamique forcée entre les anciens et les nouveaux soldats récemment mutés⁴⁹. Ainsi, comme l'avance Nicolas Offenstadt, et comme nous le confirme l'étude des témoignages anglophones *et* francophones que nous

⁴⁷ Victor Armony, « Des Latins du Nord ? L'identité culturelle québécoise dans le contexte panaméricain », *Recherches sociographiques*, vol. 43, n° 1, 2002, p. 24.

⁴⁸ Selon Bouvier, les deux bataillons s'étant distingués par leur nombre anormalement élevé de cas d'arrestations (absence sans permission, ivrognerie, batailles entre militaire, désertion, etc.) étaient les 22^e et 14^e bataillons ; tous deux comportant une forte, sinon presque totale (pour le 22^e) proportion de francophones. Voir Bouvier, *Déserteurs et insoumis. Les Canadiens français et la justice militaire (1914-1918)*, Athéna, Montréal, pp. 95-96.

⁴⁹ Voir notamment Bird, *And we Go...*p.93 L'expression « Old Originals » utilisée pour désigner les recrues du premier contingent illustre d'une part la fierté qu'ils ressentent à faire partie des vétérans, et d'autre part la distance ressentie avec les autres, c'est-à-dire les nouveaux combattants.

abordons incessamment, la véritable matrice qui guide et définit l'univers relationnel des combattants est l'expérience de feu, et non la « race »⁵⁰.

2.4 La parole francophone

2.4.1 Une conscience des tensions interraciales dans le *home front*

Dans les sources francophones, on remarque également, et même dans une proportion plus forte que dans celles anglophones, une attention particulière à la situation politique au Canada et aux divergences interethniques qui y sont associées. En fait, les Canadiens français sont parfaitement au courant de ces tensions et certains, à l'image du coloré Claudius Corneloup, se croient même chargés du rapprochement entre les deux peuples fondateurs: « La France et l'Angleterre étaient devenues alliées ; les Canadiens-anglais et les Canadiens-français s'unissaient à leur tour pour la sainte défense des veuves, des opprimés et des orphelins. Wolfe et Montcalm s'étaient réconciliés dans la tombe. Il semblait que le 22ième était né pour créer le premier lien fraternel entre les populations des deux langues »⁵¹. Georges Vanier, futur Gouverneur-général du Canada, estime quant à lui que ces relations auraient tout à bénéficier de la formation non pas d'un régiment, mais d'une brigade entièrement francophone⁵². Non sans les contester, les

⁵⁰ Nicolas Offenstadt, *Les identités régionales et les limites de l'Union sacrée dans la France de 14-18*, Conférence à l'Université de Montréal, 28 octobre 2014.

⁵¹ Corneloup, p. 16.

⁵² Georges vanier, *Georges Vanier : Soldier. The Wartime Letters and Diaries*, Dundurn Press, Toronto, p. 234. Considérons aussi Maurice Pope qui voit un autre moyen de réconcilier les deux races : « It is good news to hear that the Government has at last decided to put into effect compulsory measures in order to maintain our strength in the field. If properly managed, I look upon it as being perhaps the very best method by which the English and French in Canada may yet be reconciliated. » Voir Maurice Pope, *Letters from the Front 1914-1919*, Édité par Joseph Pope, Pope & Company, Toronto, 1993, p. 88. Notons que tout comme Vanier, Pope est né d'une union bilingue, c'est pourquoi il écrit dans les deux langues dans ses correspondances. Il n'est pas anodin de souligner que son père, Joseph Pope, était un fervent impérialiste ayant travaillé comme secrétaire officiel de John A. Macdonald. Ne provenant pas d'une famille canadienne-française traditionnelle, on devine que la mixité culturelle du soldat Pope ait influencé sa

soldats francophones sont aussi au fait des critiques qui courent quant à leur faible enrôlement⁵³. Le controversé sujet de la conscription soulève également bien des passions dans les rangs francophones, les avis étant partagé quant à l'opportunité de la décréter⁵⁴.

Plus étonnamment, les critiques les plus acerbes dirigées envers les Canadiens français au pays proviennent non pas seulement de la presse anglophone comme l'a montré le chapitre précédent, mais aussi de certains soldats francophones de notre échantillon. À ce propos, nous ne pouvons passer outre la correspondance de Maurice Pope, qui écrit à sa mère en juin 1917 : « La situation au Canada dans l'affaire de la conscription m'intéresse énormément et je guette le "Times" tous les jours. La conduite des Canadiens Français est affreusement bête parce qu'ils perdront s'ils continuent avec leurs oppositions puérides tous leurs privilèges qu'ils à ce moment considèrent leurs droits »⁵⁵. Pope rajoute que cette opinion n'est pas uniquement la sienne et qu'au front, « on commence à parler bien amèrement contre les Canadiens français »⁵⁶, propos qui peuvent être confirmés à tout de moins par quelques autres témoignages francophones⁵⁷.

perception de la guerre. Voir P.B. Waite, Dictionnaire biographique du Canada, *Sir Joseph Pope*, [en ligne], http://www.biographi.ca/fr/bio/pope_joseph_15F.html (page consultée le 27 juin 2016).

⁵³ « On avait critiqué l'abstention des Canadiens-Français à s'enrôler dans le 1^{er} contingent, déjà rendu en Angleterre. À tort, d'ailleurs : non seulement il y avait des compagnies canadiennes-françaises intégrées dans des bataillons de la 1^{ère} division, mais les nôtres se trouvaient dispersés, en grand nombre, dans toutes ses unités. Il y en avait partout, même sous le kilt, dans les régiments écossais. » Voir Joseph Chaballe, *Histoire du 22^e bataillon canadien-français - 1914-1919*, Tome I, Chantecler, Montréal, 1952, p. 20. ; « À l'heure actuelle et bien qu'on ait démembré nos bataillons en Angleterre pour une prétendue insuffisance d'effectifs, il y a de forts contingents de Canadiens-Français dans toutes les unités du front. » Voir Asselin, *ibid.* Asselin développe davantage ce point dans un de ses discours, allant jusqu'à réfuter les chiffres officiels de l'époque sur l'enrôlement francophone. Voir Olivar Asselin, « Les volontaires canadiens-français » discours prononcé le 28 juin 1917 à Paris, publié dans le numéro de septembre de la revue *France-Amérique*.

⁵⁴ Pour plus de détails sur le thème de la conscription exposé par les soldats canadiens-français, voir Michel Litalien, *Écrire sa guerre...* pp. 212-221.

⁵⁵ Pope, p. 91. Il rajoute dans une autre lettre un mois plus tard : « N.B. Y a-t-il une race plus bête que les Canadiens français? Ils perdront tous leurs privilèges. » p. 94 ; Pope semble également se réjouir de la mauvaise posture des politiciens francophones à la veille des élections fédérales de 1917. Voir p. 107.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 91

⁵⁷ Voir à ce propos le témoignage d'Étienne Bieler ainsi que ceux de Joseph Napoléon Robitaille, Georges Guillon, Adélarde Paquet et Pierre-Eugène Guay, tous retranscrits dans Michel Litalien, *Écrire sa guerre...* pp. 212-215. ; Philip Bieler, *Onward Dear Boys ; a Family Memoir of the Great War*, McGill-Queen's University Press, Montreal, 2014, p. 180.

Ainsi pouvons-nous constater un certain effacement de l'appartenance ethnique au profit d'une nature combattante commune créée par le front. Aux yeux de ces soldats susmentionnés, « l'autre », le coupable, le responsable de la conscription devient celui qui ne combat pas, peu importe son appartenance ethnolinguistique. Or, cette posture critique semble plus commune chez les Canadiens français oeuvrant dans des bataillons anglophones, ce qui est justement le cas de Pope, Bieler, Robitaille et Paquet. Il n'en est pas de même des membres du 22^e qui vouent une fierté et une appartenance sans borne à leurs racines ancestrales, caractéristiques vitales auxquelles s'identifie l'unité. Quoi qu'il en soit, il est néanmoins intéressant de remarquer que ces combattants francophones, se croyant peut-être plus libres dans leurs propos envers un groupe culturel qui est le leur, ne font pas montre de la même réserve dans leurs critiques que leurs homologues anglophones.

2.4.2 *Le home front* comme origine et limitation des tensions interraciales

Pour peu que les soldats fassent état de ces tensions interethniques observées au pays, tout porte à croire, à la lecture de leurs témoignages, qu'elles ne se répertorient pas dans leurs relations au front. La solide amitié entre les 22^e et 25^e bataillons est décrite avec la même estime que dans les écrits anglophones⁵⁸. Les efforts déployés par les anglophones dans leur apprentissage du français sont également notés, parfois avec une pointe d'ironie, d'autres fois avec amusement.⁵⁹ Il semble que les Canadiens français se

⁵⁸ Voir à ce propos Honoré-Édouard Légaré, *Ce que j'ai vu...Ce que j'ai vécu 1914-1916*, Texte édité par Michel Litalien, Athéna, Montréal, 2013 p. 63 ; Chaballe p. 37 ; Corneloup, p. 61 ; Vanier, p. 217. Pour un autre exemple de fraternité entre francophones et anglophones, mais où les unités ne sont pas précisées, voir Corneloup, p. 70.

⁵⁹ Henri Chassé, *Souvenirs de guerre*, Causerie du lieutenant-colonel Henri Chassé, D.S.O., M.C., du 22^e Bataillon, le 5 février, en la salle de l'Académie Commerciale, sous les auspices de la Société des Arts, Sciences et Lettres, Québec, Les Éditions du Terroir, 1920 p. 13. Tremblay précise aussi dans son journal son appréciation envers les officiers anglophones qui s'efforcent à les féliciter dans leur langue. Voir Tremblay, p. 72. Un autre exemple tend plutôt à souligner la méconnaissance du français des soldats britanniques, mais on ne perçoit pas de réelle antipathie. Selon Joseph Chaballe, certains Britanniques,

plaisent dans leur rôle d'interprète ; ils sont rémunérés et surtout, ils ont le sentiment d'être personnellement utile au fonctionnement de la vie militaire⁶⁰. Néanmoins, à l'instar du Franco-Américain Albert Béliveau qui dû rester en France après la démobilisation, certains francophones ont peut-être considéré qu'ils étaient manipulés pour leur expertise linguistique⁶¹. Il est d'ailleurs possible qu'un soldat puisse se sentir valorisé en temps de guerre, là où sa contribution est primordiale et méliorative, mais, comme Béliveau, se dise surchargé injustement dans l'après-guerre, alors que la signature de l'armistice révoque sa raison d'être en France. Le garder au front, c'est aussi le priver de sa rentrée au pays, rentrée qui se veut triomphale, excitante et somme toute, la récompense tant attendue à ses années de tranchées⁶². Cela dit, aucune de nos sources ne renvoie la même réticence que Béliveau dans son rôle d'interprète. Un tel cas infirmant notre constat – puisse-t-il être une exception – méritait toutefois d'être souligné.

Minoritaires dans un immense bassin d'anglophones, les combattants canadiens-français sont plus bavards sur leurs relations interethniques. Mais tout comme les soldats anglophones préalablement étudiés, ils font principalement référence à « l'autre » en tant que soldat et ce faisant, ils le jugent, le décrivent ou le caractérisent selon ses qualités militaires. Ils expriment franchement leur admiration ou leur mésestime sur tout combattant de langue anglaise en fonction de ses actions concrètes et ne manquent pas de

trompés par l'accent d'un Canadien français, l'auraient pris pour un espion allemand et fait prisonnier. « Il fallut du temps pour faire comprendre aux English que l'allemand qu'ils avaient entendu n'était autre chose que du « Canayen » ». Voir Chaballe, pp.148-149.

⁶⁰ Pope, p. 63 ; Alphonse Couture dans Michel Litalien, *Écrire sa guerre...*p. 55.

⁶¹ Jean Lamarre, « L'œuvre d'un patriotisme exacerbé », dans Charles-Philippe Courtois et Laurent Veyssière, dir., *Le Québec dans la Grande Guerre*, Septentrion, Québec, 20015, p. 88.

⁶² Pour plus d'information sur les procédures de démobilisation et de transition des sociétés (civiles et militaires) de la guerre à la paix, voir Bruno Cabanes, *La victoire endeuillée. La sortie de guerre des soldats français (1918-1920)*. Paris, Éditions du Seuil, 2004, 555 pages.

préciser dans leurs témoignages lorsqu'ils reçoivent à leur tour de telles félicitations⁶³.

Tremblay est l'un des témoins le plus critique de notre échantillon face aux aptitudes militaires de ceux qu'ils croisent :

Le soir, nous sommes relevés par un bataillon le « 12 » York. Ce bataillon est commandé par un Capitaine ; et j'ai dû intervenir plusieurs fois dans leurs propres affaires afin d'être relevés. L'insouciance et l'ignorance de ces gens-là sont inconcevables. [...] Ils n'ont pas jugé nécessaire de faire la moindre reconnaissance du secteur qui est nouveau pour eux, ni faire les arrangements au sujet de guides pour la relève⁶⁴.

Ainsi, dans l'esprit de Tremblay, la rigueur militaire occupe une place prépondérante et quiconque s'en soustrait mérite d'être réprimandé en conséquence, certes par ses commentaires dans son journal, mais également sur le terrain. Au 22^e, il mise ardemment sur l'entretien des tranchées par ces hommes, tellement qu'il digère mal que d'autres unités puissent bâcler la tâche lors des relèves⁶⁵. À l'inverse, il n'hésite pas à applaudir les qualités combattantes qu'ils discernent chez autrui, tel qu'exprimé avec enthousiasme envers les troupes australiennes:

J'ai eu souvent l'occasion de les voir, de leur causer. Quels hommes! Ce sont de fameux soldats dont la tenue est merveilleuse sous les plus forts bombardements. De la discipline de parade, ils n'en ont pas du tout, leur langage est horrible ; leurs jurons font pâlir ceux des nôtres qui pourtant, Dieu sait sont vilains. Cependant, il n'y a pas de meilleures troupes en France; l'ardeur, la persévérance qu'ils mettent à l'action est extraordinaire⁶⁶.

⁶³ De notre échantillon, au moins 9 en font mention avec fierté.

⁶⁴ Tremblay, pp. 122-123. Toujours dans son journal, il dit d'un officier britannique : « Son égoïsme est renversant ; il veut que sa division seule prenne Lens si possible, afin d'en avoir tout le crédit : le pauvre imbécile ne réalise pas que les hommes de sa Division sont exténués et qu'il en reste peu. Il est facile à déduire pourquoi certaines attaques par les troupes anglaises sont parfois très coûteuses et n'ont pas le résultat désiré. Il est inconcevable que des incompetents du calibre de ce GSOI (General Staff Officer) puissent occuper de si importantes fonctions à l'état-major d'une division. » *Ibid.*, p. 219.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 143 et 252.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 250. Il exprime aussi à maintes reprises l'appréciation qu'il porte à certains officiers anglophones, notamment Byng, Currie, son major de brigade McAavity et le major Clark-Kennedy du 13^e bataillon dont Joseph Chaballe fait également mention. Asselin décrit aussi l'estime qu'il porte pour des officiers britanniques dans ses propres correspondances.

Les relations interethniques au front ont beau être cordiales, sinon amicales, elles n'ont pas le pouvoir d'effacer l'amertume ressentie par les soldats francophones – principalement ceux attachés au 22^e – envers les responsables des attaques médiatiques dont leurs compatriotes sont victimes au pays. Des meneurs de troupes comme Asselin et Tremblay critiquent les magnats de la presse britannique avec sévérité. Voici ce que rapporte Tremblay suite à sa rencontre impromptue avec l'un d'eux :

Lord Beaverbrook est l'âme de la campagne odieuse qui se fait à l'heure actuelle sur le dos de notre race. Ses articles sont d'une violence inouïe tous les jours il dépeint les Canadiens français sous des couleurs les plus sombres. L'acte de judas est moins traître que celui des Canadiens français ; nous sommes plus que des Slackers ; nous sommes des lâches. [...] Le 22^e sauve à l'heure actuelle la réputation du Québec⁶⁷.

En plus d'être affectés par une presse anglophone acrimonieuse, nombreux sont les soldats qui lèvent le voile sur la politique de Sam Hughes vis-à-vis des Canadiens français et, par le fait même, sur l'administration de l'armée canadienne qui, à leur avis, les défavorise injustement⁶⁸. C'est le cas des promotions accordées à des officiers anglophones de grade et d'expérience inférieurs à Tremblay et à Joseph Philippe Landry⁶⁹. Plusieurs témoignages répertoriés dans l'ouvrage de Litalien traduisent

⁶⁷ Tremblay, p. 254 Voici ce qu'affirme Asselin de son côté: « [...] l'alliance des lords et de Lloyd George, conclue avec le concours de Beaverbrook aura ravalé la politique anglaise à un niveau dont on n'a pas idée chez nous : Northcliffe et Beaverbrook sont deux bandits et ce sont eux qui mènent. Il y aura de sérieux règlements de compte après la guerre. » Lettre d'Olivar Asselin à sa femme Alice, 7 septembre 1918, dans Hélène Pelletier-Baillargeon, *Olivar Asselin et son temps – Le volontaire*, Tome II, Fides, Montréal, 2001, p.220.

⁶⁸ Six Canadiens français de notre échantillon en témoignent (Berthiaume, Tremblay, Landry, Asselin, Corneloup, Pope) et à ceux-là nous pouvons rajouter Eugène Mackay–Papineau et Maurice Bauset cités dans Litalien. C'est également ce que révèle l'étude de Jean Pariseau et Serge Bernier abordée en introduction de mémoire.

⁶⁹ S'étant fait promettre par Hughes le commandement d'une brigade dans le premier contingent, Landry se voit finalement retirer ce privilège par le ministre lui-même au profit d'un officier anglophone. Cette situation est d'autant plus fâcheuse pour Landry qu'elle est rapportée dans la presse comme résultant de sa propre décision. Pour plus d'information sur l'indignation vécue par Landry, voir les correspondances qu'il entretient avec sa famille dans le Fonds Landry conservé à la Bibliothèque et archives nationales du Québec à Montréal. Tremblay, quant à lui, n'obtient pas le commandement espéré de la 5^e brigade : « Je crois que la raison pour laquelle Ross me passe par-dessus est qu'il y a trois bataillons anglais dans la

également l'insatisfaction des soldats quant à l'organisation du recrutement. Ils déplorent la négligence et l'indifférence des autorités face à leur vœu d'être réunis dans une unité qui partage leur langue et leur religion⁷⁰. En somme, autant de propos qui indiquent que les soldats francophones sont, pour certains du moins, conscients de l'injustice ou de la mauvaise presse dont ils sont victimes. Le blâme cependant repose sur les hautes instances du monde militaire, politique ou médiatique. Au front, les Canadiens français ne semblent pas tenir rigueur de cette injustice à leurs camarades d'armes anglophones. De ce fait, leurs relations n'en paraissent pas affectées.

2.4.3 Défendre sa « race » par les armes

Qu'il soit réel ou imaginé par les Canadiens français eux-mêmes, ce sentiment qui pèse sur la minorité qu'ils représentent au front se traduit par une obsession de défendre la réputation de leur « race ». Cette réalité s'applique particulièrement aux combattants provenant d'unités francophones et à plus forte raison ceux du 22^e. S'il est vrai que tout soldat est « orgueilleux de son unité »⁷¹ en étant fondamentalement convaincu qu'aucune ne puisse surclasser la sienne, les références à l'appartenance au bataillon sont exprimées dans les témoignages des membres du 22^e avec une emphase beaucoup plus profonde, personnelle, une emphase qui parfois frôle la spiritualité: « Le 22^e revenait boueux, sanglant, épuisé, mais il rapportait, pour la race, de la gloire plein le

brigade contre un seul bataillon de Canadiens Français. La Franc-maçonnerie a aussi dû jouer une grande influence. » Tremblay, p. 225.

⁷⁰ C'est notamment ce que revendiquent Asselin, J.C.A. Lachance, Joseph N. Paquin, Joseph Brunet, Joseph Lapointe, mais on estime que cette idée a dû être partagée par beaucoup d'autres francophones. Voir Litalien, *Écrire sa guerre...* pp. 50-54.

⁷¹ Tel que l'explique George-Ulric Francoeur : « On se rend à l'estaminet, pour se distraire, et prendre un verre de vin [...] C'est là qu'on rencontre les soldats des autres unités. Chacun parle de son régiment, pas un bataillon ne vaut le sien! Pas un peloton ne rivalise avec le meilleur de la compagnie, nous sommes tous orgueilleux de notre unité. » George-Ulric Francoeur, *Mon journal France-Belgique (1915-1916)*, Texte édité par Michel Litalien, Athéna, Montréal, 2011, p. 224.

casque, de la fierté plein le cœur »⁷², raconte Chaballe. Même un observateur extérieur au 22^e remarque cette particularité régimentaire :

[...]je n'en voyais pas [de sentiment] de plus puissant que la fierté de race, ou plutôt un esprit de corps se confondant au 22^e avec la fierté de race. [...] Ils ont la prétention d'être des « Christ », des « tabernacles », des « câlices », noms d'oiseaux qui dans leur langue effroyablement mais innocemment blasphématoire veulent dire qu'ils ne se laisseront pas marcher sur les pieds ; et le soir, ils enlèvent de leur képi, pour le mettre sous leur chevet, le castor à la dent implacable, symbole de l'ingénieuse et persévérante vaillance canadienne-française⁷³.

Comme l'illustre le graphique 2.3, les références à l'appartenance de l'unité sont aussi plus nombreuses dans les écrits francophones (93% contre 20% pour les anglophones). Pas un discours de pré-offensive prononcé par Tremblay ne passe outre cette fierté « raciale ». Conscients de leur particularité distinctive dans une armée de l'Empire britannique, les soldats francophones ne manquent pas une occasion de prouver que « les *Canayens* ne sont pas des slackers »⁷⁴. C'est justement la raison pour laquelle, ils vont, comme le remarque Asselin, « presque partout, dans les limites de leurs attributions, [faire] les besognes les plus utiles et parfois les plus dangereuses »⁷⁵. Cela dit, leur réputation de troupes exemplaires semble d'ores et déjà reconnue par les anglophones au front, tout comme par les médias. À n'en pas douter, les critiques de la presse envers les Canadiens français restés au pays accentue leur besoin de se démarquer sur le terrain pour ainsi corriger la réputation des leurs, désormais entachée. Nonobstant cette mauvaise presse – qui rappelons-le, est localisée temporellement pendant le conflit – comment expliquer cette volonté tenace qu'ont les soldats francophones à vouloir prouver qu'ils ne sont pas inférieurs aux troupes anglophones? Des commentaires

⁷² Chaballe, p. 203.

⁷³ Fonds Olivar Asselin, Correspondance personnelle, P72/B3,6.

⁷⁴ Tremblay, p. 153.

⁷⁵ Fonds Olivar Asselin, *Ibid.*

comme celui-ci nous obligent à nous interroger sur le sentiment de victimisation des soldats canadiens-français :

Appartenant à une autre race [...], ce bataillon composé de toute une élite de jeunesse ardente, patriote, enthousiaste, toute embaumée des fleurons de la Nouvelle-France semblait perdue au milieu de cette formidable armée levée par l'Angleterre. Mais aucun bataillon n'eut tant de renommée, ne fut plus surveillé, ne fut plus critiqué.

Ils le savaient tous, ces braves, que des yeux louches épiaient leurs moindres actes ; que les moindres imprudences seraient commentées, agrandies, falsifiées. Jeté dans l'armée britannique sur le même pied d'égalité, mais à la considération des remarques que l'armée française pourrait faire à un régiment anglais perdu dans ses rangs, que fut-il advenu si un simple fléchissement, une simple erreur, une calamité fatale eussent glissée dans ses cadres? Hélas! une brigade, une division même eut été excusée par la force des choses : le 22^e eut été blâmé, réprimandé, disgracié, parce que sur sept millions de soldats anglais, il était le seul de langue française.

[...] Pour parer à toutes éventualités, il fallait tenir, souffrir, vaincre, prouver que notre race n'était pas inférieure aux autres⁷⁶.

Certes, le 22^e détonne dans l'Armée britannique, de même que dans le corps canadien. Mais est-il, comme le prétendent Corneloup et la « thèse de l'opprimé », victime de discrimination? Dans son journal, Tremblay soulève quelques injustices qu'il croit être d'origine ethnique, ou à tout de moins linguistique au niveau du commandement⁷⁷, mais il n'insinue en rien que son bataillon soit la cible d'une conspiration anglophone qui vise à amoindrir sa réputation. C'est à se demander, donc, si cette volonté de défendre la « race » canadienne-française par le biais des armes ne repose

⁷⁶ Corneloup, pp.33-34.

⁷⁷ Il est question notamment, de la promotion du colonel Ross au commandement de la 5^e brigade au détriment de Tremblay ou encore d'une fausse accusation par la 1^{ère} Division canadienne à l'effet que le 22^e aurait abandonné des tranchées au Mont Sorrel. Néanmoins, Tremblay explique son point aux Généraux Turner et Macdonell qui l'écoutent avec attention avant de lui « promettent de mettre les choses au clair », prouvant ainsi une certaine confiance envers le commandant du 22^e. Il n'y a donc pas lieu de parler d'une discrimination marquée envers le 22^e, d'autant plus que les félicitations, promotions et décorations envers ses membres sont notées en grand nombre dans les témoignages francophones à notre étude. Ainsi Chaballe rapporte la reconnaissance du Brigadier-Général D. Watson, commandant de la 5^e brigade en ces mots : « [...] Je signale ce cas particulier, mais il illustre bien la conduite de votre bataillon dans toutes ses entreprises depuis son arrivée en ce pays; tout ceci a été noté et mentionné dans mon rapport aux autorités supérieures. » Le Major-Général Turner abonde dans le même sens : « Je désire vous féliciter de la façon heureuse dont un détachement de votre bataillon a mis à exécution l'opération locale de la nuit dernière ». Voir Chaballe, p.78. Notons aussi plusieurs félicitations adressées au 22^e par des officiers anglophones (dont le Général Byng) et rapportées par Tremblay. Voir Tremblay, pp. 45, 71, 92, 167, 171, 203 et 212.

pas ultimement sur une attitude de victimisation créée par les soldats francophones et renforcée entre eux. Cette vision semble davantage construite sur des perceptions et moins sur des faits démontrables. On la remarque dans le journal de Paul Avila Berthiaume, alors qu'il raconte sa traversée atlantique vers le front : « Sur ces 2000 [soldats], il y a des conscrits anglophones [...], plus âgés que nous. Nous ne fraternisons pas. Peu parlent le français. Ils ne semblent pas nous avoir en amitié, car ils nous lancent des regards douteux, chargés de je-ne-sais-quoi. Autant nous sommes bruyants et joyeux, autant ils sont taciturnes »⁷⁸. Si réellement, ces conscrits anglophones « boudent » Berthiaume et ses semblables, c'est potentiellement qu'ils associent, tel qu'enseigné par les médias, l'imposition de la conscription à la lâcheté des Canadiens français. Dans ce contexte, on comprend leur réticence à fraterniser avec ceux qu'ils prennent pour responsables de leur sort. D'ailleurs, Berthiaume n'indique aucune initiative de sa part à sociabiliser avec eux ; peut-être renvoie-t-il aux anglophones la même impression de fermeture. Rappelons toutefois qu'il s'agit d'une première impression sur ces troupes anglophones avec qui Berthiaume n'a pas encore partagé le quotidien des tranchées, mais il est intéressant de constater qu'un simple regard peut parfois suffire pour déranger l'estime du Canadien français.

En somme, bien que les conclusions tirées de l'ensemble de nos témoignages soient liées, seul l'échantillon francophone témoigne ardemment de la pression ressentie par les combattants pour la défense de la réputation de leur « race ». Constat commun aux deux échantillons : on remarque une fissure psychologique séparant les nouvelles recrues

⁷⁸ Paul Avila Berthiaume, *Quinze mois de vacance en kaki. Journal d'un soldat canadien-français lors de la Première Guerre mondiale*, Éditions le grand fleuve, 2014, p.60.

des combattants aguerris, fissure qui reflète l'idée d'un système relationnel défini par l'expérience combattante⁷⁹.

Au final, la croyance selon laquelle les combattants canadiens-français auraient souffert de traitements racistes de la part des Canadiens anglais ne peut donc être confirmée par l'étude de ces deux échantillons. Maintenant que leur contenu respectif a été décortiqué de manière séparée, nous réunirons leur parole pour constater l'étendue de leurs concordances. Ainsi pourrions-nous mieux circonscrire les matrices relationnelles développées au front et relativiser l'importance qu'accorde la croyance populaire à la variable ethnique dans les rapports entre combattants.

2.5 Regard sur l'autre : des témoignages convergents

Deux thématiques communes à nos échantillons combinés seront ici abordées. D'abord le regard que les combattants posent sur les « races » qui leur sont le plus étrangères : les troupes coloniales. Par troupes coloniales, nous entendons ici les combattants autochtones représentant une minorité visible (Noirs, Amérindiens, Asiatiques, etc.) détonnant de la majorité blanche des armées dans lesquelles ils sont intégrés.

Ensuite, la nette distinction que les combattants perçoivent entre soldats *impériaux*, c'est-à-dire les soldats britanniques, et *coloniaux*, soit les soldats blancs provenant des divers dominions et combattant pour une armée nationale chapeautée par l'Armée britannique. Ainsi, on comprend que dans l'Armée néo-zélandaise, par exemple,

⁷⁹ Même au sein du 22^e, où règne un sentiment d'appartenance des plus marqués, il est possible de retrouver ce malaise, cette répulsion face à ces nouveaux venus qui, en plus d'être nuisibles par leur méconnaissance de la guerre, bénéficient injustement de la renommée d'une unité pour laquelle ils n'ont encore rien sacrifié. Voir Corneloup, pp. 142-143. Pour une description plus humoristique de cette relation entre nouveaux et anciens, voir Berthiaume p. 80.

s'y trouvent une majorité de Coloniaux, de même que certains autochtones, les Maoris, davantage considérés comme troupes coloniales de l'Armée britannique. Autre précision, même si les Indiens possèdent leur propre armée – évidemment administrée par l'Armée britannique – cela ne leur confère pas le statut de Coloniaux, puisque d'une part, l'Inde n'est pas encore un dominion, et d'autre part, ils n'ont pas le caractère de « blancheur » des autres coloniaux. Notons finalement que les termes *Coloniaux* et *Impériaux* n'ont rien d'officiel ; ils ne sont qu'utilisés par les soldats à des fins d'identification.

2.5.1 Les soldats blancs face aux troupes coloniales

S'il est convenu jusqu'ici que les relations entre Canadiens anglais et français au front ne souffrent pas des soubresauts du théâtre politique national, en est-il de même pour les relations incluant des soldats d'ethnies considérées comme *inférieures*? Autrement dit, les conceptions et classifications ethniques⁸⁰ de l'époque sont-elles perceptibles dans les rapports entre les soldats blancs, d'origine européenne et appartenant au monde dit *civilisé* et les autochtones rattachées aux armées alliées? Ou à l'inverse, l'expérience du front a-t-elle encore une fois primauté sur toutes ces caractérisations ethniques qui ne prennent vie qu'en dehors du monde militaire?

D'abord, même si les combattants écrivent de manière généralement respectueuse sur les minorités ethniques qu'ils rencontrent, il n'en demeure pas moins que le racisme est manifeste dans l'organisation militaire. Si quelques Canadiens français rapportent avoir été victime de discrimination dans leur enrôlement, les autres groupes ethniques,

⁸⁰ Santanu Das nous renvoie à l'ethnologue écossais Robert Knox qui aurait été le premier, déjà en 1850, à présenter avec détails la hiérarchisation raciale qui prévalait dans les conceptions occidentales. Voir Robert Knox, *The Races of Man : A Fragment*, Philadelphia : Lea and Blanchard, 1850, 323 p. cité dans Santanu Das, *Race, Empire and First World War Writing*, Cambridge University Press, Cambridge, 2014 p. 11.

c'est-à-dire les Amérindiens, les Noirs, les Asiatiques, se buttent dans un premier temps à un rejet catégorique et systématique⁸¹. La raison est simple : dans une guerre de peuples civilisés, il est inconcevable de laisser les « non-blancs » combattre aux côtés des blancs⁸². Les accepter comme partie intégrante de l'Armée reviendrait à leur donner accès à la gloire, pis même, leur fournirait une tribune pour revendiquer leurs droits civiques en reconnaissance de leur contribution⁸³. Cependant, les états-majors comprennent rapidement que plus la guerre s'enlise, plus leur besoin en hommes augmente et qu'ils n'ont finalement d'autres choix que de profiter de ce réservoir d'effectifs que leur offre leurs empires coloniaux⁸⁴. Certains hommes d'État y voient l'occasion de réduire la pression sur leurs propres troupes, tel le Premier ministre Clemenceau qui affirme préférer « faire tuer dix Noirs qu'un seul Français », tout en insistant sur le fait qu'il « respecte

⁸¹ Pour plus d'information sur l'expérience afro-canadienne pendant la Première Guerre ou plus précisément, sur la seule unité entièrement noire du CEC à avoir joint le front (le Nr 2 Construction Battalion), voir Barbara Wilson, *Ontario and the First World War 1914-1918: A Collection of Documents*, University of Toronto Press, Toronto, 1977, 201 p. ; Calvin Woodrow Ruck, *The Black Battalion 1916-1920. Canada's Best Kept Military Secret*, Halifax, 1987, 125 p. Pour les Amérindiens, se référer plutôt à Fred Gaffen, *Forgotten Soldiers*, Theytus Books, 1985, 152 p. ; Timotyhy C. Winegard, *For King and Kanata. Canadian Indians and the First World War*, University of Manitoba Press, 2012, 223 p.

⁸² James W. St. G. Walker, « World War 1 : Enlistment of Visible Minorities in the Canadian Expeditionary Force » *Canadian Historical Review*, University of Toronto Press, DXX, I, 1989, p. 6 ; Christopher Pugsley, « Image of Te Hokowhitu A Tu in the First World War », dans Santanu Das, dir., *Race, Empire and First World War...* p. 197.

⁸³ Notons que parmi toutes les troupes coloniales de l'Armée britannique, le gouvernement sud-africain est celui qui démontre la plus grande crainte face à cette revendication civique. Selon Dominiek Dendooven, les Noirs n'auraient obtenu l'autorisation de s'enrôler qu'en 1916 et encore, leur contrat leur permettait uniquement l'accès aux unités d'ouvriers et n'était valide qu'un an, afin de limiter leur implication en Europe. À la demande de leur gouvernement, « ils étaient les plus mal traités de toutes les troupes auxiliaires armées noires, ils ne pouvaient avoir aucun contact avec la population locale ni quitter leur camp sans être accompagnés d'un sous-officier blanc, ils vivaient dans une prison virtuelle [...] » Dominiek Dendooven, « Les Dominions et colonies britanniques sur le front en Flandres », dans Dominiek Dendooven et Piet Chilens, dir., *La Première Guerre mondiale ; Cinq continents au front*, Éditions Racine, 2008, pp.107-108.

⁸⁴ Voici un aperçu de la contribution des troupes coloniales : 1 400 000 Indiens, (soit 100 000 de plus que tous les soldats des dominions britanniques réunis), 500 000 soldats coloniaux français, deux millions d'Africains (soldats ou agriculteurs) et 140 000 Chinois (recrutés en tant que travailleurs dans le *Chinese Labour Corps*). Seulement pour le CEC, nous comptons environ 1000 Noirs, 3500 Amérindiens et plusieurs centaines d'Asiatiques. Voir Walker, p. 25 ; Das, p. 4. ; Gwynnie Hagen, « Le Chinese Labour Corps », dans Dominiek Dendooven et Piet Chilens, dir., *La Première Guerre mondiale ; Cinq continents au front*, Éditions Racine, 2008, p.137.

infiniment ces braves Noirs »⁸⁵. D'autres, à l'image du général français Mangin, grossissent les traits raciaux de leurs troupes coloniales pour justifier leur envoi en première ligne⁸⁶. Considérés comme inférieurs intellectuellement, les soldats de couleurs seraient plus dociles, mais également plus féroces, ou plus martiaux, d'où l'aspect stratégique de leur attribuer les tâches les plus dangereuses⁸⁷.

Or, ce racisme clair et indéniable ne transparait pas au niveau relationnel entre combattants. Nous n'avons répertorié que 19 témoignages qui font référence aux troupes coloniales⁸⁸ et parmi eux, un seul émet des commentaires déshonorants à leur endroit soit Paul Avila Berthiaume, toujours pendant sa traversée atlantique. Il serait délicat de parler de relations entre combattants puisque ces recrues, en débarquant en France la journée de l'armistice, ne connaîtront finalement jamais l'expérience du front. Voici, tel qu'il le note dans son journal, ses impressions envers ces « coolies chinois venus de Hong Kong » qui seront utilisés comme main d'œuvre de l'armée:

Quand ils caquettent ensemble, on dirait un poulailler. [...] Je n'ai jamais vu d'espèce humaine si dégradée. Empestant à dix pas, leur regard de fouine et leur face simiesque n'expriment qu'un désir : celui de nous

⁸⁵ Christian Koller, « The Recruitment of Colonial Troops in Africa and Asia and their Deployment in Europe during the First World War », *Immigrants & Minorities*, Routledge, Vol. 26, Nos. 1/2, Mars/Juillet 2008, p. 120. Notons que Winston Churchill partage aussi ce point de vue. Voir Parliamentary Debates, 5th series, vol. 82, 2023-5, cité dans Koller, p. 113.

⁸⁶ Certains soldats vont également en être influencés, comme nous le montrent les propos de John Bernard Brophy : « The Gurkhas and the Sikhs were sent away in Mesopotamia because they were too wild. If an officer's back was turned they were out over the trenches with their knives. They also chopped up a batch of prisoners before anyone could stop them. » Brereton Greenhous, *A Rattle of Pebbles, The First World War Diaries of Two Canadian Airmen*, Ministère de la Défense nationale, Service Historique, Monographie No4, 1987, p. 13. Cette représentation bestiale des troupes coloniales telle que proposée par Mangin entraîne des répercussions dans la population locale qui se montre plus réticente à les recevoir. Voir notamment les propos racistes de Lucie Cousturier dans *Des inconnus chez moi*, 1920.

⁸⁷ Pour plus d'information sur la théorie de Mangin, voir Charles Mangin, *Force Noire*, Hachette, Paris, 1910, 365 p. À propos de la « férocité » des guerriers coloniaux, Koller y voit davantage une forme de propagande initiée par l'Allemagne, mais reprise par les Alliés pour barbariser ces combattants de couleur. Il précise toutefois que les techniques de combats des troupes coloniales étaient généralement les mêmes que celles des unités européennes. Voir Koller, pp.122-123. Le soldat Victor Wheeler fait par ailleurs un commentaire sur la dangerosité des tâches spécialement attribuées aux troupes coloniales. Voir Wheeler, p. 79.

⁸⁸ Nous avons recensé 13 références dans les témoignages anglophones, 6 dans les francophones.

accoster et de nous ausculter. Malheur à celui d'entre nous qui par accident les frôle. Leur premier geste est de mettre la main dans notre pantalon ; pas pour nous voler, évidemment. Aussi, très souvent, un bon coup de pied les envoie rouler sur le pont en piaillant⁸⁹.

Berthiaume est une exception dans notre échantillon ; aucun autre combattant ne note de telles impressions. De toute évidence, les hommes sont intrigués par ces peuples étrangers qui, en plus d'être étrangement accoutrés⁹⁰, parlent une langue qu'ils n'ont jamais entendue et s'adonnent à des rituels qu'ils ne comprennent pas. Mais la curiosité ne renvoie pas forcément au dénigrement. Au contraire, beaucoup de ces guerriers impressionnent parce qu'ils ont la réputation d'appartenir à une race particulière, celle des races martiales⁹¹ :

Pleasantly, we found that a detachment of Gurkhas was also spending the night in the warehouse. Although reputed to be the India's most bloodthirsty fighters, these Gurkhas were amiable and friendly, laughing almost continuously. Each of them wore the famous kukri [...]. We insisted on seeing the big [knives] and, good naturedly, they complied. We felt like heels later, when each man cut himself before putting the knife away⁹².

⁸⁹ Berthiaume poursuit en transférant son attention sur les Indiens musulmans – qu'il nomme à tort les « Hindous » – à bord du même paquebot. La description qu'il fait d'eux est toutefois beaucoup plus flatteuse, précisant même qu'il les estime et qu'il admire leur foie « mahométane ». Voir Berthiaume, p. 60.

⁹⁰ Plusieurs troupes coloniales vont chercher à préserver leur identité culturelle ou religieuse en intégrant des symboles qui leur sont propres (turban, culotte bouffante, arme et couvre-chef distincts, etc.). Ainsi sont-ils encore plus intrigants aux yeux des Occidentaux qui, hormis certaines exceptions régimentaires ou régionales (le kilt écossais par exemple, ou le pompon rouge des Fusiliers marins français) et certaines variations dans les couvre-chefs, revêtissent l'uniforme conventionnel de leur armée respective. Dominiek Dendooven, « Les armées européennes loin du monolithe ethnico-culturel », dans Dendooven et Chielens, dir., *La Première Guerre mondiale ; Cinq continents au front*, Éditions Racine, 2008, pp. 28-36.

⁹¹ Selon Heather Streets, le terme de « race martiale » est plutôt fictif puisque plusieurs groupes considérés comme telle appartenaient davantage à une religion (Sikhs indiens) ou à une région (Highlanders, bien que plusieurs combattants ne proviennent pas de la région) qu'à une race à proprement parler. Les Gurkhas étaient également considérés dans cette idéologie voulant que certaines races soient biologiquement et culturellement prédisposées aux arts de la guerre. Voir Heather Streets, *Martial Race; The Military, Race and Masculinity in British Imperial Culture, 1857-1914*, Manchester University Press, 2004, pp.9-10.

Rejetant toute explication scientifique associée à cette théorie, Jeffrey Greenhut observe que les castes indiennes les plus à même de recevoir cette attribution honorifique étaient les plus rurales, les moins éduquées, et par le fait même, les plus dociles. Ainsi, à l'inverse, en apposant aux castes les plus éduquées la définition de non-martiales, les Britanniques se seraient donné le monopole des postes de commandement en plus de contenir les potentielles insurrections militaires, telle que la Révolte des Sepoys de 1857, encore fraîche dans les esprits. Voir Jeffrey Greenhut, « Sahib and Sepoy ; An Inquiry into the Relationship Between the British Officers and Native Soldiers of the British Indian Army » *Military Affairs*, Vol. 48, No1, Janvier 1984, pp.15-16.

⁹² Andrews, p. 54.

Cette admiration pour ces féroces guerriers que sont les Sikhs et les Gurkhas se retrouve dans huit de nos témoignages⁹³, les Chinois devant se contenter de trois occurrences : étant placés dans le corps de travailleurs, ils n'impressionnent pas au point de mériter quelques lignes dans les carnets des combattants. Nous retrouvons aussi une référence aux Amérindiens, plutôt intéressante, dans laquelle l'auteur aborde, sans pour autant critiquer, leur statut particulier d'exclusion du service militaire obligatoire en plus de souligner leur loyauté à la couronne britannique⁹⁴. En outre, certains non-combattants expriment leur regret de voir les troupes coloniales mêler à une guerre qui ne les concerne pas et qui les désavantage très certainement⁹⁵.

En somme, bien que notre échantillon nous empêche de circonscrire cette question fondamentale des relations entre blancs et non-blancs dans les rangs de l'Armée, il offre une piste vers cette idée de rapports interethniques basés, encore une fois, sur l'expérience du feu. Il serait néanmoins tout à fait pertinent d'interroger la version des troupes coloniales – bien qu'étant pour la plupart illettrés, ils n'ont pas laissé une grande richesse de témoignages – pour agrémenter cette réflexion. Ainsi serait-il envisageable d'expliquer leur caractère martial en exposant leur ardent désir de prouver, au même titre que les

⁹³ 6 anglophones ; 2 francophones.

⁹⁴ Wheeler, p. 150. Notons que cette exclusion n'a pas été décidée d'emblée par le gouvernement, elle est plutôt le produit d'une lutte autochtone contre la conscription. Considérant n'avoir jamais été traités comme « sujets britanniques » par le gouvernement canadien, les autochtones ne pouvaient concevoir que la loi sur le service militaire les inclurait. Pour plus de détails sur la lutte autochtone contre la conscription, voir Katharine A. McGowan, « Untill We Receive Just Treatment, The Fight Against Conscription in the NAAS Agency, British Columbia », *BC Studies*, Automne 2010, No 167, pp.47-70.

⁹⁵ Scott, p. 193 ; Crofton p. 188. Une infirmière française résume ici la même empathie que celle décrite dans nos sources. Elle écrit, en parlant d'un soldat colonial africain : « Il va mourir, dans ce climat fatal à sa race, pour ceux qui ont vaincu ses parents et annexé leur territoire ». Voir Madeleine Clemenceau Jacquemaire, *Les Hommes de bonne volonté*, Calmann-Lévy, 1919, p. 166.

Canadiens français ou encore des Irlandais⁹⁶, qu'en dépit de leurs différences, ils ont bel et bien leur place dans l'Armée? Le témoignage d'un soldat noir, cité dans l'ouvrage de Das, appuie cette hypothèse en présentant un réflexe similaire à celui des Canadiens français : « As Colored people we will be fighting to prove to England that we are not so vastly inferior to the white. We will be fighting to prove that we are no longer merely subjects but citizens – citizens of a world empire whose watchword should be Liberty, Equality and Brotherhood »⁹⁷. Ainsi, c'est par les armes qu'il entend s'élever au rang de cette catégorie racialisée associée à la « blancheur » afin de combler son désir d'égalité et de représentativité en tant que citoyen. Aspirer à la « blancheur », c'est donc aspirer à la transition sociale de « sujets » à « citoyens », transition procurée par l'acquisition d'une autonomie gouvernementale.

2.5.2 *Impériaux et Coloniaux* ; un clivage apparent

Si la perception de vivre une expérience martiale commune lie les combattants entre eux, l'inverse est aussi vrai. Combattants au nom de l'Empire, mais provenant des divers dominions, les soldats dits coloniaux semblent en effet avoir remarqué une nette opposition avec ceux qu'ils appellent les Impériaux, soit les troupes impériales

⁹⁶ La réalité des soldats irlandais est facilement comparable à celle des Canadiens français, non seulement dans leur appartenance religieuse détonnant du protestantisme britannique, mais aussi dans le climat politique prévalant dans leur pays respectif – avec évidemment, un cran d'intensité supplémentaire pour le cas irlandais. Au front, il n'est pas surprenant que leurs réactions puissent converger ; ils cherchent tous deux à montrer à l'Armée pour laquelle ils combattent que la minorité qu'ils représentent en est une noble, virile, et surtout, capable. La motivation de certains Irlandais est assurément renforcée par la promesse du nationaliste John Redmond qui compte sur l'effort de guerre irlandais pour mériter le *home rule*, c'est-à-dire l'autonomie interne du futur État. En intégrant un espoir d'indépendance politique à leur raison d'être sur le champ de bataille, il est fort à parier que les soldats irlandais ont dû redoubler d'ardeur pour impressionner les Britanniques – militaires, comme citoyens. Voir Dominiek Dendooven, « Les armées européennes ; loin du monolithe ethnico-culturel », Dominiek Dendooven et Piet Chielens, dir., *op. cit.* p. 28.

⁹⁷ Das, p. 17.

britanniques. Abstraction faite des minorités culturelles (tels les Canadiens français, les Irlandais ou les Jersiais, par exemple), le noyau des deux groupes se compose d'individus partageant la même couleur, la même langue, les mêmes origines. Mais malgré cet héritage culturel commun, plusieurs Coloniaux ne semblent pas considérer qu'ils partagent la même expérience de guerre que les Impériaux, d'où l'antagonisme de leurs relations. Évidemment, il serait exagéré de généraliser ce clivage à chacun des membres des deux subdivisions de l'Armée britannique et nous ne nions pas que de relations cordiales aient pu et se sont sûrement développées entre eux. Néanmoins, c'est un fait que les combattants, les Coloniaux surtout, s'identifient par opposition à l'autre groupe. Chacun des commentaires qu'ils écrivent envers d'autres Coloniaux sont systématiquement positifs⁹⁸ ; ceux envers les Impériaux pris collectivement le sont beaucoup moins⁹⁹. Voici comment Corneloup et selon ses dires, une majorité de soldats, perçoivent les troupes impériales:

Canadiens-anglais et Canadiens-français montrent un profond mécontentement [envers la 5^e armée britannique]. Qu'est-ce qu'ils valent leurs 2 millions de soldats, disaient les Canadiens-anglais, entraînés à froter leurs boutons trois fois par jour, à se raser tous les matins, à se nettoyer les dents à chaque repas? [...] Les Canadiens-français répondaient : Ils prétendent avoir sauvé la France avec leur morgue insolente et ce sont tous les Dominions qui la sauvent. Avez-vous vu une attaque sans les Canadiens ou les Australiens, sans les Néo-Zélandais ou les Sud-Africains?¹⁰⁰

⁹⁸ Nous en avons répertorié onze du côté anglophone, cinq chez les francophones, tous très éloquentes. Dans trois témoignages, les combattants se désignent eux-mêmes par l'appellation « Coloniaux », preuve de leur attachement à ce groupe distinctif. Nous n'avons répertorié qu'une seule mention négative de Coloniaux à Coloniaux : il s'agit d'un accrochage mineur entre Canadiens et Australiens, mais puisque s'étant conclu en une série de coups de poings et éclats de verre, nous en déduisons que l'abus d'alcool, plus que la réelle aversion mutuelle pourrait être à la base du conflit. Voir Clements, p. 86.

⁹⁹ Nous précisons « pris collectivement » en opposition aux extraits traitant des combattants britanniques individuellement dans lesquels le ton est vraisemblablement moins amer. Pour cette partie de l'étude, nous nous intéressons spécifiquement aux mentions qui généralisent ce groupe que représentent les troupes impériales.

¹⁰⁰ Corneloup, p.100. Notons que tous les témoignages ne sont pas aussi amers dans leur vision des Impériaux, certains, à l'image d'Andrews, ne font que remarquer le fossé que sépare les deux groupes : « The Canadians were a vastly different breed of cat from the British and our thoughts and actions were frequently at considerable variance » Andrews, p. 115.

Jean Brillant dresse un portrait similaire de sa perception des Impériaux en soulignant la « mésintelligence et l'antipathie qui règne entre les Britanniques et les Canadiens ». Il poursuit ainsi :

Les Anglais ne semblent pas loin de croire que nous, coloniaux, sommes des primitifs et des barbares. Sans doute nos manières et nos habitudes les offusquent, il n'y a pas jusqu'à notre façon de prononcer l'anglais, et ceci est aussi vrai des Anglo-Canadiens, qui les agacent. Nous sommes, il semble, à leur point de vue des êtres inférieurs dont on peut ignorer les aspirations¹⁰¹.

Comme le notent les deux combattants, ce ressentiment pour les troupes impériales est partagé chez les Coloniaux en tant que groupe identitaire, indépendamment de leur appartenance ethnique ou linguistique. C'est que leur altérité avec l'autre, l'Impérial, estompe les traits qui les distinguent dans leur propre groupe. Corneloup et Brillant s'accordent aussi avec les autres témoignages dans les reproches qu'il adresse aux Impériaux. Leur paresse, leur orgueil, leur « manières distantes et antipathiques »¹⁰² et leur abus de discipline sont les principales critiques qui ressortent dans les écrits des combattants des dominions¹⁰³. En fait, plusieurs Coloniaux ont l'impression que les Britanniques s'assoient impudemment sur leur statut de troupes impériales, mais qu'ils ne livrent pas les faits d'armes nécessaires pour mériter le prestige qu'ils demandent. On dit d'eux qu'ils réclament les victoires, mais qu'ils ignorent tout de la guerre : l'entraînement, la préparation, l'art de combattre, ayant finalement ni tradition, ni expertise martiales dignes de ce nom. À l'effet que les combattants britanniques se battent plus mollement, sinon moins féroce que les Coloniaux, J.G. Fuller répond par une théorie qui mérite

¹⁰¹ Jean Brillant, cité dans Michel Litalien, pp.74-75.

¹⁰² Jean Brillant, *ibid.*

¹⁰³ Voir notamment Tremblay p. 272, Pope, p. 47, Macleod, p. 23, Greenhous, p. 39, Adamson, p. 129, Asselin cité dans Pelletier-Baillargeon, p. 45. À l'inverse, certains Britanniques de notre échantillon font état de l'indiscipline qu'ils observent chez les Coloniaux, notamment dans leur familiarité avec leur officier. Voir Vaughan, p. 16, Bird, *Ghost Have...* p. 25, Scott, p. 23. ; Jean Lamarre, « L'œuvre d'un patriotisme exacerbé », dans Courtois et Veyssière, dir., *Le Québec dans la Grande Guerre...*p. 88.

d'être soulignée. Il estime que plus la distance qui sépare le combattant de sa patrie natale est grande, plus son niveau de loyauté envers son unité et de facto, sa dévotion envers celle-ci s'accroît. Les *shock troops* de l'Armée britannique seraient donc le fruit d'un éloignement trop prolongé avec le *home front* qui forcerait les combattants à se retourner vers le monde militaire en guise de famille d'adoption. De fait, les troupes des dominions seraient donc plus susceptibles de développer un tempérament véritablement guerrier¹⁰⁴.

Au-delà des caractéristiques guerrières remarquées par les combattants au front, cette idée de supériorité martiale des Coloniaux sur les Impériaux prendrait en fait racine bien avant la guerre. L'historienne Amy Shaw estime que déjà pendant la Guerre des Boers, les qualités physiques, le courage et la virilité des soldats canadiens impressionnent au point de nuire à l'image de la mère patrie britannique¹⁰⁵. Pour expliquer ces attributs, les journaux insistent sur le climat aride dans lequel ils grandissent, leur nordicité, leur habitude des grands espaces, bref que d'éléments propres à l'identité du dominion et surtout, que les soldats britanniques ne peuvent prétendre posséder. À l'inverse, l'industrialisation de la Grande-Bretagne aurait confiné ses citoyens dans des travaux moins exigeants physiquement, lesquels se seraient progressivement efféminés, affaiblis¹⁰⁶.

¹⁰⁴ Fuller complète sa théorie en ajoutant qu'elles sont également plus enclines à la nostalgie de leur pays d'origine, d'où le nombre plus élevé de mutineries, problèmes de discipline ou désertions du côté des Coloniaux. Fuller, p.23.

¹⁰⁵ Amy Shaw, « The Boer War, Masculinity, and Citizenship in Canada, 1899-1902 », dans Gentile et Nicholas (dir.) *Contesting Bodies and Nations in Canadian History*, University of Toronto Press, 2013, pp.100-105.

¹⁰⁶ *Ibid.*

Du côté britannique, seulement deux des cinq témoignages font mention de ces rapports entre Impériaux et Coloniaux et chacun, sans grand intérêt pour notre étude¹⁰⁷. C'est bien peu d'information pour catégoriser les ressentis des Impériaux, d'autant plus que la personnalité des auteurs peut faire considérablement varier le fond et la forme des témoignages. Aucun témoignage de notre échantillon n'en fait mention, mais notons toutefois la différence de solde qui était accordée aux différentes troupes dans l'Armée britannique¹⁰⁸. Connue de tous, cette variation dans le salaire à l'avantage des Coloniaux a pu être un élément qui a accentué le clivage relationnel entre les deux groupes.

Notre interprétation de la dynamique entre Coloniaux et Impériaux est donc directement tributaire des témoignages des combattants des dominions, car ils sont de loin plus bavards sur la question. En plus de véhiculer leurs propres impressions des Impériaux, ils rapportent à l'occasion dans leurs écrits les discours des Britanniques qu'ils rencontrent. Gardons toutefois à l'esprit que les Coloniaux sont maîtres de leurs témoignages, et donc, filtrent et choisissent, consciemment ou non, les récits qu'ils veulent bien considérer. Ainsi une étude plus approfondie de la vision britannique dans ce rapport identitaire ne serait pas à négliger pour défaire la relative exclusivité de la parole coloniale.

Conclusion

S'ils se rejoignent dans leurs conclusions, c'est-à-dire l'importance du partage d'une expérience combattante, les témoignages francophones et anglophones sont loin

¹⁰⁷ Vaughan, *Some Desperate Glory...* pp.3-16. ; Alasdair Sutherland, *Somewhere in Blood Soaked France; The Diary of Corporal Angus Mackay, Royal Scots, Machine Gun Corps, 1914-1917*, Spellmount Military Memoirs, The History Press, Gloucestershire, 2011, p. 140.

¹⁰⁸ Fuller, p. 76.

d'être identiques. Le style littéraire employé, d'abord, est diamétralement opposé, avec d'un côté pour les francophones, une prose plus enflammée, personnelle, axée sur les ressentis, et de l'autre, une écriture monochrome, simple, basée sur la description du quotidien. Divergents dans la forme, mais convergents dans le contenu, ils ont pour principale thématique les capacités martiales au travers des faits d'armes observés ou vécus. Dans le même ordre d'idées, la fierté d'appartenance à l'unité régimentaire est percevable dans les deux échantillons, mais avec une nette disproportion chez les francophones et à plus forte raison encore, chez ceux du 22^e. Sentant peser sur leurs épaules la réputation entière de leur « race », ces combattants canadiens-français sont habités d'une ferveur quasi-divine, d'une détermination les poussant à prouver qu'ils sont capables, sinon meilleurs que la majorité anglophone par laquelle ils se croient sous-estimés. Le concept d'ethnicité ne trouve pas la même résonance chez les anglophones ; ils ne l'utilisent pas pour se décrire eux-mêmes, mais seulement pour identifier les troupes coloniales qu'ils rencontrent et dont ils évaluent les qualités guerrières.

Pour qu'il y est scission relationnelle entre combattants, il doit y avoir un clivage dans leur expérience de guerre respective. Nos sources ont révélé deux cas possibles : d'abord, la dynamique entre soldats Coloniaux et Impériaux, ensuite, celle entre nouvelles et anciennes recrues, la seconde relation étant par ailleurs moins frappante dans les témoignages.

Ainsi pouvons-nous constater que la réalité du front, loin d'être un microcosme de la situation politique canadienne, est en fait un univers distinct où le partage d'une même expérience de guerre dissout les différences ethniques et filtre la perception que les combattants ont de « l'autre ». En ce sens, l'idée d'une oppression des combattants

Canadiens français sur la base de leur distinction ethnique ne peut être validée par la littérature de guerre. Ni la presse anglophone, ni les témoignages de guerre n'auront donc donné raison à la « thèse de l'opprimé ». Puisqu'elle ne peut être justifiée par nos sources, le chapitre suivant entend trouver une alternative à l'explication de son développement.

Chapitre 3 – Bouc émissaires, les Canadiens français?

« Je ne connais chez [les Canadiens français] qu'une forme d'extrémisme: l'extrémisme dans la candeur et la bonasserie; l'extrémisme dans l'aplatissement devant l'Anglais. Si nos compatriotes méritent un reproche, ce n'est pas d'avoir la rancune tenace, ni le pardon difficile; c'est d'avoir la mémoire trop courte et de croire ingénument que le coup qu'on leur porte, c'est toujours le dernier. »
- **Lionel Groulx, 1967**¹

« On doit pardonner mais ne pas oublier. Soyons dignes de notre devise " je me souviens ". »
- **Député Casgrain devant ses électeurs, Saguenay, 1921**².

Visiblement incrustée dans l'héritage des Canadien français, l'expérience mémorielle façonne leur appartenance identitaire. Au-delà de sa devise nationale, la mémoire de la belle province est en fait beaucoup plus fragile, délicate, morcelée qu'il n'y paraît. Elle n'est pas synonyme d'histoire car, comme le rappelle Mourad Djebabla, elle « commet des oublis, des censures mémorielles »³ pour n'en retenir qu'un récit cohérent avec ses aspirations identitaires. Imprégné par la « thèse de l'opprimé », son souvenir de la Grande Guerre n'y fait pas exception. Après la présentation des relations interethniques révélées par les sources, cette thèse si profondément ancrée dans la mémoire québécoise semble soudain incohérente. Admise comme vérité au point d'en aveugler la masse qui y adhère, se pourrait-il que cette « thèse de l'opprimé » durant la guerre de 14-18 ne soit en fait qu'un mythe? Un mythe tenace certes, ayant puisé ses racines dans le siècle passé, un mythe encore bien actuel dans les conceptions québécoises, mais un mythe tout de même, et non une croyance validée. Par « mythologie », nous n'entendons pas fiction, ni illusion⁴. Il faut plutôt comprendre le mythe comme une construction sociale aux contours

¹ Lionel Groulx, *Constantes de vies*, Fidès, Montréal, 1967, p. 124.

² Cité dans Mourad Djebabla, *Se souvenir de la Grande Guerre, La mémoire plurielle de 14-18 au Québec*, VLB Éditeur, Montréal, 2004, p. 28.

³ *Ibid*, p.11.

⁴ Pour plus d'explications sur la notion de mythe, voir l'introduction de Béatrice Richard, *La mémoire de Dieppe ; Radioscopie d'un mythe*, VLB Éditeur, Montréal, 2002, 205 p.

flous, une construction basée sur l'émotivité de la mémoire collective et dont la puissance évolue à travers le temps. La force du mythe tient dans son insaisissabilité ; on ne saurait expliquer l'origine d'une croyance mythique, mais on y adhère. Il s'agit donc d'un phénomène créé par l'émotion et la perception, beaucoup plus que par la rationalité.

Dans ce dernier chapitre, il conviendra d'abord d'exposer et de circonscrire ce lieu commun intégré à la croyance populaire québécoise qu'est la thèse de l'opprimé. Il sera ensuite question d'interroger ce « mythe » au moyen des conclusions tirées de l'analyse des sources. Finalement, en examinant l'évolution de la mémoire de la Grande Guerre, certaines pistes d'explications seront proposées quant à la provenance et au développement de ce mythe qui place les Canadiens français en position de victimes pendant le conflit.

3.1 Description du « mythe de l'opprimé »

D'entrée de jeu, précisons que nous ne nions pas que la période 14-18, et même ses soubresauts, ont été tragiques pour toute société ayant été impliquée dans le conflit, Canadiens français y compris. Ceux qui ont pris les armes, volontaires ou conscrits, ceux qui ont perdu un père, frère, fils ou mari, ceux qui ont subi les retombées de la guerre sur la scène nationale, les privations, les discriminations, les tensions interethniques, *tous* sont victimes, à une échelle ou à une autre, de cette effroyable et destructrice entreprise que fut la Première Guerre mondiale.

Pour une partie des Canadiens français de l'époque et dans l'opinion québécoise aujourd'hui, les francophones ont été lésés dans leurs droits, opprimés par la majorité anglo-saxonne qui, en temps de paix comme en temps de guerre, poursuivait son dessein

d'assimilation de la race canadienne-française sur le continent⁵. Plusieurs éléments présentés dans les chapitres précédents expliquent et justifient ce sentiment. Rappelons-les succinctement.

3.1.1 Les fondations crédibles du mythe

D'abord, considérons l'imposition du Règlement 17 qui dès 1912, restreint l'enseignement du français dans les écoles bilingues d'Ontario. En uniformisant la langue d'enseignement, cette décision politique menace la survie culturelle et linguistique des Franco-Ontariens et alerte les Canadiens français de tout le pays. Par le biais du *Devoir*, le nationaliste Henri Bourassa conjure les francophones de ne pas prendre les armes pour défendre outre-mer une liberté qu'on leur refuse dans leur propre pays⁶. Toujours dans le domaine politique, les élections fédérales de décembre 1917 et surtout, le plébiscite sur la conscription qui y est associé sont autant d'éléments qui accentuent et ancrent le sentiment d'oppression dans les esprits canadiens-français.

Soulignons également l'unilinguisme anglophone, ou plutôt, pour reprendre les termes de Jean Pariseau et Serge Bernier, le « bilinguisme à sens unique »⁷ du monde militaire qui rebute les francophones à l'intégrer. L'homogénéité de cet univers anglo-saxon qui, par ailleurs, ne naît pas avec la Grande Guerre, mais existe déjà bien avant la

⁵ Laurent Veyssière et Charles-Philippe Courtois, « L'engrenage de la guerre et la situation du Québec à l'été 1914 », Veissière et Courtois, dir., *Le Québec dans la Grande Guerre ; Engagements, refus, héritages*, Éditions du Septentrion, Québec, 2015, pp. 25-28.

⁶ Il écrit le 20 avril 1915 : « Au nom de la religion, de la liberté, de la fidélité au drapeau britannique, on adjure les Canadiens français d'aller combattre les Prussiens d'Europe. Laisserons-nous les Prussiens de l'Ontario imposer en maîtres leur domination en plein cœur de la confédération canadienne à l'abri du drapeau et des institutions britanniques? » Cité par Robert Rumilly, *Histoire de la Province de Québec*, t. XIX, Québec, Montréal éditions, p. 102.

⁷ Jean Pariseau et Serge Bernier, *Les Canadiens français et le bilinguisme dans les Forces armées canadiennes*, Tome I – 1763- 1969: Le spectre d'une armée bicéphale.

Confédération⁸, les désavantage de multiples façons. D'abord les officiers francophones y sont quasi-inexistants, sinon relégués à des fonctions administratives au pays⁹. La mise sur pied d'unités n'a également aucune commune mesure d'un groupe linguistique à l'autre ; on n'a qu'à comparer les efforts déployés pour créer le 22^e bataillon à la facilité qu'a eue Alexander Hamilton Gault à obtenir l'assentiment du gouvernement fédéral pour fonder la première unité envoyée sur le terrain d'opération, le *Princess Patricia's Canadian Light Infantry (PPCLI)*¹⁰. On ne pourrait passer outre le rôle du ministre de la Milice Sam Hughes dans le sentiment d'exclusion des Canadiens français, les ayant volontairement dispersés dans différentes unités du CEC¹¹. Pour bien des raisons, y compris celle-ci, leur recrutement était effectivement moins fructueux, et c'est un fait qu'ils se le firent reprocher par les masses anglophones.

Loin de prétendre témoigner de tous les maux subis par les Canadiens français pendant et après le conflit, cette courte énumération a présenté les fondements argumentaires du « mythe de l'opprimé ». Si les Canadiens français se sont sentis lésés dans leurs droits, c'est que dans une certaine mesure, ils l'étaient. Mais ce n'est pas là le propos du mythe. Le mythe prend forme lorsque l'oppression des Canadiens français est aveuglément surévaluée, alors qu'à l'inverse, leur part de responsabilité y est minimisée.

⁸ *Ibid*, p. 50.

⁹ Dans son étude sur les généraux de la Première Guerre, A.M.J. Hyatt relève que des 126 généraux ayant participé au conflit (soit au Canada, pendant l'entraînement en Angleterre ou sur le théâtre d'opération) 106 étaient canadiens, les autres britanniques. De ce nombre, seulement huit étaient canadiens français. Et parmi ces huit généraux, seuls trois d'entre eux ont finalement servi en France, mais sous le grade de brigadier (à savoir R. Brutinel, H.A. Panet et T.L. Tremblay). Thomas Louis Tremblay, commandant du 22^e bataillon, est le seul Canadien français à avoir servi au front sous le grade de général, mais encore, il n'obtient ce titre qu'à la toute fin de la guerre, en août 1918. Voir A.M.J. Hyatt, « Canadian Generals of the First World War and the Popular View of Military Leadership » *Social History*, Vol. 12, No 24, 1979, pp. 420-425.

¹⁰ Jean-Pierre Gagnon, *Le 22^e bataillon (canadien-français) 1914-1919, Étude socio-militaire*, Presses de l'Université Laval, Québec, 1986, pp. 27-33.

¹¹ Voir chapitre II, Section 2.3.2 L'échec du recrutement au Québec : à qui la faute? pour une explication plus profonde du rôle de Hughes.

3.1.2 Le mythe transposé au monde militaire ; une perception trompeuse et non questionnée

Ce que l'on comprend comme mythe, c'est l'exagération et l'adjonction de tous ces facteurs, ce qui peut générer chez les Canadiens français une vision des choses teintée par le sentiment d'oppression. Cherchant à protéger leur individualité ethnique, ils semblent sensibles à tout ce qui pourrait, de près ou de loin, lui porter atteinte. Par conséquent, l'oppression des Canadiens français ne se limite plus à des cas spécifiques et identifiables (le Règlement 17, l'unilinguisme de l'armée, etc.), mais se fonde dans une rhétorique victimisante qui brouille les frontières entre ce qui est ressenti et ce qui est réel. Ainsi, les paroles d'un journaliste ou politicien anglophone critiquant la faible participation des Canadiens français à l'effort de guerre est récupérée et intégrée dans la conception francophone comme l'expression de tout un peuple contre le sien. Même si, tel qu'abordé dans les chapitres précédents, des propos pour le moins positifs, voire flatteurs envers les Canadiens français sont véhiculés par des personnalités et médias anglophones, le filtre mémoriel les évacue pour ne retenir que les allégations négatives.

Si la délimitation entre les ressentis des Canadiens français et le réel est effacée, celle qui sépare la réalité du front intérieur et celle du champ de bataille l'est également. En fusionnant, dans les esprits, ces deux milieux antinomiques, le mythe gagne en force. Quelles que soient la forme et l'intensité de l'oppression envers les Canadiens français au pays, le mythe les transpose aux Canadiens français au front, fomentant sinon la certitude, du moins la croyance que *tous* les Canadiens français ont été opprimés par *tous* les Canadiens anglais (britanniques de surcroît). La perception de cette position désavantageuse des soldats francophones est telle que bon nombre d'historiens la

reprennent, mais sans – et c’est là où le problème se pose – que leur propos ne soit appuyé par des sources précises. C’est sur cela que nous nous attarderons.

En 1977, Gérard Filteau, l’un des premiers historiens francophones à avoir publié sur le conflit mondial (bien qu’il n’était pas historien militaire) au Canada français pave la voie de l’historiographie francophone avec une description sans ambiguïté sur la situation des soldats canadiens-français :

Le mépris de la langue française, dans l’armée, était un autre obstacle. En pratique, l’anglais était la seule langue utilisée. Même le 22^e régiment était commandé en anglais. On n’acceptait dans les régiments assignés aux Canadiens français que ceux qui ignoraient complètement l’anglais, tout en les qualifiant de *stupid*s. Quant aux autres, on les versait dans des régiments en majorité de langue anglaise, où ils se trouvaient dépaysés, s’ennuyaient, supportaient mal les plaisanteries et avanies qu’on ne leur ménageait pas¹².

Ce sont quelques lignes à peine, mais elles contiennent un puissant matériel pour féconder le mythe du Canadien français opprimé, ici le combattant. Est mis de l’avant dans ce bref exposé, non pas le manque de considération pour la langue française ni le refus de l’utiliser par gêne, par lacune linguistique ou par soucis d’efficacité, mais le *mépris* d’une institution complète envers un caractère identitaire vital pour les Canadiens français. Pour appuyer ce dédain envers une langue considérée comme inférieure, Filteau rapporte que l’on qualifie de « *stupid*s » ceux qui ignorent la langue anglaise, dépeinte ici comme celle du dominant. Il poursuit sa présentation de l’expérience combattante francophone en soulignant la profonde exclusion subie par les Canadiens français sous le motif de leur différence ethnique. Dans la foulée, il affirme qu’au Canada, un bruit courait à l’effet qu’aux soldats canadiens (en général ou seulement ceux canadiens-

¹² Filteau, p. 73.

français? ; on ne peut trancher avec certitude)¹³ étaient confinés les « sales besognes et [les] postes dangereux »¹⁴. Filteau prend néanmoins le soin d'ajouter qu'« au Québec, on se montra très sensible aux lourdes pertes éprouvées par le 22^e et l'on prétendit, à tort, qu'il était sacrifié à l'antagonisme de races. » Bien qu'il n'identifie pas l'origine de cette croyance selon laquelle les soldats francophones auraient été utilisés comme chair à canon, on lui doit quand même de reconnaître, quoique timidement, cette rumeur non-fondée. N'empêche, l'image de la réalité du combattant canadien-français qu'il décrit est fortement connotée. Elle est basée sur le rejet qu'il subit face à la majorité anglophone qui le méprise et le manipule à ses fins. Ce sont là des propos assez forts, mais soutenus par aucune source, témoignage ou données chiffrées.

Filteau n'est pas le seul à proposer cette lecture victimisante. Même Desmond Morton, historien chevronné et sommité dans le domaine de l'histoire socio-militaire, se laisse prendre par la force du mythe de l'opprimé lorsqu'il témoigne de l'expérience d'un soldat francophone, Arthur Joseph Lapointe. Pour illustrer la difficulté d'intégration et la désolante posture des francophones dans le monde militaire, Morton utilise Lapointe comme point d'appui à son argumentaire. Trois ans après la publication de Filteau, Morton écrit : « Even within the Corps, French Canadians found themselves in an alien, English Speaking environment. Outside the protective environment of their own 22nd

¹³ La phrase entière se lit comme suit : « Les critiques de Sam Hughes relativement à l'emploi des troupes canadiennes au front avaient fait courir le bruit qu'on leur réservait les sales besognes et les postes dangereux. » La référence à Sam Hughes, dont on connaît pour son hostilité envers les Canadiens français (et non envers les Canadiens en général) et le fait que cette phrase soit coincée entre deux occurrences aux troupes francophones laissent présager que les principaux concernés par les tâches ingrates susmentionnées soient nul autre que des Canadiens français.

¹⁴ *Ibid.*

battalion, they could easily encounter (or imagine) insults, prejudice and oppression »¹⁵. Comme chez Filteau, on note chez Morton un certain malaise, une réticence à affirmer que les troupes francophones étaient indéniablement maltraitées, d'où la précision entre parenthèses. C'est ce que le mythe prétend, et ils le croient peut-être, mais en leur qualité d'historiens, ils ont besoin, pour appuyer leur démonstration, de preuves qu'ils n'ont pas.

À défaut de ne rien citer, Morton utilise le témoignage de Lapointe qu'il interprète à l'avantage de sa proposition. Dans sa note de renvoi, il guide le lecteur à la page 20 du carnet de guerre de Lapointe. Y retrouve-t-on une preuve du sentiment d'oppression des combattants francophones représenté ici par la plume de Lapointe? Aucunement. Dans la version originale, tout comme dans celle traduite en anglais utilisée par Morton, Lapointe raconte effectivement une anecdote fâcheuse qui lui est arrivée. S'étant naïvement baladé dans une ville interdite aux troupes canadiennes, Lapointe se voit intercepté par un caporal anglais qui lui somme de lui présenter son certificat de permission. Étant bel et bien en permission, mais ayant oublié son certificat dans sa musette, il se voit condamné à cinq jours de travail supplémentaire sans solde. Lapointe clôt sa mésaventure sur ces mots: « Voilà donc la justice militaire, pensais-je en moi-même, pendant que l'escorte me conduisait à la salle de garde et que mon nom était inscrit au registre des punitions à côté de ceux de mauvais soldats, toujours réfractaires à la discipline »¹⁶. De toute évidence, Lapointe est loin d'apprécier cette discipline militaire à laquelle il vient d'être confronté pour la première fois. Certes, il avoue ressentir une « profonde humiliation »¹⁷ lors de son arrestation, mais il n'est pas dit que la sévérité à son endroit soit attribuable à son identité

¹⁵ Desmond Morton, « The Limits of Loyalty : French Canadian Officers and the First World War », dans Edgar Denton, dir., *Limits of Loyalty*, Wilfrid Laurier University Press, Waterloo, 1980, p. 82.

¹⁶ Arthur Joseph Lapointe, *Souvenirs et impressions de ma vie de soldat (1916-1919)*, St-Ulric, 1919, p.19.

¹⁷ *Ibid.*

ethnique. Il évoque effectivement la présence d'officiers canadiens-anglais et britanniques, mais jamais il ne prétend qu'ils sont nécessairement plus rigides, plus injustes, plus intransigeants avec lui parce qu'il est Canadien français. La suite de son témoignage ne laisse d'ailleurs entrevoir aucun ressentiment envers les anglophones. En ce sens, considérer Lapointe comme étant garant d'une parole combattante francophone qui s'avoue opprimée, ce n'est qu'agrémenter le mythe au moyen de preuves utilisées à tort.

D'autres historiens ont repris ce genre de discours erroné et collectivement accepté¹⁸. L'objectif ici n'est pas de les dénoncer, mais seulement d'illustrer que, d'une part, le mythe du Canadien français opprimé a été d'abord fécondé par la réalité du front intérieur puis exagérément transposé à celle du front, et que, d'autre part, il s'est incrusté dans la mémoire collective québécoise sans qu'il n'y ait eu une véritable analyse de sa validité, car il servait une cause identitaire.

3.2 Le mythe de l'opprimé confronté aux sources

3.2.1 L'oppression : sujet peu abordé dans les sources à l'étude

Ce que l'on remarque de prime abord, c'est que, de façon générale, le discours anglophone tenu pendant la guerre accorde très peu d'importance aux Canadiens français. Ils ont été parfois accusés dans la presse anglophone, c'est un fait, mais il semble que les

¹⁸ Cette croyance s'est même introduite dans les mentalités à l'extérieur du Québec, tel qu'on le constate dans les ouvrages internationaux suivants : André Siegfried, *Le Canada, puissance internationale*, Librairie Armand Collin, Paris, 1937, pp.196-197 ; Dominiek Dendooven, « Les dominions et colonies britanniques », dans Dominiek Dendooven et Piet Chielens, dir., *La Première Guerre mondiale ; Cinq continents au front*, Éditions Racine, 2008, p. 92. Notons aussi la quatrième de couverture de l'ouvrage de Provencher, véritable référence sur les émeutes de Québec 1918, sur laquelle on peut y lire : « l'armée canadienne est majoritairement anglophone et l'on sait de source sûre que les francophones, éparpillés, y endurent diverses brimades. » Voir Jean Provencher, *Québec sous la loi des mesures de guerre 1918*, Éditions Lux, Montréal, 2014, 161 p. Le problème demeure, quelles sont ces sources « sûres »?

Canadiens français, sans doute de façon inconsciente, surévaluent la quantité et la gravité des critiques publiées. En fait, bien que l'intensité et la fréquence des références aux Canadiens français varient au rythme de l'actualité politique, les médias ne consacrent qu'une infime partie de leur couverture au fait francophone qui, au demeurant, est loin d'être intégralement incriminant. Quant à la parole combattante, elle est encore plus discrète sur la présence francophone dans l'armée. Les occurrences aux Canadiens français, citoyens ou combattants, sont rares et presque exclusivement positives. Il semble donc que pour élucider le mythe de l'opprimé, il faille davantage se tourner vers les sources francophones. C'est à travers *certaines*¹⁹ d'entre elles qu'on y décèle le sentiment de victimisation à l'origine du mythe. Par contre, il serait imprudent d'accepter comme vérité irréfutable toute allusion à l'oppression des francophones, puisque le fait d'exprimer une impression ne certifie pas d'emblée que l'oppression eut effectivement lieu, ni même que le sentiment soit fondé.

Qui sont donc ces Canadiens français qui se disent opprimés? D'abord, l'étude des témoignages de combattants révèle que seule une très faible minorité d'entre eux évoque ce sentiment. Contrairement à ce que suggérait Filteau ou même Morton, les soldats francophones mutés dans des unités anglophones dont nous avons étudié les témoignages ne font aucune allusion à une forme d'oppression ethnique que ce soit. Tel que démontré précédemment, à l'échelle individuelle, la cohabitation interethnique dans les rangs de l'Armée canadienne semble harmonieuse, ou à tout de moins, très convenable. Les rares combattants qui évoquent un sentiment d'injustice proviennent tous, sans exception, de la seule unité canadienne entièrement francophone, le 22^e. La

¹⁹ Rappelons que les principales sources francophones qui décrivent le sentiment d'oppression semblent provenir majoritairement des membres du 22^e ou encore des citoyens francophones restés au pays.

quasi-homogénéité ethnique de ce bataillon confère à ses membres un sentiment de fierté inégalé, jouté d'une croyance profonde selon laquelle ils doivent défendre la réputation de la « race » canadienne-française qu'ils représentent au front. Néanmoins, il y a lieu de penser que les quelques allusions à la domination anglo-saxonne témoignée par les membres du 22^e n'ont, pour la plupart, aucun fondement. Loin de nous l'idée d'accuser ces soldats d'hypocrisie, nous ne prétendons pas qu'ils inventent leur sentiment d'oppression ; nous ne faisons que souligner que cette illusion, aussi réelle soit-elle dans leur psychisme, n'est pas basée sur des faits véridiques et observables à leur endroit.

3.2.2 Le sentiment d'oppression comme rempart à l'assimilation canadienne-française

Si certains combattants canadien-français (toujours du 22^e) ont intégré cette intuition en dépit de la réalité du front qui leur prouve le contraire, c'est probablement qu'ils avaient, déjà avant de mettre les pieds sur le champ de bataille, une hypersensibilité les rendant plus réceptifs aux signes d'oppression. Laissant le soin aux sociologues d'expliquer ce sentiment collectif dans sa totalité²⁰ ; on peut néanmoins, de façon hypothétique plus que catégorique, y déceler un lien avec le passé de vaincu, de dominé ou, pour reprendre l'expression de l'historien Jocelyn Létourneau, de « manqués » des

²⁰ Notons à ce propos le grand sociologue Jean-Charles Falardeau. Ayant énormément travaillé sur l'identité canadienne-française, Falardeau perçoit l'attitude défensive des Canadiens français comme le reflet de leur résistance à l'assimilation. Consciente de son statut minoritaire depuis la Conquête, la société canadienne-française n'aurait survécu que par l'affirmation de son individualité, c'est-à-dire ses droits élémentaires, sa langue et sa religion. Voir Jean-Charles Falardeau, « Les Canadiens français et leur idéologie », dans dir., Jean-Charles Falardeau, *La dualité canadienne ; Essais sur les relations entre canadiens anglais et canadiens français*, Presses universitaires Laval, University of Toronto Press, 1960, pp.48-69. Dans la même veine, soulignons également les travaux de Fernand Dumont et de Marcel Rioux qui proposent des hypothèses concordantes basées sur le statut minoritaire des Canadiens français, tant au point de vue démographique qu'économique pour expliquer l'édification identitaire canadienne-française. Voir notamment Marcel Rioux, « Sur l'évolution des idéologies au Québec », *Revue de l'Institut de sociologie*, no1, Université libre de Bruxelles, 1968, pp. 95-124 ; Fernand Dumont, « L'étude systématique de la société globale canadienne-française » *Recherche scientifique*, vol.3, no 1-2, janvier-août 1963, pp. 277-294.

Canadiens français²¹. Sans vouloir s'embourber dans le psychologisme identitaire canadien-français, il ne serait pas exagéré de percevoir leur irritabilité, ou du moins, leurs réflexes défensifs, comme un moyen d'affirmer leur individualité ethnique et par le fait même, de la protéger²².

Or, une fois intégrés au front, la plupart des combattants, hormis ceux du 22^e, ne ressentent plus cette angoisse car les distinctions ethniques viennent à s'effacer au profit d'une expérience combattante partagée avec le Canadien anglais. Ils ne parlent pas d'oppression car ils n'en perçoivent aucune. Seuls les Canadiens français restés derrière continuent de l'évoquer, d'autant plus qu'ils sont soumis aux discours nationalistes qui confortent leur perception d'être tenus pour victimes. Évidemment, tous n'approuvent pas le radicalisme de Bourassa qui appelle au rejet catégorique, à la haine même, des valeurs anglo-saxonnes, tel qu'il écrit ici dans *Le Devoir* :

[...] La propagande impérialiste, inspirée par la pensée maîtresse du pananglosaxonisme, a développé à outrance chez les coloniaux de race et de langue anglaises l'instinct de la domination, l'esprit d'accaparement et d'assimilation déjà profondément ancrés dans leurs cerveaux durs et frustrés. [...] Les Anglo-Canadiens cherchent avant tout à dominer le Canada pour leur propre compte et à façonner tous les Canadiens selon leur conception étroite et vulgaire. Au fond, ils sont tous plus ou moins de l'avis de cet Écossais de Montréal, qui pressait Lord Durham d'en finir avec la langue française, les lois françaises, les traditions françaises²³.

Sans surestimer l'influence que la presse francophone a pu avoir sur l'instrumentalisation du mythe de l'opprimé, il va se soi qu'en clamant son indignation

²¹ Jocelyn Létourneau, « Mythistoires de Losers : introduction au roman historique des Québécois d'héritage canadien-français » *Histoire sociale/Social History*, vol. 39, n° 77 (mai 2006), pp. 157-180.

²² Cette proposition rejoint en fait deux des « matrices historiques » de l'identité des Canadiens français selon Létourneau à savoir d'une part, leur volonté de « survivance » face à l'adversité sur le continent et d'autre part, la défense de leurs valeurs distinctes, comprise ici comme la « quête de soi » Voir *Ibid*, pp.165-172.

²³ Henri Bourassa, « L'impérialisme ; Le conflit des races et des religions », dans *Le Devoir*, 31 janvier 1916.

envers l'attitude anglo-saxonne jugée *jingoïste*²⁴, elle l'a davantage alimenté qu'elle ne l'a freiné. Bourassa n'est pas le seul architecte de cette mobilisation haineuse ; notons également Jules Fournier qui, tout en ne se privant pas d'attaquer le directeur du *Devoir* sur son ambivalence politique en temps de guerre, partage sa grogne face à la domination et l'arrogance anglo-saxonnes²⁵. Journalistes et lecteurs alimentent cette presse agressive (les seconds par le biais de lettres ouvertes) et l'on vient à penser que l'hypersensibilité qui régit les rapports interethniques produit, chez les francophones, une réponse disproportionnée avec les propos anglophones initialement publiés.

3.2.3 Émotivité et susceptibilité intrinsèques aux Canadiens français

Bien sûr, ayant dans le cadre de ce mémoire limité notre analyse aux quotidiens anglophones, nous ne pouvons affirmer avec certitude l'exagération des répliques des journalistes canadiens-français aux médias anglophones. Ce dont nous pouvons témoigner en revanche, c'est que les quotidiens anglophones dépouillés sont loin d'être aussi incriminants que ce que l'on laisse entendre. En ce sens, il ne serait pas exagéré

²⁴ Expression empruntée à l'anglais renvoyant à une doctrine chauviniste, patriotique et belliqueuse. Voir Roland Marx, « JINGOÏSME », *Encyclopædia Universalis* [en ligne] <http://www.universalis.fr/encyclopedie/jingoisme/> (page consultée le 2 avril 2016)

²⁵ Notons à cet effet l'accusation portée envers le directeur du *Daily Mail* ayant fait mauvaise presse aux francophones. En guise de réponse, Fournier écrit dans son journal *L'Action*, qu'« il [M. Macnab, le directeur] est lui-même un barbare, comme presque tous ceux de sa race. Quelques pages plus loin, une lectrice communique une copie de sa lettre envoyée à ce même M. Macnab en ces mots : « We are quite satisfied to let you remain in your gross ignorance as long as you do not try to drag us down to your level. [...] The only result [de publier de tels propos] will be to show to the world the ignorance and stupidity of the people who have the pretention to be superior to the French Canadians. En fait, l'indignation de la lectrice provient des propos de Macnab qu'elle rapporte comme suit : « Mayor Martin settled the question as to the purchase of horses for the fire Department. Did he pick out THOSE THAT SPOKE BOTH LANGUAGES? (en majuscules dans le texte) ». Quand bien même la plaisanterie de Macnab s'avère choquante pour l'estime de soi des Canadien français, se pourrait-il que la réponse de la lectrice (et celle de Fournier également) vis-à-vis de ce qu'elle considère comme une attaque à sa « race » soit quelque peu disproportionnée? Voir Jules Fournier, « Des anglais et de quelques autres choses », dans *L'Action*, 31 octobre 1914, p. 1 ; Brenton Macnab, *Montreal Daily Mail*, 28 octobre 1914, p. 4 ; Marie Aubrey, « Une Canadienne-Française écrit au "Daily Mail" », *L'Action*, 31 octobre 1914, p.4.

d'affirmer que les attaques récurrentes perçues par les Canadiens français pendant la guerre relèvent davantage d'un « complexe de dominé » que de la réalité.

Autre exemple de cette susceptibilité canadienne-française : l'ouvrage de l'abbé Camille Poisson²⁶, se voulant une réponse à la dernière publication du célèbre sociologue André Siegfried²⁷ dans laquelle, en dépit d'une représentation dans l'ensemble favorable aux Canadiens français, y était soulignée leur participation « médiocre »²⁸ à l'effort de guerre. Acclamée par les critiques pour sa rigueur, l'étude du sociologue français a, par cette simple référence, qui d'ailleurs s'étend sur une demi-douzaine de pages tout au plus²⁹, choqué la fibre nationaliste de Poisson à un point tel qu'il a cru nécessaire d'« enfin faire le point sur cette question si importante, si grosse de conséquences pour notre peuple, bien plus encore pour l'avenir que pour le passé »³⁰. Ici encore, nous ne pouvons concevoir qu'il y ait dans les propos de Siegfried, tant dans la forme que dans le contenu, matière à répliquer avec une telle intensité. Dans son ouvrage ouvertement gallophobe, Poisson exprime avec conviction que son peuple ne

²⁶ Pour écrire en toute liberté des propos qu'il sait à fort contenu polémique, Poisson décide de publier son ouvrage sans mention d'imprimatur et sous le nom d'emprunt de Jacques Michel. En plus d'attaquer ouvertement l'attitude des deux mères patries du Canada pendant la guerre, Poisson en vient même à remettre en cause, d'une manière aussi convaincue qu'imprudente, les prétentions grotesques de la France à l'effet de la dangerosité de l'Allemagne dont il dit admirer le caractère chevaleresque. En somme, son ouvrage est dans sa totalité un formidable affront à l'idéologie impérialiste, voilà pourquoi, malgré son intention de poursuivre sa réflexion dans un second tome, l'abbé Poisson sera bâillonné par la censure de guerre à l'aube du second conflit mondial. Il se voit donc contraint de délaissier les sujets trop polémiques pour se concentrer sur la stricte traduction (de l'allemand au français, en bon germanophile qu'il était) et adaptation de livres orthodoxes. Voir Jacques Michel, *La participation des Canadiens français à la Grande Guerre ; Réponse à un livre récent de M. André Siegfried : « Le Canada, puissance internationale »*, Éditions de L'A. C.-F., Montréal, 1938, pp. 163-168 ; Marie-Pier Luneau, « La participation des Canadiens français à la Grande Guerre », dans dir., Pierre Hébert, Yves Lever et Kenneth Landry, *Dictionnaire de la censure au Québec ; Littérature et cinéma*, Fides, Montréal, 2006, pp. 517-520.

²⁷ André Siegfried, *Le Canada, puissance internationale*, Librairie Armand Collin, Paris, 1937, 234 p.

²⁸ *Ibid*, p.195 et 196.

²⁹ *Ibid*, pp.193-198.

³⁰ Jacques Michel, p. 12.

doit rien ni à la France³¹ qu'il accuse de « militarisme à outrance »³², ni à l'Angleterre, sauf, tout au plus, « le pardon chrétien de tout le mal qu'elle nous a fait »³³. En somme, il en faut bien peu pour réveiller la sensibilité du Canadien français et quiconque lui adresse une critique, fût-il Canadien anglais ou même Français dans le cas échéant, s'expose aux risques d'une riposte sans mesure avec la gravité du propos initial. C'est que, comme le note William Henry Moore dans son ouvrage *The Clash* – véritable plaidoyer en faveur du point de vue francophone dont l'objectif est d'apaiser les tensions interethniques au plus fort de la crise nationale :

[...] le Canadien français ne peut pas avoir la même indifférence [que l'Américain, en réponse aux critiques des Anglo-Canadiens]; il est trop à portée de l'attaque, et trop sensible par nature pour ne pas réagir vivement ; et il reste profondément blessé des reproches et des railleries que les Canadiens anglais adressent [...] à tout ce qu'il a de plus cher³⁴.

3.3 Regard sur la construction du mythe

Si l'on comprend, donc, les fondements profonds sur lesquels repose le sentiment d'oppression des Canadiens français avant et pendant le conflit, comment expliquer qu'il puisse encore avoir tant d'écho aujourd'hui, un siècle après les événements? Comment l'image des Canadiens français comme bouc émissaires a-t-elle persisté dans le temps avec tant de force? Ayant concentré cette étude sur les sources produites en temps de guerre, et non ultérieurement, nous développerons notre réflexion sur les travaux d'historiens qui ont déjà produit une historiographie des mythes et mémoires des conflits

³¹ Il s'insurge d'ailleurs contre l'effronterie de la France qui exige de « nous, qui ne lui devons rien politiquement, d'aller nous battre pour elle dans toutes les guerres où elle peut juger opportun d'aller se fourvoyer, indépendamment des circonstances susceptibles de provoquer un pareil conflit et tout comme si nous n'étions qu'un vil bétail totalement à sa discrétion et qu'il lui appartient en tout temps de transformer en chair à canon quand elle le jugera à propos ». Voir *Ibid*, p.163.

³² *Ibid*, p. 68.

³³ *Ibid*, p. 104.

³⁴ William Henry Moore, *Le choc : Étude de nationalités*, J.M. Dent & Sons Limited, Montréal, 1920, p. 115.

mondiaux.

3.3.1 L'histoire du conflit mondial racontée dans l'entre-deux-guerres

D'abord, notons que le regard québécois face à la Grande Guerre est appelé à varier dans le temps et selon les aléas de la conjoncture politique. Pour Jonathan Vance, il ne fait aucun doute que, dans l'immédiat d'après-guerre, la population canadienne comme québécoise, encore sous le traumatisme des années de conflit, devait croire en l'utilité de toutes ses souffrances³⁵. Prétendre que ces quatre années n'avaient été que barbarie et destructions futiles, c'était concevoir que les êtres chers étaient morts en vain, que les sacrifices déployés pour la nation, parfois au coût de leur vie, n'avaient eu aucune valeur, ce qui était inacceptable individuellement et collectivement. Dans la façon de raconter l'histoire du conflit, on insiste donc à l'époque sur ses bienfaits, c'est-à-dire « la plus grande autonomie » du Canada sur la scène internationale qui en aurait directement découlé. Aujourd'hui, certains historiens remettent en cause cette image d'autonomie nationale, notamment par l'exagération du rôle du dominion à Versailles, mais dans l'entre-deux-guerres, cette perception était aussi commune que rassurante³⁶.

Ce discours unificateur vise également à susciter une certaine cohésion sociale et

³⁵ Jonathan F.Vance, *Mourir en héros ; Mémoire et mythe de la Première Guerre mondiale*, Athéna Éditions, Collection histoire militaire, Outremont, 2006, p.18.

³⁶ À cet effet, Jean Martin souligne que, même si le Canada a signé le Traité de Versailles, il ne l'a fait que de manière subordonnée à l'Empire britannique. Il précise d'ailleurs que la guerre n'a pas *de facto* accordé au Canada le parfait contrôle de ses affaires extérieures. C'est plutôt en 1931, donc plus d'une décennie après l'armistice, qu'il obtient le privilège de signer ses propres ententes internationales par le biais du Statut de Westminster. Cette avancée politique est selon lui davantage attribuable à l'ambition des hommes politiques canadiens qu'aux sacrifices des soldats canadiens sur le champ de bataille. Voir Jean Martin, *Un siècle d'oubli ; Les canadiens et la Première Guerre mondiale (1914-2014)*, Éditions Athéna, Collection histoire militaire, Outremont, 2014, pp.60-62. Notons toutefois que cette thèse ne fait pas l'unanimité dans la communauté historique. De son côté, tout en reconnaissant la modeste influence du Canada à Versailles, Desmond Morton continue de désigner la Grande Guerre de « Guerre d'indépendance du Canada ». Incluons également, entre autres, les historiens Pierre Berton et Jonathan Vance qui considèrent le rôle de la guerre dans la reconnaissance internationale du Canada comme incontestable. Voir Vance, p. 19.

un sentiment de fierté nationale, surtout devant l'ampleur des scissions ethniques et politiques qui ont secoué le pays pendant les années de guerre. Malgré tout, comme le rappelle Vance, ce n'est pas un seul nationalisme fort et uni qui naît de ces années charnières, mais plutôt le renforcement de deux nationalismes opposés, séparés par une langue et une idéologie nationale distinctes³⁷. D'ailleurs, cette dualité identitaire, Djebabla la constate lorsqu'il étudie ce qu'Henry Rousso nomme « les vecteurs de mémoire » tirés du discours francophone. En fait, il souligne qu'en dépit de la place accordée à l'unité nationale, c'est surtout la particularité canadienne-française qui y est à l'honneur. C'est-à-dire que même si le récit francophone renvoie un discours de guerre qui s'apparente à celui du Canada anglais, et donc qui vise le développement d'une identité nationale commune, il le fait en insistant sur le passé glorieux de la Nouvelle-France, en surévaluant les pertes du 22^e bataillon, bref, en cherchant à préserver, voire approfondir les éléments de fierté associés à l'individualité canadienne-française³⁸. Par ailleurs, la liberté de privilégier ces particularités ethniques au détriment de l'histoire globale du conflit découle en partie du fait que le Québec, contrairement à l'Ontario, n'était tenu par aucune mesure gouvernementale d'intégrer la guerre dans les leçons d'histoire³⁹. Ainsi l'enseignement de la Première Guerre mondiale était laissé à la discrétion des enseignants.

Toujours dans l'optique de pallier la fracture nationale, le thème de la

³⁷ Vance, *Ibid.*

³⁸ Djebabla, pp.71-72.

³⁹ Il s'agit ici de la directive *The War and the Schools*, votée par le ministre de l'Éducation de l'Ontario. Selon Djebabla et Samy Mesli, « cette mesure s'inscrivait dans le cadre de la promotion de l'Angleterre et de l'Empire dans les écoles ontariennes. Pour ce faire, le manuel britannique *The Children Story of the War* fut imposé dans toutes les classes ontariennes, tandis que les sujets d'examens de fin d'année comportaient des questions sur le conflit ». Voir Mourad Djebabla et Samy Mesli, « L'étude de la Première Guerre mondiale dans les manuels scolaires ontariens et québécois de l'entre-deux-guerres (1919-1939) », *Bulletin d'histoire politique*, Vol.17, No2, p. 127.

conscription, avec sa lourde charge émotive et son caractère polémique, est tempéré, et même pratiquement évacué du récit de la Grande Guerre dans certaines éditions de manuels scolaires. Il n'est pas expulsé de l'imaginaire québécois, mais trouve plutôt écho dans la littérature, vecteur mémoriel plus libre, moins contraint par le discours national officiel. Selon Djebabla, c'est à travers la littérature et par la thématique de la conscription que s'articule initialement la dialectique de victimisation des Canadiens français⁴⁰. Mais elle demeure discrète pendant l'entre-deux-guerres, les événements étant encore trop frais pour que la mémoire du conflit ait eu le temps de s'incruster dans les esprits sans les brusquer. Même phénomène chez les intellectuels canadiens-français les plus nationalistes, Lionel Groulx en chef de file, qui tentent de récupérer la rancœur de tout un peuple face à la conscription pour éveiller sa fibre indépendantiste, endormie depuis les rébellions patriotes⁴¹. La distance par rapport à la guerre n'étant pas assez grande, la réception des Québécois face à ces appels à la souveraineté demeure timide. La période de l'entre-deux-guerres ne fait donc rien pour exacerber le mythe de l'opprimé, mais elle n'efface pas ses fondements profonds et prépare même le terrain pour son développement en force.

3.3.2 Phénomène politique émergent : l'indépendantisme québécois

L'avènement du second conflit mondial fait ressurgir les mêmes tentatives d'unification de la mémoire de guerre derrière le fait canadien. Encore une fois, les Canadiens français cherchent à s'en détacher puisqu'ils ne s'y reconnaissent pas. Devant les efforts du gouvernement fédéral à ressouder l'unité nationale, jamais réellement

⁴⁰ *Ibid*, p.83

⁴¹ Charles Philippe Courtois, « La naissance d'un nouvel indépendantisme québécois », Veyssière et Courtois, *op. cit.*, pp. 160-179.

consolidée depuis le premier conflit et aggravée par le second, la province de Québec se replie sur elle-même, encouragée par le régime duplessiste. Dans le discours francophone, les références à la participation canadienne française à la Deuxième Guerre sont ambivalentes. Comme le note Béatrice Richard, « les Canadiens français sont déchirés entre une fierté légitime pour leurs héros »⁴² et l'amertume d'avoir trop sacrifié dans cette aventure militaire.

En somme, de la fin de la Première Guerre mondiale jusqu'aux lendemains de la Seconde, le mythe de l'opprimé n'est pas vraiment perceptible dans le discours francophone. On l'évoque ci et là lorsqu'il est question de conscription, mais la mémoire canadienne-française semble davantage concentrée à évacuer les références au militaire qu'à les accumuler.

Il faut attendre les années 1960 pour qu'une véritable dialectique de victimisation se mette en marche. Répondant à une restructuration de l'identité canadienne-française marquée par une quête d'autonomie politique en pleine effervescence, le regard francophone sur son passé militaire change radicalement. En fait, il s'affiche davantage dans les lieux de mémoire, rompant avec sa timidité datée de la fin des hostilités. Tout juste après la crise d'octobre 1970, la publication du livre de Provencher, qui lève le voile sur les émeutes de Québec, s'inscrit dans la redécouverte du récit de la Grande Guerre et implicitement, de la victimisation. Pièce de théâtres, documentaires, plaques et monuments commémoratifs se multiplient pour rappeler le passé douloureux des Canadiens français⁴³. Ce mouvement dans la représentation du vécu francophone englobe

⁴² Richard, p. 71.

⁴³ Pierre-Yves Renaud, *Utilisation de la violence et usages du passé comme références patrimoniales: L'émeute de la Crise de la conscription à Québec, 1918-2012*, Mémoire de maîtrise, Département d'histoire, Université Laval, 2015, pp.66-67.

également les souffrances inhérentes à la Seconde Guerre, qui, à vrai dire, accentuent sa rhétorique victimisante. Le regard sur le combattant est également modifié pour se conformer aux desseins politiques québécois. Par conséquent, le héros acclamé dans les livres d'histoire n'est plus celui qui a combattu – car il l'a fait en répondant à une idéologie impérialiste contraire aux valeurs et ambitions nationales canadiennes-françaises – mais celui qui a refusé de combattre⁴⁴. Tel que soulevé par Richard : « du point de vue spécifiquement québécois, le guerrier canadien-français incarne l'oppression nationale avec laquelle on souhaite rompre »⁴⁵.

Ainsi, en mélangeant les souvenirs d'oppression de l'une et l'autre des guerres mondiales, le mythe de l'opprimé double en force dans l'imaginaire, mais s'embrouille dans le concret puisque les événements associés à chacune des guerres sont amalgamés. La rhétorique du Canadien français comme chair à canon, associée d'abord à l'échec de Dieppe – dans lequel avait certes souffert les Fusilliers Mont-Royal, mais au même titre que d'autres unités anglophones qui sont pourtant évacuées de la mémoire canadienne-française⁴⁶ – vient se greffer à la mémoire de la Première Guerre sans qu'elle n'y ait de fondement au préalable. Le mythe l'intègre ainsi : parce que les planifications militaires sont effectuées par des Anglo-saxons, Britanniques ou Canadiens, les soldats qui les effectuent sont nécessairement sacrifiés. C'est un fait que l'état-major britannique, dont la bêtise et l'inconscience lui ont valu plusieurs comparaisons peu flatteuses à l'espèce équidé, n'était pas réputé pour sa grande empathie envers les troupes qu'il envoyait sur le

⁴⁴ Richard note que ce changement dans les mentalités a vraisemblablement été influencé par le climat d'opposition à la Guerre du Vietnam, ainsi qu'aux guerres de décolonisation qui ont suivi le second conflit mondial. Voir Richard p.101.

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ *Ibid.*, pp.65-74.

champ de bataille⁴⁷. Mais cela est vrai, tant pour les troupes francophones qu'anglophones ; en ce sens, considérer les combattants canadiens-français comme étant *plus* sacrifiés que leurs homologues anglophones apparaît incongru. Cette exagération est tout aussi perceptible dans la thématique de la conscription. Les Canadiens français n'ont pas été soumis qu'une fois à cette loi fédérale qu'ils jugeaient ingrate, mais bien deux, ce qui, ici encore, décuple la force du mythe.

Si les années 1960 et la redéfinition identitaire initiée par la Révolution tranquille ont réactivé le sentiment d'oppression des Canadiens français liés aux conflits mondiaux, ce sont davantage les années 1980 et même 1990 qui l'ont ancré dans la mémoire collective. Dans son désir d'affirmation politique, le nationalisme québécois en pleine émergence a su profiter du passé militaire des Canadiens français pour instrumentaliser le sentiment d'oppression et ainsi légitimer sa cause de rupture avec l'opresseur, compris ici comme le gouvernement fédéral. À la veille des référendums, le mythe de l'opprimé est donc à son apogée. Dans son récit de la Grande Guerre, le programme scolaire ampute la portion sur le fait guerrier et souligne à grands traits la crise de la conscription, allant même jusqu'à présenter la motion Francoeur⁴⁸, visiblement comme prélude au référendum de 1980⁴⁹. En 1998, alors que la communauté internationale commémore le 80^e de l'armistice, le Parti Québécois choisit d'ériger un monument à la mémoire des victimes tombées non pas au champ d'honneur pendant ces quatre années de conflit, mais

⁴⁷ On doit cette comparaison à Alan Clark qui avait exprimé que l'Armée britannique était constituée « de lions dirigés par des ânes ». Plusieurs historiens ont repris cette présumée ignorance des officiers britanniques et les ont caricaturés de bouchers ou d'incompétents. Voir à ce propos, le chapitre intitulé « The Donkeys » dans Gordon Corrigan, *Mud, Blood and Poppycock: Britain and the First World War*, Londres : Cassell, 2003 ; John R. Grodzinski, « Comment on a usé et abusé de la bataille : la Crête de Vimy et la Grande Guerre dans l'histoire de la Première Guerre mondiale », *Revue militaire canadienne*, Vol. 10, No 1, 2009, p. 84.

⁴⁸ Tel que précisé au chapitre I, cette motion proposée en 1917 visait à retirer la province de Québec de la Confédération canadienne. Voir la note 79 du chapitre I.

⁴⁹ Djebabla, p. 137.

plutôt sous les balles de l'armée fédérale en ce sinistre jour de Pâques 1918. En focalisant sur cet événement martyr, la « thèse de l'opprimé », du vaincu, de l'humilié, se consolide de plus belle dans la mémoire collective, si bien qu'elle persiste encore aujourd'hui. C'est donc au travers des aléas politiques que le mythe de l'opprimé est réveillé dans la conscience canadienne-française et instrumentalisé pour répondre à un objectif identitaire national précis.

Conclusion

Somme toute, l'image des Canadiens français comme boucs émissaires pendant la Grande Guerre est devenue dans les mémoires comme dans l'historiographie, une vérité en soi, admise et non questionnée. Si les facteurs à la base de cette perception sont bel et bien réels et documentés, leur instrumentalisation et leur transposition trompeuse du front domestique à la sphère militaire confèrent à cette croyance un caractère mythique. C'est une chose d'affirmer que politiquement, les Canadiens français ont été victimes de la majorité anglo-saxonne, que ce soit par la conscription – quoiqu'elle n'était pas non plus unanimement acceptée chez les anglophones⁵⁰ – par la question de l'enseignement francophone en Ontario, ou même par le peu d'espace réservé aux francophones dans l'Armée canadienne. Mais c'en est une autre d'exagérer et de généraliser ces éléments d'oppression en les moulant dans l'éternel dualisme ethnique et surtout, en omettant les variables qui pourraient contredire le mythe de l'opprimé.

⁵⁰ Carl Berger, *The Sense of Power. Studies in the Ideas of Canadian Imperialism, 1867-1914*, Toronto, University of Toronto Press, 2013, p.5 ; René Chantelois, *La conscription de 1917 d'après les journaux français de Montréal*, Mémoire de maîtrise, Université de Montréal, Département d'histoire, 1967, pp. 32-36. ; Carl Pépin, « 1914-1918 : La guerre des Canadiens français », *Revue historique des armées*, 266, 2012, p. 5 ; Jean Martin, *Un siècle d'oubli; Les Canadiens et la Première Guerre mondiale*, Éditions Athéna, Montréal, 2014, p.192.

Ce que notre étude démontre, c'est que l'incrimination anglophone envers les Canadiens français est bien moindre que ce que le mythe laisse croire. Les articles péjoratifs ne couvrent qu'une infime partie du matériel publié, et du reste, les quatre années de guerre révèlent globalement une presse qui leur est favorable. Au front, les témoignages des combattants n'évoquent nullement une relation interethnique basée sur l'oppression. Tout porte à croire, donc, que le sentiment d'oppression des Canadiens français a été développé par eux-mêmes et de façon plus ou moins consciente. En effet, il n'est pas téméraire d'affirmer que, en tant que peuple conquis et minoritaire, les Canadiens français possèdent une sensibilité identitaire extrêmement aiguë qui leur fait percevoir le réel par la lorgnette de l'oppression. Puisqu'ils sentent la survie de leur « race » et des valeurs qu'ils chérissent constamment menacés, ils sont portés à surévaluer, ou même carrément imaginer les injustices à leur endroit. Bref, les Canadiens français se fondent dans une rhétorique victimisante, qui prend racine bien avant la guerre, mais qui en sortira ravivée.

Développé inconsciemment donc, ce sentiment d'être victime de la majorité anglophone sera récupéré et utilisé à des fins politiques dans l'émergence du nationalisme québécois. Répondant à un besoin identitaire spécifique visant un recentrement du Québec sur lui-même, le mythe de l'opprimé sert la lutte indépendantiste puisqu'il véhicule une profonde rancœur envers le dominant canadien-anglais. C'est donc aux mains du jeu politique qu'il est repris, accentué et préservé dans le temps.

Conclusion

*« Un peuple ne se sépare pas de son passé, pas plus qu'un fleuve ne se sépare de sa source, la sève d'un arbre, de son terroir. »
- Lionel Groulx, 1937¹.*

Par ses paroles, l'un des plus grands historiens du Québec appelle au devoir de mémoire. Mais la mémoire n'insinue pas d'emblée une vérité, car elle est constamment instrumentalisée et épurée pour servir un besoin identitaire. À l'instar de bien d'autres, le peuple québécois peut-il prétendre être en parfaite relation, transparente et honnête, avec son propre passé? À la vue des conclusions de cette étude, rien n'est moins certain.

Non-questionnée et puissamment intégrée à la mémoire québécoise, nous estimons que la croyance de l'oppression des Canadiens français pendant la Grande Guerre a su résister, se cristalliser même, parce qu'elle confortait la conception que les Canadiens français avaient de leur rapport à l'Anglo-saxon. La guerre n'a pas enfanté cette relation délicate, mais elle l'a certainement envenimée. Et par la suite, les sphères médiatiques, politiques et intellectuelles l'ont plus encouragée qu'elles ne l'ont freinée. Nous ne prétendons pas pouvoir élucider totalement cette compréhension identitaire qui les place en position « victimale »² des anglophones. L'objet de ce mémoire était avant tout d'interroger cette croyance tenue pour vérité, et c'est ainsi que nous avons pu constater la présence d'une version mémorielle biaisée. Pour le reste, nous nous en remettons aux chercheurs à venir – historiens, mais surtout sociologues et ethnologues – afin qu'ils puissent circonscrire, expliquer, démontrer avec conviction l'édification et la

¹ Lionel Groulx, cité lors d'une conférence intitulée « L'histoire gardienne des traditions vivantes » en juin 1937.

² Expression empruntée à Jocelyn Létourneau dans « Mythistoires de Losers : introduction au roman historique des Québécois d'héritage canadien-français » *Histoire sociale/Social History*, vol. 39, n° 77 (mai 2006), p. 157-180.

portée d'un tel mythe.

Comment donc pouvons-nous prétendre déceler une dimension mythique dans la thèse de l'oppression des Canadiens français? En fait, les sources étudiées ne certifient pas que l'oppression décriée par les francophones relève directement du mythe. Elles incitent fortement à y croire cependant. Le fait est qu'elles ne prouvent pas le contraire, qu'elles ne corroborent aucunement la croyance populaire.

Alors que la mémoire parle de mauvaise presse envers les francophones pendant le conflit³, les 152 articles à l'étude renvoient une couverture généralement favorable aux Canadiens français. Dès le début de la guerre, les hauts-faits des combattants francophones sont systématiquement acclamés, parfois même surévalués⁴. À l'inverse, leurs bévues sont excusées, minimisées. Bien qu'elle ne la chiffre pas, la presse anglophone affirme la bonne participation des Canadiens français à l'effort de guerre.

Puis vint la période électorale, pendant laquelle il est vrai, la bienveillance de la presse à l'égard des francophones s'est tarie drastiquement. En pleine crise nationale soulevée par l'annonce de la conscription, les médias anglophones et francophones s'accusent de part et d'autre en vue de miner la réputation du candidat associé au parti adverse. Indirectement, ces attaques politiques donnent lieu à un affrontement ethnique. D'un côté, Wilfrid Laurier représente le camp francophone anti-conscriptionniste ; de l'autre, Robert Borden celui des anglophones en faveur de la conscription. Dans la foulée, la stratégie de la presse anglophone est donc de présenter les Canadiens français en un bloc homogène antimilitariste et rangé droitement derrière le très controversé Henri

³ Marc-André Cyr, « De l'argument à la révolte, les Canadiens français et les guerres mondiales », *Argument. Politique, société et histoire*, Vol. 10, no 2, Printemps-été 2008 ; Mourad Djebabla, *Se souvenir de la Grande Guerre : la mémoire plurielle de 14-18 au Québec*. Montréal, VLB éditeur, 2004. p. 24.

⁴ Pensons évidemment au cas de Courcelette abordé au chapitre 1, section 1.2.1 La naissance d'une réputation et au chapitre 2, section 2.3.2 Conscription et 22^e : des sujets incontournables.

Bourassa. Dans les faits, les points de vue idéologique et politique de Bourassa et de Laurier sont loin d'être équivalents. L'influence de Bourassa n'est d'ailleurs pas si catégorique dans les milieux francophones et plusieurs Canadiens français rejettent l'enrôlement bien plus par intérêts personnels que par refus de se plier aux exigences d'un régime impérialiste dont ils ne reconnaissent pas la légitimité. Mais le fait d'amalgamer tous ces éléments francophones simplifie le portrait que la presse dresse de Laurier, le rendant par le fait même garant de tous les maux canadiens-français. Les accusations envers les Canadiens français servent donc ultimement à décrédibiliser le candidat libéral. Voilà pourquoi elles sont limitées à la période électorale. Autrement, si réelle « campagne de dénigrement »⁵ il y avait eu envers les Canadiens français, n'aurait-on pas retrouvé une certaine constance dans les attaques médiatiques?

En outre, notons que cette mauvaise presse à l'égard des francophones, fut-elle de courte durée, ne s'adresse en aucun cas aux combattants. Dans la presse, les soldats sont au contraire utilisés sous forme de chantage émotionnel pour générer un sentiment de culpabilité chez les Canadiens français réfractaires à l'enrôlement. Ils sont intouchables, constamment auréolés, et pour cause, car si l'objectif de Borden est de stimuler l'enrôlement, il serait contre-productif de les accuser inutilement. À la lumière des sources étudiées, nous sommes portés à croire que les Canadiens français en général et à plus forte raison ceux qui ont combattu, n'ont pas souffert d'une couverture médiatique acrimonieuse. Cela étant, il nous est néanmoins permis de douter de l'honnêteté de la bienveillance de la presse anglophone. Utilisée comme outil à la réconciliation entre les deux solitudes, la presse anglophone a pu être sinon instrumentalisée, du moins adoucie,

⁵ Béatrice Richard, « Le Québec face à la crise de la conscription (1917-1918). Essai d'analyse sociale d'un refus » dans Charles-Philippe Courtois et Laurent Veyssièr, dir., *Le Québec dans la Grande Guerre. Engagements, refus, héritages*, Québec, Septentrion, 2015, p.116.

pour apaiser les tensions interethniques et ainsi encourager la cohésion nationale en pleine guerre mondiale.

Du côté des témoignages, l'argument de l'oppression ne trouve guère plus de résonance. D'abord on constate que les combattants anglophones consacrent peu d'importance au fait francophone. Dans leur carnet, ils n'ont pas le réflexe d'identifier les combattants par leur appartenance linguistique puisque au front, c'est essentiellement l'unité militaire qui catégorise les relations. Ainsi, dans la présentation qu'ils font d'un soldat quelconque, ils se contentent de nommer l'unité à laquelle il appartient pour ensuite, quelques fois, rajouter une description plus précise (ville d'origine, nom du soldat, etc.). De toute évidence, cette référence instinctive à l'unité militaire d'autrui n'est pas sans rappeler le sentiment d'appartenance qu'ils éprouvent envers la leur.

En fait, tout porte à croire après l'analyse des sources, que la véritable matrice relationnelle qui divise ou unie les combattants sur le champ de bataille n'est autre que l'expérience de feu. Dans ce contexte, le milieu social, l'âge, la langue, l'ethnie, perdent de leur pouvoir de division et s'effacent au profit d'une expérience combattante commune.

Voilà pourquoi, en dépit du caractère multiethnique de l'Armée canadienne, les références aux soldats de différentes ethnies – canadiens-français ou autres – dans les témoignages de guerre sont brèves et peu nombreuses. Les rares combattants qui y font allusion sont pour la plupart surpris, impressionnés soit de l'allure, soit des capacités guerrières de leurs camarades, mais jamais ils ne s'en remettent à une description raciste ni même péjorative. C'est qu'ils les considèrent comme des soldats à part entière et que les conceptions racistes qu'ils avaient intégrées en temps de paix deviennent incohérentes

dans un milieu où les hommes se définissent par leurs qualités martiales.

Ainsi, cette solidarité militaire fomentée par le front ne pourrait être brisée que s'il y a contradiction dans les expériences combattantes. Dans nos sources, deux figures de cas ont été révélées. D'une part, la nette distinction dans les *niveaux* d'expérience combattante, c'est-à-dire la scission entre anciennes et nouvelles recrues. D'autre part, le clivage dans les *perceptions* d'une expérience combattante différente. Ce fait est constatable entre soldats Coloniaux et Impériaux, alors que les premiers ont l'impression de devoir redoubler d'ardeur pour défendre une cause militaire négligée par les seconds⁶.

L'expérience combattante unit à un point tel que les tensions interethniques vécues sur le front intérieur ne trouvent aucun écho sur le champ de bataille. Même s'ils vivent dans un univers parallèle, la plupart des combattants ne sont pas « déconnectés » de la réalité au pays. Cela dit, quand bien même sont-ils intéressés par l'actualité politique canadienne, ils ne laissent pas les querelles nationales entraver leurs relations au front.

Rares sont ceux qui se sentent personnellement interpellés par les points chauds nationaux, mais s'il en est, ils proviennent tous du 22^e bataillon. Certains « Van Doos » accusent les médias anglophones de tarir la réputation de leurs concitoyens restés au pays. En guise de riposte, ils se donnent la mission de défendre l'image de leur « race » par le biais des armes. Ainsi vont-ils se porter volontaires pour les « sales besognes et les postes dangereux »⁷ dont parlait Filteau, mais plutôt par initiative personnelle en vue de prouver leur valeur martiale que par oppression anglaise. S'ils ressentent le besoin de constamment montrer leur bravoure, c'est sans doute qu'ils craignent, consciemment ou

⁶ Voir chapitre 2, section 2.5.2 Impériaux et Coloniaux ; un clivage apparent.

⁷ Gérard Filteau, *Le Québec, le Canada et la guerre: 1914-1918*, Montréal, Aurore, 1977, p. 73.

non, d'être laissé en marge de la majorité anglophone. Dans leurs écrits, ils sont d'ailleurs beaucoup plus critiques envers les anglophones que ne le sont les anglophones à leur égard. Encore un indice de leur conception identitaire victimisante?

Puisque l'analyse de sources n'a révélé aucune oppression aussi marquée et aussi constante que celle proposée par la mémoire québécoise, nous avons dû chercher ailleurs la provenance de cette croyance généralisée. Initialement, plusieurs facteurs ont pu servir de base au mythe de l'opprimé. Outre la tradition inhospitalière de l'Armée canadienne envers les francophones, ces facteurs sont néanmoins, pour la plupart, confinés au front intérieur (Règlement 17, crise de la conscription, élections) et de ce fait, ne pourraient expliquer que l'oppression ressentie par les citoyens restés au pays. Or, la croyance est à l'effet que *tous* les Canadiens français, combattants ou non, ont été opprimés par les anglophones. Il semble donc que les éléments initiateurs du mythe de l'opprimé ont été transposés à tort au monde militaire, renforçant ainsi la perception d'une oppression ethnique généralisée. Cela dit, s'il est vrai que par son unilinguisme, la structure de l'Armée canadienne défavorise les Canadiens français (postes de hauts gradés, promotions, décorations, etc.), les témoignages de combattants révèlent davantage une relation interethnique égalitaire et respectueuse ; non une relation oppressante d'une « race » sur une autre.

Dans un autre ordre d'idée, se pourrait-il également que cette conception de l'opprimé se soit développée par la tradition orale des combattants plutôt que par les écrits qu'ils ont laissés? Il va sans dire, les paroles sont nettement moins engageantes pour le locuteur et moins durables que ne le sont les écrits. Plus spontanées que les sources écrites, elles concèdent également aux destinataires une plus grande liberté

d'interprétation. Dans un fantastique jeu de bouche-à-oreille, elles ont le pouvoir de décupler les propos initiaux. Si l'on considère que, provenant de combattants canadiens-français, certains commentaires négatifs à l'effet d'une oppression ressentie ou vécue au front ont transigé vers le *home front*, par le billet de correspondances ou de soldats rentrés au pays. Si l'on considère également que les vétérans qui reviennent du front ont raconté à leurs proches – pour ce dont ils se souviennent ou croient se souvenir – leur expérience du front. Pour une société déjà déchirée sur le plan ethnique, tendue, choquée, épuisée par les années de guerre, on imagine qu'un simple commentaire négatif aurait pu faire boule de neige et ainsi confirmer leur amertume et leur méfiance envers l'Anglo-saxon. La société canadienne-française était donc parfaitement réceptive à toute allusion qui aurait conforté son statut de victime. Mais voilà, de ces sources précises, malheureusement, nous ne savons rien. Les vétérans sont aujourd'hui tous décédés et nous n'avons trouvé aucune entrevue avec l'un d'eux qui traite des relations interethniques au front⁸. Nous laissons donc la porte ouverte pour les chercheurs à venir qui voudraient explorer cette source – si elle existe – pour essayer de mieux comprendre la provenance nébuleuse du mythe de l'opprimé. Chose certaine, si tradition orale il y a, ou il y a eu, elle a sans doute influencé des historiens tel Filteau, qui, né au début du siècle, aurait été en contact avec des vétérans, avec leurs récits, leurs souvenirs. Cela expliquerait en partie pourquoi il ne ressent pas la nécessité de citer ses sources ; il aurait intégré cette tradition orale de guerre puisque ayant grandi et vieilli avec elle.

L'oppression des combattants francophones ne peut donc pas être prouvée, ni

⁸ De plus, rappelons que les traumatismes liés au champ de bataille et les années qui séparent les témoins des événements provoquent tous deux l'effacement, la déformation et la dénaturation des souvenirs des vétérans. Voir à ce propos Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *14-18, Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000, 272 p. ; Jean-Norton Cru, *Témoins*, Presses universitaires de Nancy, 2006, 727 p. ; Frédéric Rousseau et Rémy Cazals, *14-18, le cri d'une génération*, Toulouse, Privat, 2003, 160 p.

vérifiée par des faits, mais le *sentiment* d'être opprimé est bel et bien présent chez certains (toujours du 22^e). Ils travaillent fort à ne recevoir aucune critique, ne pouvant se permettre de les encaisser. Parce qu'ils évoluent dans un milieu francophone où leur particularité ethnique est mise en valeur – contrairement aux autres combattants francophones qui perdent de vue cette distinction lorsque intégrés aux unités anglophones –, ils ont des réactions similaires aux francophones restés au pays. Tous deux appréhendent et surévaluent les critiques portés à leur endroit. Ils ripostent d'ailleurs avec plus de force, souvent en une réplique disproportionnée avec les propos qu'ils jugent accusateurs. Ayant à cœur de protéger les traits identitaires qui leur sont propres, ils se sentent, à tort ou à raison, menacés par la présence anglophone et traduisent cette intuition par une émotivité et une susceptibilité caractéristiques.

Au Québec, cette rhétorique victimisante des Canadiens français n'est pas dénoncée car elle passe inaperçue dans la mémoire du conflit. C'est qu'elle va de pair avec les ambitions politiques proposées dans l'émergence du nationalisme de la province. Elle répond à un besoin identitaire vital des Québécois : celui de se détacher de l'opresseur canadien-anglais qui les retiendrait dans leur épanouissement culturel et politique. Renforcée à la veille des référendums, cette version victimisante s'est accentuée dans le temps aux mains du jeu politique, si bien qu'aujourd'hui, elle est plus qu'une interprétation, elle est une indéniable vérité.

Les Canadiens français ont donc choisi cette vérité au détriment d'une mémoire de guerre aux ambitions unificatrices, à l'image de celle proposée au Canada anglais. Dans l'harmonisation mémorielle attendue des Anglo-saxons, les Canadiens français ont perçu un moyen d'assimiler et de taire leur expérience de l'événement. Ne se sentant pas

concernés dans un récit qui les réduit au titre de Canadiens, ils en ont créé un qui leur est propre, et à travers lequel ils ont pu assouvir leur besoin d'exprimer leur particularisme identitaire.

Bibliographie

Sources

Journaux canadiens-anglais et britanniques

Daily Mail (1914-1918)
Globe and Mail (1914-1918)
Toronto Daily Star (1914-1918)
The Cornishmen (1914-1918)
The Times (1914-1918)
Western Times (1914-1918)
Exeter and Plymouth Gazette (1914-1918)

Articles de journaux canadiens-français

FOURNIER, Jules. « Des anglais et de quelques autres choses », *L'Action*, 31 octobre 1914, p. 1
 AUBREY, Marie. « Une Canadienne-Française écrit au Daily Mail », *L'Action*, 31 octobre 1914, p. 4.
 BOURASSA, Henri, « L'impérialisme ; Le conflit des races et des religions », *Le Devoir*, 31 janvier 1916.

Journaux de tranchées

Salut Poilu (1916)
La Vie canadienne (1915)
Another garland from the front (1916-1919)
Whizz-bang (1916-1917)
 Wipers Times (1916)

Témoignages de combattants non-publiés

A 52 : *Fonds d'archives du Musée canadien de la guerre*
Fonds General Sir Arthur Currie
Fonds Corporal Lewis Murton

Bibliothèque et archives nationales du Québec (Vieux-Montréal) :
 P 72 : *Fonds Olivar Asselin*
 P 155 : *Fonds Famille Landry*

Musée du Black Watch Regiment :
 EARL ANDREWS, Arthur. *Over There. An American's Service with Canadian Forces in WWI*, [s.d.] 291 p.
 KENNEDY, John. Correspondances personnelles, boîte B W0 14.

Témoignages de combattants publiés

Témoignages francophones

- AVILA BERTHIAUME, Paul. *Quinze mois de vacances en kaki*, Texte édité par Laurent Berthiaume, Éditions le Grand Fleuve, 2014, 238 p.
- BERGERON, Alain M., *Capitaine-Abbé Rosaire Crochetière : Un vicaire dans les tranchées*, Sillery, Septentrion, 2002, 153 p.
- BIELER, Philip. *Onward Dear Boys : a Family Memoir of the Great War*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 2014, 315 p.
- CHABALLE, Joseph-Henri. *Histoire du 22^e bataillon canadien-français*, tome 1 ; 1914-1919, Éditions Chanteclerc, Montréal, 1952, 412 p.
- CHASSÉ, Henri. *Souvenir de guerre*, Éditions du terroir, Québec, 1920, 18 p.
- CORNELOUP, Claudius. *L'Épopée du vingt-deuxième*, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 1919, 150 p.
- DE MOISSAC, Claude. *Lettres des tranchées*, Cahiers d'histoire de la Société historique de Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 2007, 237 p.
- FRANCOEUR, Georges-Ulric. *Mon journal ; France-Belgique (1915-1916)*, texte édité par Michel Litalien, Éditions Athéna, Montréal, 2011, 302 p.
- LAPOINTE, Arthur. *Souvenirs et impressions de ma vie de soldat : 1916-1919*, Saint-Ulric, 1919, 109 p.
- LEGARE, Honoré-Edouard. *Ce que j'ai vu...ce que j'ai vécu : 1914-1916*, texte édité par Michel Litalien, Éditions Athéna, Montréal, 2013, 258 p.
- PLANTE, Léonce. « Quelques souvenirs du front », *Essais sur la Politique, l'Histoire des Arts*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1920, pp. 73-90
- POPE, Maurice. *Letters from the Front 1914-1919*, Texte édité par Joseph Pope, Toronto, Pope & Company, 1993, 154 p.
- TEZENAS DU MONTCEL, Paul. *Dans les tranchées. Journal d'un officier du 102^e territorial. 8 octobre 1914-2 avril 1917*, Montbrison, Impr. Eleuthère Brassart, 1925, 431 p.
- TREMBLAY, Thomas-Louis. *Journal de guerre (1915-1918)*, texte édité par Marcelle Cinq-Mars, Éditions Athéna, Montréal, 2006, 329 p.
- VANIER, Georges. *Soldier : The Wartime Letters and Diaries, 1915-1919*, texte édité par Deborah Cowley, Dundurn Editions, 2000, 240 p.

Témoignages anglophones

- ADAMSON, Agar. *Letters of Agar Adamson, 1914 to 1919: Lieutenant Colonel, Princess Patricia's Canadian Light Infantry*, CEF Books, Texte édité par Norm Christie, Nepean, 1997, 368 p.
- BARNES, Deward. *It Made You Think of Home : The Haunting Journal of Deward Barnes. Canadian Expeditionary Force : 1916-1919*, Texte édité par Bruce Cane, Toronto, Dundurn Press, 2004, 318 p.
- BIRD, Will Richard. *Ghost Have Warm Hands*, Ottawa, CEF Books, 1997, 182 p.
- BIRD, Will Richard. *And We Go On ; A Memoir of the Great War*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 2014, 240 p.
- BISHOP, William. *Winged Warfare : The Greatest Canadian Fighter Pilot Tells his Own Story*, Texte édité par Stanley M. Ulanoff, Toronto, Totem Books, 1976, 280 p.
- CAMPION VAUGHAN, Edwin. *Some Desperate Glory ; the World War I Diary of a British officer: 1917*, Touchstone Books, 1989, 232 p.
- COOKE, Bert. *We're Not Dead Yet : The First World War Diary of Private Bert Cooke*, Texte édité par Milly Walsh et John Callan, St-Catharines, Vanwell Voices of War, 2004, 184 p.
- CROFTON, Eileen. *Angels of Mercy ; A Women's Hospital on the Western Front 1914-1918*, Edinburgh, Birlinn Ltd, 2013, 320 p.
- GLASS, Clare. *The War Diary of Clare Glass*, Texte édité par Susan Mann, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2010, 336 p.
- GREENHOUS, Brereton. *A Rattle of Pebbles : The First World War Diaries of Two Canadian Airmen*, Ottawa, Department of National Defense, Directorate of History, 1987, 357 p.
- LIND, Francis T. *The Letters of Mayo Lind ; Newfoundland's Unofficial War Correspondent 1914-1916*, St-John's, Killick Press, 2001, 157 p.
- MACKAY, Angus. *Somewhere in Blood Soaked France ; The Diary of Corporal Angus Mackay, Royal Scots, Machine Gun Corps, 1914-1917*, Texte édité par Alasdair Sutherland, Gloucestershire, Spellmount Military Memoirs, The History Press, 2011, 224p.
- MACPHERSON, Donald Stuart. *A Soldier's Diary*, St-Catharines, Vanwell, 2001, 192 p.
- MCLEOD GOULD, L. *From B.C. To Baisieux. Being the Narrative History of the 102nd Canadian Infantry Battalion*, Victoria, Cusack Presses, 1919, 134 p.
- N. CLEMENTS, Robert. *Merry Hell : The Story of the 25th Battalion (Nova Scotia Regiment). Canadian Expeditionary Force 1914-1919*, Texte édité par Brian Douglas Tennyson, Toronto, University of Toronto Press, 2013, 265 p.

- JOHNSTON, Harold. *The War Story of Harold Johnston*, Texte édité par James H. Johnston, 2015, 76 p.
- PALMER, Svetlana et Sarah WALLIS, *Intimate Voices From the First World War*, Toronto, Harper Collins Publishers Ltd, 2003, 381 p.
- SCOTT, Frederick George. *The Great War as I Saw it*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 2014, 327 p.
- STEELE, Owen William. *Lieutenant Owen William Steele of the Newfoundland Regiment*, Texte édité par David R. Facey-Crowther, Montreal, McGill-Queen's University Press, 2002, 253 p.
- SULLY, Elmo, *Private Sully Goes to War. An Eastern Ontario Boy Writes to His Girl From the Trenches in World War One*, Texte édité par Jane Cooper et David Way, Vernon, Osgoode Township Museum, 2014, 82 p.
- W. WHEELER, Victor. *The 50th Battalion in No Man's Land*, Ottawa, CEF Books, 2000, 327 p.
- ZUEHLKE, Mark. *Brave Battalion : The Remarkable Saga of the 16th Battalion (Canadian Scottish) in the First World War*, Mississauga, John Wiley & Sons Canada Ltd, 2008, 289 p.

Ouvrages généraux

- COOK, Tim, *At the Sharp End: Canadians Fighting the Great War, 1914-1916, Vol I*, Penguin Group Canada, Toronto, 2007. 597 p.
- COOK, Tim, *Shock Troops ; Canadians Fighting the Great War, 1917-1918, Vol II*, Penguin Group Canada, Toronto, 2008. 725 p.
- COOK, Tim, *Clio's Warriors ; Canadian Historians and the Writing of the World Wars*, UBC Press, Vancouver, 2006, 326 p.
- COOK, Ramsay. *The Maple Leaf Forever: Essays on Nationalism and Politics in Canada*. Toronto: Macmillan, 1971, 253 p.
- F.G. STANLEY, George. *Nos soldats : L'histoire militaire du Canada de 1604 à nos jours*, Montréal, Les Éditions de l'homme, 1980, 620 p.
- FILTEAU, Gérard. *Le Québec, le Canada et la guerre: 1914-1918*, Montréal, Aurore, 1977, 231 p.
- GODSPEED, D.J. *The Road Past Vimy, The Canadian Corps 1914-1918*, Toronto, Macmillan of Canada, 1969, 185 p.
- GRANATSTEIN, Jack et Desmond MORTON. *Canada and the Two World Wars*, Toronto, Key Porter Books, 2003, 464p.
- LITALIEN, Michel et Stéphane THIBAUT. *Les tranchées. Le quotidien de la guerre 1914- 1918*, Outremont, Éditions Athéna, 2004, 127 p.

- MACKENZIE, David. *Canada and the First World War ; Essays in Honour of Robert Craig Brown*, University of Toronto Press, 2005, 437 p.
- MORTON, Desmond. *Une histoire militaire du Canada; 1608-1991*. Éditions Athéna, Montréal, 2009, 375 p.
- PROST, Antoine et Jay WINTER. *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, 304 p.
- VANCE, Jonathan. *Building Canada ; People and Projects that shaped the nation*, Penguin Group Canada, Toronto, 2006, 318 p.
- VANCE, Jonathan. *Maple Leaf Empire: Canada, Britain and Two World Wars*, Oxford, Oxford University Press, 2012, 452 p.

Ouvrages spécialisés

- ANCTIL, Pierre. *Fais ce que dois. 60 éditoriaux pour comprendre Le Devoir sous Henri Bourassa. 1910-1932*, Québec, Septentrion, 2010, 383 p.
- ARMSTRONG, Elizabeth, *Le Québec et la crise de la conscription, 1917-1918*, Montréal, VLB éditeur, 1998, 293 p.
- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et Annette BECKER. *14-18, Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000, 272 p.
- CABANES, Bruno. *La victoire endeuillée : La sortie de guerre des soldats français (1918-1920)*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, 555 p.
- COUSTURIER, Lucie. *Des inconnus chez moi*, Paris, L'Harmattan, 2014, 234 p.
- CRU, Jean-Norton. *Témoins*, Presses universitaires de Nancy, 2006, 727 p.
- BERNIER, Serge. *Le Royal 22^e Régiment*, Montréal, Art Global, 2013, 455 p.
- BERGER, Carl. *The Sense of Power ; Studies in the ideas of Canadian Imperialism, 1867-1914*, University of Toronto Press, 2013, 277 p.
- BROWN, Robert Craig. *Robert Laird Borden. A Biography. Volume II: 1914-1937*, Toronto, Macmillan of Canada, 1980, 256 p.
- BRUCHÉSI, Jean. *L'épopée canadienne*, Montréal, Éditions Granger, 1934, 203 p.
- BOILY, Frédéric. *La pensée nationaliste de Lionel Groulx*, Québec, Cahier des Amériques, Septentrion, 2003, 234 p.
- BOUVIER, Patrick. *Déserteurs et insoumis ; les Canadiens français et la justice militaire (1914-1918)*, Outremont, Éditions Athéna, 2003, 149 p.

- C. WINEGARD, Timothy. *For King and Kanata : Canadian Indians and the First World War*, Winnipeg, University of Manitoba Press, 2012, 224 p.
- CAZALS, Rémy et André LOEZ. *La vie au quotidien dans la tranchées de 1914-18*, Pau, Cairn Éditions, 2008, 297 p.
- CINQ-MARS, Marcelle. *L'écho du front : Journaux de tranchées*, Outremont, Éditions Athéna, 2008, 223 p.
- CLEMENCEAU JACQUEMAIRE. Madeleine. *Les Hommes de bonne volonté*, Calmann-Lévy, 1919, 266 p.
- CORRIGAN, Gordon. *Mud, Blood and Poppycock : Britain and the First World War*, Londres, Cassel, 2003, 464 p.
- DARWIN, John. *The Empire Project ; The Rise and Fall of the British World-System, 1830–1970*, Cambridge University Press, Cambridge, 2009, 797 p.
- DAS, Santanu. *Race, Empire and the First world war*, Cambridge ; New York : Cambridge University Press, 2011. 334 p.
- DJEBABLA, Mourad. *Se souvenir de la Grande guerre ; la mémoire plurielle de 14-18 au Québec*, Montréal, VLB Éditeur, 2004, 181 p.
- FULLER, J.G. *Troop morale and Popular Culture in the British and Dominion Armies 1914-1918*, Clarendon Press, Oxford, 1990, 232 p.
- GAGNON, Jean-Pierre. *Le 22^e bataillon (canadien-français) ; étude socio-militaire*, Les Presses de l'Université de Laval, 1986. 322 p.
- GRANATSTEIN, J.L. ET J.M. HITSMAN. *Broken Promises: A History of Conscription in Canada*, Toronto, Oxford University Press, 1977.
- GROULX, Lionel. *Constantes de vies*, Montréal, Fides, 1967, 172 p.
- HAYCOCK, Ronald G. *Sam Hughes ; The Public Career of a Controversial Canadian 1885-1916*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 1986, 355 p.
- KESHEN, Jeffrey A. *Propaganda and Censorship During Canada's Great War*, The University of Alberta Press, Edmonton, 1996, 333 p.
- KNOX, Robert. *The Races of Man : A Fragment*, Philadelphia : Lea and Blanchard, 1850, 323 p.
- LACOMBE, Sylvie. *La rencontre de deux peuples élus: comparaison des ambitions nationale et impériale au Canada entre 1896 et 1920*, Presses de l'université de Laval, 2002, 291 p.
- LITALIEN, Michel. *Écrire sa guerre ; témoignages de soldats canadiens-français (1914-1919)*, Éditions Athéna, Montréal, 2011. 305 p.

- LITALIEN, Michel. *Dans la tourmente : Deux hôpitaux militaires canadiens-français dans la France en guerre (1915-1916)*, Outremont, Éditions Athéna, 2003, 160 p.
- LITALIEN, Michel. *Semper Fidelis : Valcartier d'hier à aujourd'hui 1914-2014*, [s.é.] 2014, 208p.
- LITALIEN, Michel. *Les Fusiliers de Sherbrooke 1910-2010. L'épopée d'une institution des Cantons-de-l'Est*, Sherbrooke, GGC Production, 2010, 819 p.
- LIPTON, Charles. *Histoire du syndicalisme au Canada et au Québec 1827-1959*, Ottawa, Éditions Parti pris, 1976, 500 p.
- MANGIN, Charles. *Force noire*, Paris, Hachette, 1910, 365 p.
- MARTIN, Jean. *Un siècle d'oubli. Les Canadiens et la Première Guerre mondiale (1914-2014)*, Éditions Athéna, Montréal, 2014, 235 p.
- MICHEL, Jacques. *La participation des Canadiens français à la Grande Guerre : Réponse à un livre d'André Siegfried « Le Canada, puissance internationale »*, Montréal, Éditions de l'A.C.-F. Documents sociaux, 1938, 188 p.
- MOORE, William Henry. *Le choc : Étude de nationalités*, Montréal, J.M. Dent & Sons Limited, 1920, 333p.
- MORTON, Desmond. *Billet pour le front ; Histoire sociale des volontaires canadiens (1914-1918)*, Éditions Athéna, Montréal, 2005, 344 p.
- MORTON, Desmond. *Fight or Pay: Soldier's Families in the Great War*, Vancouver, UBC Press, 2004, 350 p.
- PELLETIER-BAILLARGEON, Hélène. *Olivar Asselin et son temps. Le militant*, Tome I, Québec, Édition Fides, 1996, 777 p.
- PELLETIER-BAILLARGEON, Hélène. *Olivar Asselin et son temps. Le volontaire*, Tome II, Québec, Édition Fides, 2001, 320 p.
- PROVENCHER, Jean. *Québec sous la loi des mesures de guerre 1918*, 2^e éd., LUX Éditeur, 2014, 161 p.
- RAWLING, Bill. *Survivre aux tranchées ; L'armée canadienne et la technologie (1914-1918)*, Éditions Athéna, Montréal, 2004, 304 p.
- RICHARD, Béatrice. *La mémoire de Dieppe. Radioscopie d'un mythe*, VLB Éditeur, Montréal, 2002, 205 p.
- ROUSSEAU Frédéric et Rémy CAZALS. *14-18 le cri d'une génération*, Toulouse, Éditions Privat, 2003, 160 p.
- RUMILLY, Robert. *Henri Bourassa*, Standstead, Éditions du Marais, 2000, 791 p.
- RUMILLY, Robert, *Histoire de la Province de Québec*, Tome XIX, Montréal, Montréal-Éditions, [s.d.], 269 p.

- SAÏD, Edward. *Culture et impérialisme*, Paris, Le Monde diplomatique, 2000, 555 p.
- SIEGFRIED, André. *Le Canada. Puissance internationale*, Paris, Armand Colin, 1937, 234 p.
- SKELTON, Oscar Douglas. *Life and Letters of Sir Wilfrid Laurier*, Vol. II, Toronto, Oxford University Press, 2010, 576 p.
- STREETS, Heather. *Martial Races: The Military, Race and Masculinity in British Imperial Culture, 1857-1914*, Manchester University Press, 2004, 241 p.
- TENNYSON, Brian Douglas. *The Canadian Experience of the Great War : A Guide to Memoirs*, Toronto, Scarecrow Press, 2013, 594 p.
- TROFIMENKOFF, Susan Mann. *The Dream of a Nation: A social and intellectual History of Quebec*, Gage Publishing Limited, 1983, 344 p.
- VANCE, Jonathan. *Mourir en héros. Mémoire et mythe de la Première Guerre mondiale*, Éditions Athéna, Montréal, 2006, 316 p.
- WILSON, Barbara. *Ontario and the First World War 1914-1918: A Collection of Documents*, Toronto, University of Toronto Press, 1977, 201 p.
- WOODROW RUCK, Calvin. *The Black Battalion 1916-1920. Canada's Best Kept Military Secret*, Halifax, 1987, 125 p.

Ouvrages collectifs

- BECKER, Jean-Jacques, dir. *Histoire culturelle de la Grande Guerre*, Paris, Armand Colin, 2005, 270 p.
- CANINI, Gérard, dir. *Mémoire de la Grande Guerre, témoins et témoignages*, France, PUN, 1989, 414 p.
- COURTOIS, Charles-Philippe et Laurent VEYSSIÈRE, dir. *Le Québec dans la Grande Guerre. Engagements, refus, héritages*, Septentrion, Québec, 2015, 212 p.
- DENDOOVEN, Dominiek et Piet CHIELENS, dir. *La Première Guerre mondiale ; Cinq continents au front*, Éditions Racine, Bruges, 2008, 191 p.
- LEGAULT, Roch et Jean LAMARRE, dir. *La Première Guerre mondiale et le Canada ; Contributions sociomilitaires québécoises*, Éditions du Méridien, Montréal, 1999.
- ROUSSEAU, Frédéric, dir. *La Grande Guerre des sciences sociales*, Éditions Athéna, Outremont, 2014, 295 p.

Mémoires et thèses

- CHANTELOIS, René. *La conscription de 1917 d'après les journaux français de Montréal*, Mémoire de maîtrise, Université de Montréal, Département d'histoire, 1967, 135 p.

KEELAN, Geoff. *Bourassa's War: Henri Bourassa and the First World War*, Thèse de doctorat, University of Waterloo, 2015, 333 p.

RENAUD, Pierre-Yves. *Utilisation de la violence et usages du passé comme références patrimoniales: L'émeute de la Crise de la conscription à Québec, 1918-2012*, Mémoire de maîtrise, Département d'histoire, Université Laval, 2015, 142 p.

Articles scientifiques

ARMONY, Victor. « Des Latins du Nord ? L'identité culturelle québécoise dans le contexte panaméricain », *Recherches sociographiques*, vol. 43, n° 1, 2002, pp. 19-48.

AUGER, Martin. « On the Brink of Civil War, The Canadian Government and the Suppression of the 1918 Quebec Easter Riots », *Canadian Historical Review*, Vol. 89, n°4, Décembre 2008, pp.503-540.

BARUA, Pradeep. « Inventing Race: The British and India's Martial Race », *The Historian*, Vol. 58, 1995, p. 107-116.

BERNIER, Serge. « L'histoire militaire « officielle » au Canada (1914-2012) », *Revue historique des armées*, 266, 2012, pp. 129-131.

BOTHWELL Robert et Susan COLLBURN. « Canada and the British Commonwealth in the Great War: an Historiographical Review », *Histoire@Politique. Politique, culture, société*, no 22, janvier-avril 2014.

CAMERON, Brian. « The Bonne Entente Movement, 1916- 1917: From Cooperation to Conscription », *Journal of Canadian Studies* 13, no. 2 ,1978, pp.42-55.

CYR, Marc-André. « De l'argument à la révolte, les Canadiens français et les guerres mondiales », *Argument. Politique, société et histoire*, Vol. 10, no 2, Printemps-été 2008, pp.10-22.

DJEBABLA, Mourad. « Historiographie francophone de la Première Guerre mondiale: écrire la Grande Guerre de 1914-1918 au français au Canada et au Québec », *The Canadian Historical Review*, Vol. 95, No 3, Septembre 2014, pp. 407-416.

DJEBABLA, Mourad. « Souvenirs et impressions de ma vie de soldat d'A.-J. Lapointe: rare témoignage d'un ancien combattant canadien-français de la Grande Guerre », *Bulletin d'histoire politique*, Vol 17, No 2, pp. 111-124.

DJEBABLA, Mourad et Samy MESLI. « L'étude de la Première Guerre mondiale dans les manuels scolaires ontariens et québécois de l'entre-deux-guerres (1919-1939) », *Bulletin d'histoire politique*, Vol.17, No2, pp. 125-140.

DUMONT, Fernand. « L' étude systématique de la société globale canadienne-française », *Recherche scientifique*, vol.3, no 1-2, janvier-août 1963, pp. 277-294.

- GAGNON, Jean-Pierre, « Les soldats francophones du premier contingent expéditionnaire du Canada en Europe », *Guerre mondiale et conflits contemporains*, Vol 40, no 157, 1990.
- GOMES, Rolando. « Henri Bourassa et l'impérialisme britannique (1899-1918) », *Association québécoise d'histoire politique*, vol.16, n°3, 2008, pp. 161-182.
- GREENHUT, Jeffrey. « Sahib and Sepoy ; An Inquiry into the Relationship Between the British Officers and Native Soldiers of the British Indian Army », *Military Affairs*, Vol. 48, No1, Janvier 1984, pp.15-18.
- GRODZINSKI, John R. « Comment on a usé et abusé de la bataille : la Crête de Vimy et la Grande Guerre dans l'histoire de la Première Guerre mondiale », *Revue militaire canadienne*, Vol.10, No 1, 2009, pp.83-86.
- HYATT, A.M.J. « Canadian Generals of the First World War and the Popular View of Military Leadership », *Social History*, Vol. 12, No 24, 1979, pp. 418-430.
- KEELAN, Geoff. « “ Il a bien mérité de la Patrie” The 22nd Battalion and the Memory of Courcelette », *Canadian Military History*, Vol. 19, Iss. 3, Article 4, 2015, pp. 29-40.
- KOLLER, Christian. « The Recruitment of Colonial Troops in Africa and Asia and their Deployment in Europe during the First World War », *Immigrants & Minorities*, Vol. 26, Nos. 1/2, Mars/Juillet 2008, pp. 111–133.
- LÉTOURNEAU, Jocelyn. « Mythistoires de Losers : introduction au roman historique des Québécois d'héritage canadien-français », *Histoire sociale/Social History*, vol. 39, n° 77 (mai 2006), pp. 157-180
- LEVITT, Joseph. « La perspective nationaliste d'Henri Bourassa ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 22, no.4, 1969, pp.567-582.
- MARTIN, Jean. « La participation des francophones dans le corps expéditionnaire canadien (1914-1919) : il faut réviser à la hausse », *Canadian Historical Review*, University of Toronto Press, Vol. 96, No3, Septembre 2015, pp. 405-423.
- MCGOWAN Katharine. « Untill We Receive Just Treatment, The Fight Against Conscription in the NAAS Agency, British Colombia », *BC Studies*, Automne 2010, No 167, pp.47-70.
- MORTON, Desmond. « French Canada and the Canadian Militia, 1868-1914 », *Social History*, April 1969, p. 32-50.
- MORTON, Desmond, « The Supreme Penalty: Canadian Deaths by Firing Squad in the First World War » *Queen's Quartely*, Vol 70, No3, 1972, pp.345-352.
- PÉPIN, Carl. « 1914-1918 : la guerre des Canadiens-Français », *Revue historique des armées*, 266, 2012, p. 29-39.
- RICHARD, Béatrice. « Quelle guerre raconter? Le dilemme du légionnaire Paul Caron », *Revue de la société historique du Canada*, Vol. 21, No1, 2010, p.13-36.

- RICHARD, Béatrice. « Henri Bourassa et la conscription : traître ou sauveur? », *Revue militaire canadienne*, Hiver 2006-2007, pp. 75-83.
- RIOUX, Marcel. « Sur l'évolution des idéologies au Québec », *Revue de l'Institut de sociologie*, no1, Université libre de Bruxelles, 1968, pp. 95-124.
- SMITH, Leonard V. et Michèle CHOSSA. « Jean Norton Cru, lecteur des livres de guerre » *Annales du Midi: revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale*, Tome 112, N°232, 2000. 1914-1918. pp. 517-520.
- TALBOT J., Robert. « It Would Be Best to Leave Us Alone : First Nations Responses to the Canadian War Effort, 1914-18 », *Revue d'études canadiennes*, Vol 45 n°1, 2011.
- WALKER, James W. St. G. « World War 1 : Enlistment of Visible Minorities in the Canadian Expeditionary Force » *Canadian Historical Review*, University of Toronto Press, DXX, I, 1989, pp.1-26.

Chapitres d'ouvrages collectifs

- FALARDEAU, Jean-Charles. « Les Canadiens français et leur idéologie », dans Jean-Charles Falardeau, dir., *La dualité canadienne ; Essais sur les relations entre canadiens anglais et canadiens français*, Presses universitaires Laval, University of Toronto Press, 1960, pp.48-69.
- LORENZ, Chris. « Representations of Identity : Ethnicity, Race, Class, Gender and Religion. An Introduction to Conceptual History », dans *The Contested Nation, Ethnicity, Class, Religion and Gender in National Histories*, Stefan Berger and Chris Lorenz, dir. (Palgrave MacMillan, 2011), 634 p.
- LUNEAU, Marie-Pier. « La participation des Canadiens français à la Grande Guerre », dans Pierre Hébert, Yves Lever et Kenneth Landry, dir., *Dictionnaire de la censure au Québec ; Littérature et cinéma*, Fides, Montréal, 2006, pp. 517-520.
- MORTON, Desmond, « The Limits of Loyalty : French Canadian Officers and the First World War », dans Edgar Denton, dir. *Limits of Loyalty*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 1980, pp.79-98.
- ROBIN, Martin. « Registration, Conscription and Independent Labour politics, 1916-1917 » Carl Berger, Ramsay Cook et Craig Brown, dir., *Canadian Historical Readings*, Vol 8, University of Toronto Press, 1970, pp.60-77.
- SHAW, Amy. « The Boer War, Masculinity, and Citizenship in Canada, 1899-1902 », dans Gentile et Nicholas, dir. *Contesting Bodies and Nations in Canadian History*, University of Toronto Press, 2013, pp.97-114.

Publications officielles

- CANADA. HOUSE OF COMMONS, *Official Report of the Debates of the House of Commons of the Dominion of Canada*, Ottawa, King's Printer, vol. 93, 1910, pp.1733-1736.

- GAFFEN, Fred. *Forgotten Soldiers*, Canadian Defense Academy Press, Winnipeg, 2008, 153 p.
- DUGUID, col. Archer Fortescue. *Official History of the Canadian Forces in the Great War, 1914- 1919*, Vol I Parts I and II, 567 p.
- NICHOLSON, G.W.L. *Le corps expéditionnaire canadien 1914-1919 : Histoire officielle de la participation de l'armée canadienne à la Première Guerre mondiale*, Section historique de l'armée, Ottawa, 1962, 671 p.
- PARISEAU, Jean et Serge BERNIER. *Les Canadiens français et le bilinguisme dans les Forces armées canadiennes ; Tome I 1763-1969: le spectre d'une armée bicéphale*, Collection d'Histoire socio-militaire, Service historique de la Défense nationale, Ottawa, 1987.

Discours, et actes de colloques

- ASSELIN, Olivar. Discours prononcé le 28 juin 1917 à Paris, devant la section France-Canada du Comité France-Amérique, 12 p.
- BEAUREGARD, Claude, Robert COMEAU et Jean-Pierre GAGNON, dir. *Le Canada français et les conflits contemporains*, Actes du colloque tenu à l'UQAM le 27 août 1995, 327 p.
- CARLIER, Claude et Guy PEDRONCINI, dir. *Les troupes coloniales dans la Grande Guerre*, Actes du colloque organisé pour le 80^e anniversaire de la bataille de Verdun par le Comité National du Souvenir de Verdun, Le Mémorial de Verdun et l'Institut d'Histoire des Conflits Contemporains au Centre Mondial de la Paix le 27 novembre 1996, Paris, IHCC-Économica, 1997, 206 p.
- GROULX, Lionel. *L'histoire gardienne des traditions vivantes*, juin 1937.
- OFFENSTADT, Nicolas. *Les identités régionales et les limites de l'Union sacrée dans la France de 14-18*, Conférence à l'Université de Montréal, 28 octobre 2014.

Sources Internet

- BÉLANGER, Réal. « Ligue Nationaliste » dans *Historica Canada*, [en ligne] www.encyclopediecanadienne.ca/fr/article/ligue-nationaliste (page consultée le 5 juillet 2015).
- CONSEIL DU SERVICE MILITAIRE, *Acte du service militaire* [en ligne] http://archive.org/stream/lacteduservicemi00cana/lacteduservicemi00cana_djvu.txt (page consultée le 20 septembre 2015).
- DURFLINGER, Serge. Musée canadien de la guerre, *Le recrutement au Canada français durant la Première Guerre mondiale* [en ligne] <http://www.museedelaguerre.ca/-education/ressources-pedagogiques-en-ligne/depeches/le-recrutement-au-canada-francais-durant-la-premiere-guerre-mondiale/> (page consultée le 1er mars 2014).

- ÉLECTIONS CANADA, *L'histoire du vote au Canada – Chapitre 2 : Du privilège au droit (1867-1919)*, [en ligne] <http://www.elections.ca/content.aspx?dir=his&document=chap2&lang=f§ion=res> (page consultée le 28 mars 2016).
- JOYE, Lar. *The Irish's Soldiers Experience of the First World War*, communication présentée au National Museum of Ireland le 25 avril 1915 [en ligne] <http://www.nam.ac.uk/microsites/ww1/1669/news/irish-soldiers-experience-first-world-war/#.VgRcMCjA5UQ> (page consultée le 20 juillet 2015).
- MACFARLANE, John. « Lessard, François-Louis » dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 15, Université Laval/University of Toronto, 2003 [en ligne] http://www.biographi.ca/fr/bio/lessard_francois_louis_15F.html. (page consultée le 2 juillet 2015).
- MARX, Roland. « JINGOÏSME », *Encyclopædia Universalis* [en ligne] <http://www.universalis.fr/encyclopedie/jingoisme/> (page consultée le 2 avril 2016).
- MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS DU QUÉBEC. « Lavergne, Armand » dans *Répertoire du patrimoine culturel du Québec* [en ligne] <http://www.patrimoineculturel.gouv.qc.ca/rpcq/detail.do?methode=consulter&id=17652&type=pge#.VyEHtCjA5UQ> (page consultée le 17 juillet 2015).
- WAITE, P.B. *Dictionnaire biographique du Canada, Sir Joseph Pope*, [en ligne], http://www.biographi.ca/fr/bio/pope_joseph_15F.html (page consultée le 27 juin 2016).